

Le Chevalier, la Dame, le Diable et la mort

Raoul Vaneigem

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**Raoul
VANEIGEM**



Le Chevalier, la Dame, le Diable et la mort

le cherche midi

Raoul Vaneigem

**LE CHEVALIER, LA DAME, LE DIABLE
ET LA MORT**

2003

Pour N. de Samarcande

Désire tout, n'attends rien

J'ai placé sous le signe d'une réalité fantastique, peinte par Dürer, Grünewald et Altdorfer, mon souci de louvoyer et de faire le point avant de franchir les dernières encablures d'une navigation, promise à je ne sais quel port, où l'arrivée est un départ.

« Où en êtes-vous avec le temps ? » demandait Arthur Cravan. Sans doute faut-il répondre d'autre façon que Gide, sortant sa montre et annonçant : « Il est cinq heures. »

Où en suis-je dans un monde qui n'est pas le mien, dont je fais partie, que j'exècre pour la mort qu'il propage, que j'aime passionnément dans la vie qui y renaît sans trêve ?

Où en sont l'errance du chevalier nu sous son armure, l'amour qui le hante, l'accompagne, le guide, le diable qui l'égare et l'éclaire, car Lucifer projette devant lui la lumière noire de sa propre dissolution, la mort, enfin, que je récusé en ce qu'elle usurpe, à la faveur d'une histoire inhumaine, la souveraineté dévolue par nature au vivant ?

Je souscris à la résolution de Lautréamont : « Je n'écirai pas des Mémoires. » Je n'ai pas le goût des confessions, elles offrent trop de gages à un spectacle où ma démarche même renierait son propos. Je n'ai en revanche aucune raison de dissimuler l'attrait qu'a toujours exercé sur moi la tentative de Montaigne de se peindre sur le vif, en dépit des couleurs que le monde lui imposait. N'ayant écrit qu'un seul livre, sans cesse récrit, complété, corrigé selon la facture qu'empruntaient les bouleversements de société et, inséparablement, les variations de mon existence, je me sens en narquoise familiarité avec lui.

Chaque ajout au *Traité de savoir-vivre* a traduit le progrès, si incertain qu'il soit, d'une conscience en peine de dénouer les fils enchevêtrés d'une destinée, dont j'aspire à régler le cours. Si mon analyse se fonde sur des éléments personnels, ce n'est pas pour en tirer valeur d'exemple, c'est pour tenter d'éclairer un dernier voyage comme s'il dût, envers et contre tout, être encore le premier ; c'est pour ranimer, dans un refus de ce qui doit finir, une volonté, sinon de tout recommencer, du moins d'ouvrir des portes demeurées fermées

ou craintivement entrouvertes.

Ce désordre d'émotions et de pensées, j'ai choisi de l'aborder par le biais des passions auxquelles je demeure le plus attaché : l'amour, l'amitié, la volonté de vivre, l'aventure labyrinthique de la destinée, l'alchimie du désir, la sensibilité, l'animalité, le bonheur, la poésie ; et à travers ce qui les corrompt : la peur, l'argent, la présomption de l'esprit.

Je me suis efforcé d'accorder à ma vie quotidienne les idées qui tentaient d'en éclairer la conscience. Il n'est pas un de mes livres, auquel j'aie prêté de l'importance, qui ne soit né d'un moment de crise, quand, pressentant le déclin d'un certain passé, je conjecturais un futur qui ouvrirait grandes les fenêtres du présent.

Le chevalier, la dame, le diable et la mort coïncide avec une de ces fulgurances où la destinée se ramasse sans que l'on se soucie de savoir si l'on est dans une fin ou dans un commencement, tant ces notions s'abolissent. Il n'y a que dans la mort ou dans l'amour que la soif inextinguible d'absolu s'aperçoit soudain qu'elle est en train de s'étancher. C'est une sensation si puissante que toutes les autres semblent non s'effacer mais se conforter en une vivacité exacerbée.

Faire en sorte de ne pas me déplaire en ma seule compagnie m'a heureusement dispensé du souci de plaire à qui que ce soit. Le temps passé à scruter ce qui en moi ne tournait pas rond ou, au contraire, ne tournait que trop en rond, dans l'ennuyeux ronronnement de l'égotisme satisfait, était un temps de passion et de plaisir sans lequel il me semble que mes passions et mes plaisirs eussent sonné creux. Ce qui m'a tenu éloigné de l'hédonisme fut précisément l'ombre de la mort et de l'infortune, qui planait sur les jouissances les mieux assouvies, c'était la pénurie existentielle qui s'instillait comme un virus au cœur de l'abondance. Il ne m'enchantait pas de goûter une gorgée de margaux comme si ce fût la dernière. Je veux, au fil des jouissances, atteindre aux racines de la vie, où se manifeste la présence de l'amour absolu.

Il est un temps où les années s'effacent. Elles nous abandonnent d'autant plus aisément que nous avons dédaigné de les compter. Elles nous laissent seuls au milieu d'une forêt à la fois étrange et familière, inquiétante et paisible. Nul monstre n'est plus redoutable et plus séduisant que celui qui rôde en nous. Je n'ai pas tenté de le combattre ou de le dompter. J'ai préféré l'amadouer, le traiter en ami.

L'aventure est au cœur de celui qui chevauche ses chimères. Certains de mes chemins parcourus se croisent ou se brisent, mais, en moi et devant moi, se dresse, auréolée de l'émerveillement sans cesse renaissant de l'amour, la dame.

Car en la femme, il n'y a pas d'amour qui ne soit amour de la vie.

Ne croire en rien m'autorise à penser que rien ne finit puisque l'amour est éternel et – pour ce que j'en saurai jamais – la vie toujours se recommence.

Depuis que j'ai choisi la folie du vivant, la mort me paraît insensée ; et quand bien même elle m'anéantirait sous les coups de sa froide métaphysique, je ne ferais qu'en rire, comme de ces raisonnements que les théologies du passé tenaient en si haute estime.

Mon questionnement est sans réponses, mais j'ai, au plus profond de mes doutes, quelques certitudes. Peut-être est-ce suffisant au cœur d'une époque qui, présentant, comme nulle autre pareille, les symptômes d'un pourrissement universel, cherche, au crible de ses désillusions, les signes d'une civilisation humaine qui tente maladroitement et naïvement de s'instaurer.

I

De la sensibilité

Certains regards me font l'effet d'un abîme. Je résiste malaisément à la sensation de vertige en sondant, presque à mon corps défendant, la détresse qu'expriment les yeux de l'enfant maltraité ou désemparé, de l'homme réduit à mendier sous le joug de l'infamie sociale, du chien abandonné, errant en quête de nourriture et d'affection. Pour éphémère qu'en soit l'effet, il m'envelopperait dans un tourbillon d'angoisse, il m'entraînerait dans un gouffre de dérégulation si je ne me ressaisissais par un recul de tout mon être, aspirant à une insensibilité qui écœure plus qu'elle ne soulage.

Malcolm de Chazal confessait qu'en écrivant *Sens plastique*, il lui était devenu impossible de cueillir une rose. Le cri silencieux qui sourd de l'arbre arraché à ses racines et à la terre par la cognée ou par la tronçonneuse est mon cauchemar dans les mois d'octobre et de novembre, quand les grandes cimes s'effondrent au cœur des bois. Comme s'il ne suffisait pas, à la même époque, de l'hystérie meurtrière des chasseurs, ménades avinées jetant sur les autels de leur frustration les dépouilles de la bête qu'elles ont en elles et dont l'inaccessible liberté les navre et mortifie.

Le sursaut de rage qui me maintient debout, inconsolable et imperturbable, au centre d'un tourbillon émotionnel ne me fournit jamais le remède approprié à la plaie. Rien ne m'ôtera l'idée peu rassurante que je viens de régresser dans la barbarie, armé d'une raideur d'emprunt et affectant le matamore. On ne remporte sur soi que des victoires à la Pyrrhus.

La conscience sensible, en proie à l'horreur, cimente avec la glume et la bave de l'insensibilité le nid où naissent les horreurs dont se nourrit l'inconscience marchande. Je le pressens dans la manière d'ivresse et de présomption balayant l'impuissance où je me trouve de soulager la peine du monde et la mienne.

J'imagine alors aisément quelles farouches résolutions se formaient dans l'esprit de l'avocat Robespierre, tandis qu'il régalaient les beaux

« Je vois l'épine avec la rose
Dans les bouquets que vous m'offrez. »

Si je n'arrive pas à éprouver pour le sinistre jacobin ni pour son ami Saint-Just la même répugnance qu'à l'endroit des autres tyrans, sans doute est-ce en raison de son propos : « Moi, je ne puis m'apitoyer que sur l'innocence opprimée. »

C'est un sentiment que je partage, il n'a cessé de me troubler parce qu'il a drapé dans la toge d'un justicier implacable la sensibilité blessée de l'enfance. Cette toge éminemment rhétorique, qui se change avec une déplorable facilité en une tunique de bourreau, le temps de ma jeunesse m'a heureusement évité de la maculer du sang de la vengeance. Encore m'a-t-il empêché de considérer avec horreur ces deux monstres qui, s'honorant d'avoir décapité Louis XVI, la monarchie, l'Ancien Régime et Dieu tout à la fois, se déshonorèrent en envoyant à l'échafaud leurs amis, les enragés, Anacharsis Cloots, Olympe de Gouges et la délicieuse Manon Philippon.

Donald Nicholson-Smith, à qui j'étais allé signifier à Londres son exclusion de l'internationale situationniste, pour « manquement grave à l'éthique révolutionnaire », me confiera, quelques années plus tard, lors de retrouvailles agrémentées de boissons, tandis que je m'efforçais en vain de retrouver le véritable motif de sa disgrâce : « Il est heureux que l'usage n'était pas, à l'époque, que l'on se fusillât dans l'arrière-cour des bistrots ! Nous ne serions pas là pour en plaisanter. »

Il reste des traces de fureur sacrée dans certaines pages du *Traité de savoir-vivre*. Je ne les renie pas, je les hume avec plaisir, comme un vin vieux, un peu passé. Ma violence n'a pas décrépu, elle a seulement changé d'orientation, elle a délaissé les grands boulevards de la mort pour frayer les chemins d'une vie en mal de création. J'avance à la boussole du cœur, elle ne délivre aucune certitude, hors le cri du veilleur environné de nuit :

« Qui vive ? »

J'ai longtemps appelé la haine à la rescousse d'un insatiable amour du vivant. Ce ne sont pas de subtils raisonnements qui ont forcé mon adhésion à la pensée de Bakounine : « la passion de la destruction est une passion créatrice », c'est la révélation d'une inhumanité qui m'apparut irrémédiable le jour où, le petit chien auquel j'étais attaché ayant disparu, j'appris, au cours de ma quête désespérée, qu'un automobiliste l'avait écrasé en le pourchassant délibérément sur la route où il avait eu l'infortune de s'aventurer.

Le hasard mise sur l'inconscience pour tuer. Qu'il gouverne les

bêtes est sans doute dans l'ordre de leur nature, mais l'homme qui s'en remet à lui pour toute destinée n'a même pas la pathétique dignité de la bête.

On a eu beau me remontrer qu'il existait des barbaries plus inexpiables, qu'il ne s'agissait, après tout, que d'un chien, rien ne m'a autant confirmé et endurci dans la rageuse opinion qu'une société si hostile à la vie méritait l'anéantissement sans appel.

Lorsque mon père m'autorisa à lire *Germinal* de Zola, je m'identifiai aussitôt à l'anarchiste Souvarine, dont le lapin familial est tué par des fils de mineurs et qui descend la nuit déboulonner les plaques de protection du puits de mine afin d'inonder les galeries où les ouvriers résignés ont repris le travail, après l'échec de leur grève.

J'avais huit ans quand mon chien fut mis à mort par un homme sans doute fort honorable, socialement parlant, quatorze à la découverte de Souvarine. Pendant des années, j'ai exorcisé, par une violence tantôt sournoise, tantôt ostentatoire, aussi désespérément vaine qu'excessive, la souffrance que m'infligeait le cours ordinaire de ces collectivités jaggernautiques, dont je me sentais l'otage, et où le Maître des incertitudes universelles écrase sous les roues de son char ceux qui se trouvent sur son passage.

Nous vivons dans un monde où les terroristes se fabriquent dès l'enfance. André Franquin, un des dessinateurs les plus inventifs et les plus intelligents du XX^e siècle – qui lui a préféré Hergé, l'auteur de *Tintin*, dont la sottise est consternante – a laissé dans ses *Idées noires* un témoignage de l'intimité troublante où la carence d'une sensibilité mal aimée et mal armée habille d'une complaisance morbide les décrues de la vitalité, soumise à des variations de rythmes biologiques. La compassion plonge en un tel état de mélancolie que le plaisir de vivre devient anorexique. S'alimentant, par une manière de perfusion, d'un sentiment apocalyptique de l'existence quotidienne, il s'éprend de la sombre volonté d'assurer le travail de la mort, de consacrer son triomphe et de célébrer son règne universel. « Je ne me suis jamais levé à l'aube, pour descendre dans la fosse, avouait un mineur de fond à Constant Malva, sans souhaiter que le feu soit aux quatre coins du monde. »

Il me semble que, tenant à ma merci l'assassin de mon chien, je l'aurais dépecé avec la délectation morose que la psychologie prête aux meurtriers professionnels. La chance m'est échue, si l'on peut dire, d'avoir un cousin qui, engagé à dix-huit ans dans les Brigades internationales, fut tué à Teruel ; si bien que sa sœur, Julia Hendricks, marraine d'un baptême que mon père n'avait pu m'épargner, me raconta la révolution espagnole comme une féerie tournant au cauchemar et, sans trop s'en douter, concentra sur le pouacre Franco

un potentiel de haine et de furie qui, trop vaste pour un cœur d'enfant, m'exaltait et me rongeaient tout à la fois. La lutte de classes offrait alors un exutoire politique à l'éruption d'une exécution, vouée à stagner aujourd'hui au creux de consciences délavées par le consumérisme et le clientélisme électoral, jusqu'à ronger de ses exhalaisons les derniers plaisirs de l'existence.

Plus que Vallès, Eugène Le Roy et *Jacquou le Croquant* ont nourri de leur révolte ma haine pour les nobles, les riches, les gens de titres et de morgue, ceux qui vous parlent de haut, et plus dérisoirement pour les porteurs de chapeau et de cravate. On ne sait jamais où la détestation s'arrête.

J'avais hérité de la méfiance que le monde ouvrier fourbissait à l'égard des paysans. Mes contacts avec eux avaient encore accru ma répugnance. Ces gens, notables incultes ou valets serviles, maltraièrent leurs bêtes, pendaient leur chien jugé inutile, vitupéraient la nature, au nom d'une rapacité qui lui était étrangère, emplissaient les églises de leurs glapissements dévots et nous laissaient poireauter pendant des heures, ma mère et moi, lorsque, sous l'occupation nazie, nous allions quémander quelques œufs et une tranche de lard qu'ils nous vendaient du bout des doigts à des prix exorbitants. Personne parmi eux ne ressemblait au moujik qui, lors d'une conférence sur la Commune de Paris prononcée dans une Russie en proie à la révolution bolchevique, aborde Victor Serge et lui confie : « J'ai lu l'histoire du docteur Millière. Arrêté, collé contre les grilles du Panthéon, mis en joue par les Versaillais, il a crié : "Vive l'humanité !" », tandis que l'officier commandant le feu rétorquait : "On va t'en foutre de l'humanité !" Eh bien, moi, camarade, j'ai vengé le docteur Millière. J'ai pris le plus gros propriétaire terrien de la région et en l'abattant, j'ai crié : "Je te fusille au nom de l'humanité". »

J'ai compris à quoi tenait la navrante inconscience, qui m'avait incité à applaudir à la déportation des koulaks, décrétée par Staline, le jour où l'un de ses cinéastes affidés expliqua sa fidélité au bolchevisme, jusqu'à la pire contre-révolution stalinienne, par un de ses premiers documentaires, filmés sous le tsarisme, et qui avait nourri en lui un sentiment de haine et de vengeance. On y voyait un prince ou un grand-duc, ou peu importe quoi, intimer à un ouvrier, qui le regardait défiler en carrosse, l'ordre d'ôter sa casquette. Le geste d'exaspération du noblaillon et l'homme obtempérant avec une réticence, finalement vaincue par la peur, l'avait aveuglé jusqu'à la fin de sa vie comme ces vieux jacobins, saluant en Bonaparte le messager d'une révolution qu'il avait foulée au pied dès le 18 brumaire. Louis Scutenaire qui, bien après la chute du tyran, s'amusa de Staline comme d'une marotte ou d'un épouvantail avouait : « On y avait cru

et même quand on n'y croyait plus, ça emmerdait tellement les bien-pensants ! »

J'éprouvais – et j'éprouve encore – un singulier attrait pour la chanson de Jenny, écrite par Bertolt Brecht. Condamnée aux corvées qu'exigeait l'hédonisme frelaté des nantis, qui la payaient de leur mépris, la servante rêve du jour où le bateau de ses amis les pirates accostera dans le port. Alors, elle saluera d'un « hopla ! » chaque tête décollée d'un coup de sabre.

Son exaltation vengeresse suscitait en moi un étrange sentiment où érection et insurrection découvraient leur unanimité passionnelle. Se lever, se dresser prêtait une réalité corporelle à l'épigraphe de Loustalot pour son journal *Les Révolutions de Paris* :

« Les grands ne nous paraissent grands
Que parce que nous sommes à genoux
Levons-nous ! »

J'ignorais encore à quel point le sang « impur » des maîtres égorgés appelle le sang. Les égorgeurs de tyrans, devenus les pourvoyeurs en chef de la mort, ont tôt fait d'oublier la vie pour s'égorger entre eux. Les tricoteuses insultant Louis Bourbon, dit Louis XVI et son épouse Marie-Antoinette, la mangeuse de brioches, que la charrette du bourreau cahotait par les rues de Paris furent, hélas, les mêmes qui insultèrent Anacharsis Cloots, l'orateur du genre humain.

Découvrant, au hasard de passe-temps érudits, le livre d'Audollent sur les *tabellae defixionis*, tablettes de plomb gravées de formules et de signes magiques vouant à la mort une personne haïe, que l'on glissait sous le seuil ou sous les pas de la victime présumée, je songeais que mon époque en était là, pataugeant dans les ornières de l'envie, de la rancœur, du ressentiment, éclaboussant les êtres et les choses d'une détestation morose.

Qui visent de leurs traits, acerbés et supposés mortels, ces rituels d'exécration, datant des quatre ou cinq premiers siècles de la prétendue ère chrétienne, ces plaquettes retrouvées à foison dans les strates des civilisations égyptienne, grecque, romaine par une archéologie de la vilenie ? Un prince, un autocrate, un général, un potentat ? Pas le moins du monde. Un conducteur de char et son cheval, un tavernier concurrent, un esclave choyé par le maître, une femme qui se refuse à l'amour de son prétendant. Tels sont les poisons secrets d'innombrables misérables, pareils à ceux qui, au Rwanda, dépecèrent leurs voisins, hommes, femmes et enfants que l'envie ou le

fantasme de privilèges immérités désignaient aux basses œuvres de leur machette et de leur vocation justicière.

Je n'ai perdu que tardivement ma vocation d'ange exterminateur, métier fort galvaudé de nos jours si l'on en juge par l'animosité pulsionnelle que la civilisation comprime sévèrement sous ses dehors policés et débonde sauvagement sous le moindre prétexte, match de football, rumeur, contentieux ethnique ou religieux, fait divers à usage démagogique, atmosphère délétère d'un quartier où l'instinct de prédation et les peurs ancestrales font renaître l'inhumanité du passé.

Il m'a fallu du temps pour découvrir que le combat pour l'humain prêtait à ma lutte en faveur de l'innocence opprimée une cohérence dans laquelle j'aurais eu quelque peine à faire entrer les vastes cimetières du Grand Soir, dont je rêvais sous la lune. J'avais fait mien le mot de Paul Nizan : « Je leur dois beaucoup de haine : ils ont failli me perdre », jusqu'à ce qu'un tel choix m'apparût comme l'alibi d'une autodestruction dont, au fond, je ne souhaitais pas me départir. On meurt par inertie, il n'y a qu'à se laisser couler ; pour vivre ou tenter de vivre, c'est une autre affaire.

Je trouvais du confort à entrer dans une relation de concurrence avec les responsables de mon malaise et de ma maladresse d'exister. En méditant de les dépêcher, avec l'ardeur d'un exemplaire fossoyeur du vieux monde, je me dispensais de ménager, au creux des contrariétés quotidiennes, ces « situations » qui semblaient n'être là que pour donner leur nom au projet situationniste. Nous préjugions souverainement qu'il fallait, au préalable, en finir avec l'univers de la corruption pour commencer à vivre proprement ou à proprement parler.

Je n'ai plus de haine à l'endroit de ceux qui ont failli me perdre. Ils m'indiffèrent. Plus précisément : ils me laissent insensible. S'il m'arrive de me perdre, au moins ne sera-ce pas au milieu des cadavres.

Les glacis de la mort sont déserts, depuis que je n'érige plus de forteresse pour me garder des pertitions que je m'infligeais.

La sensibilité n'est que la conscience du cœur. J'ignore comment elle s'arrogera une place prépondérante dans une société où la seule vertu reconnue et pratiquée est celle du prédateur. Et puis après ?

Je ne m'abstiens pas dans le doute. Je persiste à vouloir qu'il en advienne selon mes désirs.

De la pitié et de la compassion

J'ai toujours eu la pitié en abomination. Elle me fait songer à ces infirmières bénévoles qu'Apollinaire évoque dans l'un de ses récits érotiques. Femmes admirables, aux dires d'une presse pieusement bouffie par une ingestion déraisonnable de brouet patriotique, elles sortaient en essaims de mouches de ce « beau monde », apotropaïsme pour désigner la médiocrité, l'hypocrisie, l'égoïste calculateur et les pensées inavouables de ses représentants. Attirées par les charognes pantelantes que démembrèrent, de 1914 à 1918, de sinistres imbéciles habilités par leurs grades à manier la tronçonneuse militaire, elles se muaient, affirmait la rumeur, en puritaines furies qui, fouaillant les plaies des infortunés, miraculeusement échappés à l'abattoir, attisaient leurs souffrances afin de prolonger la morbide volupté d'un dévouement auquel elles souhaitaient sacrifier sans retenue.

Les abîmes de la commisération regorgent de monstres auréolés de sainteté. Il faut bien que la souffrance soutienne la vertu.

L'anecdote rapportée par Viktor Chklovski, acteur et spectateur de la révolution russe, révèle une vérité plus pertinente. Apercevant un soldat rouge qui, avec une maladresse composée d'hésitations et de cruels atermoiements, larde de son sabre un officier blanc agenouillé devant lui, il lui crie : « Si tu veux le tuer, au moins fais-le d'un seul coup ! » Et le soldat de lui répondre piteusement : « Je ne peux pas, camarade, j'en ai pitié. »

Quant à la compassion, quelle idée atterrante que de souffrir avec tous au lieu de se réjouir avec chacun ! Faire fond sur ce qui, dans l'abîme du désespoir universel, subsiste de plaisir, de joie, de jubilation ne signifie pas peindre la grisaille en rose. C'est attiser le désir afin qu'il aille au-delà de ses premières et frustes satisfactions.

La misère réclame le plus grand luxe. Machiavel, en proie aux détresses de l'exil, revêtait le soir, avant d'écrire ses œuvres dans la solitude et le dénuement, les habits de sa magnificence passée. Attila Kottanyi, qui fit partie de l'internationale situationniste, racontait comment, chassé de Hongrie, après l'écrasement de la révolution de 1956, et interné dans un camp de réfugiés, il prenait soin chaque matin d'arborer la cravate ou le nœud papillon comme s'il se glissait dans ce signe dérisoire, voire odieux, de reconnaissance sociale une volonté de ne pas déchoir et d'affirmer une humanité singulière à l'encontre du pluriel de promiscuité. Comme un détail futile peut surgir sur les pas du voyageur égaré et lui servir de guide !

La science des statistiques ne connaît des hommes que le troupeau qui descend des alpages à la mort. Se référer à la somme d'informations qui comptabilisent la pollution de la terre et des mers, les dérèglements climatiques, l'avitaillement des consciences suffit à démontrer que nous croupissons sur un dépôt d'ordures. La loi du nombre veut que l'on s'y résigne par nécessité et que l'on s'en indigne par vertu. La compassion dresse ainsi, à l'encontre de la détermination candidement résolue à aller de l'avant, un mur de lamentations qui dispense de miser sur les ressources de l'être humain et sur son potentiel de créativité.

Charles de Ligne, à qui l'on ne peut guère reprocher qu'une intelligence frivole, – je dis frivole parce qu'elle n'a pu passer outre aux sots privilèges de la classe aristocratique – s'était fait brocarder pour sa « sensiblerie » lorsqu'il avait interdit tout châtiment corporel dans ses régiments. On préférait alors l'humour du maréchal de Saxe qui au lieu de dépêcher au bourreau son cuisinier, accusé de meurtre, et dont il était fort satisfait, envoya à la potence un innocent marmiton dont il avait à se plaindre. Se montrer un homme invitait à porter sa cruauté en sautoir. La virilité était à ce prix. Aux yeux des mâles, corsetés de raideurs, Ligne versait dans le travers des femmes, qui « pleurent pour un rien ».

Or, si l'on désigne par sensiblerie une sensibilité saisie par cette prolifération sauvage, commune aux arbres, aux plantes, aux bêtes, aux hommes, qui affaiblit la qualité de la vie et recourt aux coupes claires de la mort, alors ces êtres endurcis contre eux-mêmes, arborant fièrement l'épée, dont ils se mutilent en mutilant les autres, ne sont-ils pas les plus purs produits de la compassion universelle, qui exacerbe la sentimentalité des tueurs dans le même temps qu'elle les anesthésie et leur ôte toute sensibilité ? Écoutez rugir la meute des braves gens qui assistent à la reconstitution d'un forfait ! Ah la férocité des âmes douces quand on leur jette en pâture l'arrestation d'un assassin ou d'un réprouvé !

Le crime fondateur de nos civilisations, éminemment guerrières, a été d'écorcher à vif la sensibilité de l'enfant, d'excorier son épiderme jusqu'à l'endurcir à la souffrance et l'affubler d'une cuirasse qui fasse corps avec et contre lui. L'armure caractérielle est le plus archaïque héritage du vieux monde. Quelle sinistre bouffonnerie que ce passé patriarcal, mercantile et militaire, dont les miteuses et détestables oriflammes continuent de flotter sur notre présent !

Pauvre mâle, qui a éprouvé, pendant des siècles, la crainte de déchoir en femelle s'il quittait, si peu que ce soit, sa carapace caractérielle. Pauvre femme réduite, pour affronter le conflit

endémique des sexes, à comprimer ses sentiments sous le couvercle d'une féroce dignité.

Nous avons changé la libation du lait et du sperme en un écoulement purulent qui noircit la terre.

La pire guerre entreprise par les hommes contre le genre humain est celle dont découlent toutes les autres et qui, accablant, au nom de la virile domination de la nature, la sensibilité de l'enfant, voue, dès le plus jeune âge, le cœur à se briser ou à se bronzer.

Dans la compassion résonne le signal d'alarme d'un tourment ancien. Notre mémoire est zébrée d'antiques blessures, dont les marques sont comptabilisées avec orgueil. Chaque fois que se conduire comme un homme appelle à la rescousse la forfanterie, la dureté, la rigueur, l'intransigeance, le sectarisme, la symbolique rudimentaire de l'érection pointe le bout du nez. Aristide Bruant, dans une de ses chansons, ne fait-il pas dire à un condamné à mort, près de s'accoupler à la Veuve : « J'vas m'raidir pour monter » ?

Pour que l'enfant se mue en adulte, il faut écraser la chatoyante couleuvre qui danse et se love dans son cœur sensible et la métamorphoser en serpent d'airain. « Tu seras un homme, mon fils », tu violeras, tu tueras, tu enfonceras le drapeau de l'honneur national et clanique dans le ventre des vaincus. Qui, hormis Reich, a mis en garde contre la fascination que suscitent, sur les traumatisés de l'affection, les diverses formes de fascisme et d'autoritarisme ?

Daphné Du Maurier raconte, dans un de ses romans, l'horreur d'un petit garçon amené par son oncle devant le gibet où pend, enduit de goudron, le cadavre d'un homme en qui il reconnaît l'aimable marchand de poissons dont il fréquentait la boutique. L'oncle se moque de l'enfant et lui prête sa canne afin qu'en poussant le cadavre, il le fasse osciller comme un pantin.

Le « mieux vaut en rire » ne guérit pas des frénésies morbides de l'empathie. À Gand, le petit café Den Galg, situé dans l'ancienne fosse des suppliciés, expose l'arceau de la potence qui le surplombait jadis avec l'inscription : « Ne vous moquez pas du pauvre pendu, car vous pourriez bien être à sa place. » Telle se veut la vertu thérapeutique de la compassion, une homéopathie de l'angoisse, proposée en remède contre un étouffement plus irrémédiable.

Il existe aussi une propension à brocarder l'infortune qui relève du cynisme des affaires et se flatte de laver les sentiments humains dans les eaux sales où l'argent se blanchit.

Selon la logique d'un monde où le sentiment de faiblesse, d'impuissance et de peur suinte de l'esprit de domination, mieux vaut,

plutôt que de connaître des douleurs plus grandes, souffrir un peu avec celui qui souffre. Compatir, que faire d'autre où il n'y a rien à faire, si ce n'est le pire ? « Dieu ait pitié de vous », déclarait, dans la puritaine Angleterre, le juge revêtant sa toque noire pour signifier à l'accusé qu'il l'envoyait gigoter au bout d'une corde, en son âme et conscience et avec l'assentiment de rois et de reines, courtoisés jusqu'à ce jour par la foule imbécile, et qui jamais, alors qu'ils en détenaient le privilège, ne brisèrent une sentence de mort.

Je n'en éprouve que plus d'estime pour ceux qui, détrempés par la boue ordinaire et l'interminable nuit de l'enfer quotidien, gardèrent en eux le diamant d'une aube toujours à naître. Villon, Rabelais, Montaigne, La Boétie, Diderot, Chamfort, Mozart, Fourier, Hölderlin, Stendhal, Marcel Schwob, Kafka, Lowry, tant d'inconnus dont le cri est resté muet, comme celui d'Edvard Munch et du fusillé peint par Goya dans son *Dos de Mayo*.

Que la sensibilité nous tienne quitte de la compassion ! Mon combat pour l'humain est le combat de l'innocence.

L'idée que la douleur sera vaincue par la conscience du vivant et de sa création permanente fera justice de cette propagande caritative misant sur l'étalage de la souffrance et les troubles complaisances de l'horreur pour rendre la honte plus honteuse.

Je ne raille pas la compassion. Je m'en irrite. Cette araignée qu'avec d'infinies précautions je sors de la baignoire pour lui épargner la noyade, ne voilà-t-il pas que je l'écrase par inadvertance. Je me sens aussi sale que Dieu qui sauve et damne dans son ébriété – car, nous le savons depuis Lautréamont, Dieu n'existe qu'en buvant immodérément, jusqu'à rouler comme un ilote aux pieds des hommes qui le créèrent en s'abreuvant du sang de leurs semblables.

Est-il possible que cette bête, dont je souhaitais protéger la vie, quelque chose en moi ait résolu de la tuer ? Comment accepter qu'à l'encontre de mes décrets un mandement agisse malgré moi ? Pauvre bête, toi-même, me dis-je. Et c'est sur moi que je me prends à m'apitoyer, rameutant tous les poncifs, des tréfonds de cinq mille ans de culture. Chétive créature, trahie par ses intentions les plus généreuses, est-ce toi qui prétends changer le monde ? Il n'en faut pas davantage pour clapoter dans la commisération, pour touiller l'empathie dans ce chaudron de Gundestrop où les guerriers morts renaissent pour retourner se faire hacher menu sur le champ d'une absurde et interminable bataille.

Étrange état que celui qui vous identifie à une parcelle de la douleur universelle, vous envoie errer dans les limbes, entre une vie nourrie d'absence et une survie confite en amères vanités. La chaleur

affective y donne froid. La vision qu'en présentent les religions, entre bonheur désincarné et incarnation de la misère, rend assez compte de ce sentiment d'ombre errante dont le bouddhisme a fait une vertu, prenant, comme toute doctrine spirituelle, le parti d'une faiblesse dont on s'attache à nous faire croire qu'elle est humaine, native, ontologique, endémique, fatale et, quoi que l'on fasse, irrévocable.

En principe, le bouddhisme ne tue pas, n'humilie pas, n'opprime pas mais comme on n'y jouit ni de soi ni de la jouissance des autres, tout est pipé. L'équilibre sadomasochiste n'est pas la balance du bonheur. Au reste, le bonheur ne se pèse pas.

La compassion est l'appauvri ordinaire des religions, leur argument publicitaire, leur fond de commerce. Nul n'échappe au sentiment volatil de la misère du monde. La moindre émotion souffreteuse en emplit le corps pour désincarner le bonheur et le livrer à la gestion de l'au-delà, où la bonté des Dieux s'en attriste.

La sensibilité est la conscience épidermique du vivant. Elle frissonne de son plaisir, frémit aux périls qui la guettent, irise de ses luminescences intuitives l'irrésistible marée qui, montée des profondeurs humaines, brisera les grandes murailles, derrière lesquelles les femmes, les enfants, les hommes aux désirs multicolores ont vécu de grisaille.

La sensibilité est le seul chemin que la volonté de s'affranchir offre à l'innocence opprimée. Elle est l'innocence même de la petite fille, qui anéantit la puissance du Golem en effaçant le signe de pouvoir, que l'esprit céleste a gravé sur son front bestial et terrestre.

« Comme il serait plus facile d'être insensible », me confiait un de mes fils, en proie au désarroi amoureux et à cette difficulté d'être, qu'exacerbe une société gouvernée par l'avoir. Démontrer que l'insensibilité constitue le fondement de toutes les barbaries ne susciterait guère d'objection mais comment persuader qu'affranchie des déliquescentes de la compassion la sensibilité nourrit l'intelligence du vivant et sa puissance créatrice ? Comment convaincre qu'il y a là, à la centième puissance, un potentiel énergétique dilapidé en vain dans une citadelle caractérielle dont le vain combat contre soi et contre les autres fait une forteresse vide ?

Pourtant, comme s'ils naissaient innocemment au sein d'une planète dévastée par un déluge, dû non à la malignité d'un Dieu mais à l'aveugle déferlement de l'avidité financière, il existe, irrigués et fertilisés par le flux, indifféremment ascendant et descendant, d'une irrépressible marée de vie, des territoires mouvants, instables, incertains où ceux qui ont soif et faim d'humanité apprennent à subsister de nourritures et de passions renaturées.

Je gage – c'est ici un pari sans parieurs – que le sentiment d'une puissance vitale, alliée à une lucidité capable de la catalyser, propagera à l'espèce humaine en voie de déshumanisation une nouvelle innocence capable de la délayer de sa barbarie, ni plus ni moins que les grandes eaux débarrassent le corps de sa crasse. Une allergie épi-dermique aux comportements mortifères, au sacrifice de soi et des autres, aux jeux malsains de la souffrance acceptée et infligée, à la résignation inspiratrice du fatalisme, indiquera aux générations futures, quelles zones, envenimées et corrompues par les habitudes du passé, méritent d'être assainies.

Il m'arrive de déléguer à une brusque violence le soin de chasser mes idées noires, de m'épargner un malaise ou une maladie dont je perçois les prodromes, de déchirer comme de piteuses esquisses les scénarios où l'imagination se complaît à programmer l'infortune. Quand je me laisse emporter par ces incandescences, dont mon aspect extérieur ne laisse rien percer, j'ai l'impression d'une alchimie fulgurante. L'œuvre au noir passe au rouge en un éclair, qui brûlerait les ailes de la mort.

Ô bienheureuse adrénaline, diraient mes amis médecins, à qui je me garderai bien de me confier, tant j'ai d'affection pour l'ami et tant je nourris pour le médecin la même répugnance qu'à l'endroit du drogué, me remontrant que la cocaïne produit un effet identique.

Comment expliquer que mon imaginaire poudre de projection donne la vie sans intention de la détruire ? Comment persuader un médecin qu'il me plaît mieux de me vouloir en excellente santé que d'acquiescer à la logique de la maladie, sous couvert de m'en prémunir ?

Si mon époque, où germent sous l'insoupçonnable tant de récoltes d'un imprévisible réconfort, devait me laisser un regret, ce serait que soit si lente à manifester son génie poétique la puissance de notre sensibilité aux êtres et aux choses. Car là réside cette faculté de transmuter l'existence, qui sera la science du futur.

Je déplore moins la barbarie du temps qu'une unanime complaisance à son égard. Privée d'une conscience qui l'éclaire, la sensibilité s'abandonne au chaos émotionnel, elle prolifère et ne trouve pour tempérer son outrance qu'un coup d'arrêt qui la fait pivoter sur elle-même et se nier. Sa déliquescence se métamorphose en une dureté qui la révoque et la détruit.

Les époques de sentimentalité exacerbée sont, on le sait, celles qui regorgent des pires férocités. Les éplorés du mélodrame ont les yeux secs du cynisme devant la misère sociale. Les chroniqueurs ont établi que Staline, filmé larmoyant dans sa loge lors d'une représentation du *Lac des cygnes*, ajouta, quelques heures plus tard, à la liste des fusillés

soumise à son approbation, la mention : « Ajouter 7 000. »

Le peintre Monet, dont les qualités artistiques sont indéniables, fit, dit-on, arracher toutes ses feuilles printanières à un arbre qu'il avait commencé de peindre en hiver et dont il voulait garder le modèle sous les yeux. Tel est le pouvoir de l'esprit sur le vivant qu'il le tue pour le magnifier.

La sensibilité ne connaît pas l'excès, elle pâtit seulement d'un manque de conscience humaine, à défaut de laquelle elle s'abstrait et se renie.

L'absence de cœur est le cœur de la compassion. La Pitié est le prurit d'une souffrance que l'on accroît en la grattant pour l'apaiser.

La présence d'un seul être qui souffre est une atteinte à mon bonheur. Je tiens de ma volonté de vivre la détermination de n'être pas confronté à une seule souffrance sans en appeler à cet amour du vivant qui, au revers de l'empathie, associe le bonheur d'un seul au bonheur de tous. C'est une conscience que je voudrais toujours déferlante, comme cette brise qui sous son bruit de tonnerre désigne le vent le plus doux. Qu'elle soit à l'image du geste de Buckingham qui, raconte Dumas, laissa tomber un diamant magnifique à la place même où Anne d'Autriche lui avait avoué qu'elle l'aimait. Il voulait qu'un autre fût heureux là où il l'avait été lui-même.

La curiosité est l'antenne de l'intelligence sensible. Nous ne la connaissons le plus souvent que sous la forme d'un appendice amputé, ordinairement greffé sur la cupidité, qui gouverne aujourd'hui tant de connaissances prostituées à l'économie de marché.

Ce que nous avons sauvegardé de savoir utile à l'humain constitue le seul patrimoine digne d'être accru sans relâche. Sur le terrain où science et conscience sont solidaires, le vivant n'offre aucune limite à son étude parce qu'il est à la fois objet et sujet, parce qu'il constitue la matière commune de l'observation et de l'observateur. Un homme qui s'était mis à examiner le comportement des poulpes reconnaissait qu'ayant découvert en se familiarisant avec les gastéropodes une forme assez surprenante d'intelligence, il lui était devenu impossible d'en manger, comme il le faisait auparavant, sans penser plus loin que son assiette – sottise qui gâte si fréquemment l'attrait de la gastronomie. N'est-on pas en droit de se demander si certains animaux, tels que le chat, le chien, le loup, le dauphin, l'éléphant, le lion, le gorille, ne se trouvent pas face aux hommes comme Archimède devant le soudard brandissant son glaive pour l'égorger ?

Plus simplement, Stendhal disait : « Rien ne me semble plus plat aujourd'hui que de changer un oiseau charmant en quatre onces de

chair morte. » Propos anodin qui, au regard de l'intelligence et la sensibilité de l'auteur de *La Chartreuse de Parme*, ne laisse pas de dénoncer avec une force singulière la transformation de la poésie vivante en cadavre.

Il est temps que la sensibilité se substitue à la compassion, qui en est la forme contemplative et impuissante. Il faut maintenant qu'elle soit reconnue comme la valeur la plus sûre de notre humanité, qu'elle brille de cette intelligence dont les hommes l'ont dépouillée tout au long d'un passé dont les statues glorifient la brute rusée et musclée. Elle est source de toute vie et seule sa pacifique violence sera, à plus ou moins long terme, irrésistible.

II

De l'animalité affinée

Parfois, m'éveillant vers quatre heures, au clair de la nuit, j'ai rendez-vous avec la chevêche. Elle n'est pas très loin, dans le fond du jardin peut-être, juchée sur une branche du cerisier ou au sommet d'un poteau de clôture. Sa voix m'atteint comme d'un univers étrange, familier et tellement inconnu. Je devine ses grands yeux. Je leur prête une intelligence et une lueur malicieuse, en me gardant de succomber à cet anthropomorphisme qui affuble l'animal de traits humains avec une insupportable condescendance.

La vie bestiale est toute d'irrésistibles impulsions. Je souhaite, avec Fourier, que l'harmonie, régnant un jour parmi les humains, régisse, par imprégnation ou je ne sais comment, la relation entre la proie et le prédateur, inventant entre le loup et l'agneau quelque accommodement de bon voisinage.

Toutefois, si l'avenir doit voir s'instaurer des mœurs plus douces parmi nos prétendus frères inférieurs, il serait aberrant que traiter les bêtes avec humanité revienne à les assimiler à des hommes.

Ils n'appartiennent pas à notre espèce. Les troubles que présentent les animaux domestiques, entortillés dans des liens affectifs, auxquels leur comportement spécifique reste étranger, recommandent assez de ne pas intégrer leur étrangeté radicale dans un milieu et une mentalité qui nous sont propres. Nous sommes loin d'avoir révoqué les séquelles d'un système d'exploitation qui dompte et massacre les bêtes comme il fouille la terre et asservit l'homme au profit.

Dans *Le Chant des pistes*, Bruce Chatwin note : « Certaines théories expliquent comment les oiseaux déterminent leur position d'après la hauteur du soleil, les phases de la lune et la course des étoiles, comment ils corrigent leur trajectoire s'ils sont déviés de leur itinéraire par un orage. Certains canards et certaines oies peuvent *enregistrer* les chants des grenouilles et *savoir* ainsi qu'ils survolent un

marais. D'autres oiseaux, qui volent la nuit, lancent des appels vers le sol et peuvent ainsi évaluer leur altitude et préciser la nature du terrain. Les hurlements des poissons migrateurs peuvent être perçus à travers la coque des navires et réveiller les marins endormis sur leurs couchettes. Un saumon reconnaît le goût de sa rivière ancestrale. Les dauphins envoient de brefs signaux d'écholocation en direction des écueils sous-marins pour les traverser sans encombre...»

J'aimerais assez pousser plus loin le constat que la chevêche est d'un autre univers que le mien et participe néanmoins des infinies variations de mon environnement. Les diverticules et les ramifications de notre évolution s'enchevêtrent pour tresser un filin dont l'une des épissures, éphémères et ténues, aboutit à l'individu qui, assis au bord du lit, bâille, s'ébouriffe les cheveux, ravigote ses idées, écoute la chevêche, se prend à disserter avec l'oiseau de Minerve sur le devenir de l'homme et aspire à puiser aux sources d'une vie originelle la force qui lui permettrait d'atteindre à plus d'humanité.

L'animalité chante aussi en moi. Sa voix ne revêt pas le caractère mélodique des chants d'oiseaux, ni du feulement de la femme en amour, sur lesquels m'ont toujours paru moduler les airs les plus sublimes du génie musical.

Si frustes soient-ils dans leur raucité, les cris émis par la bête n'en invoquent pas moins l'imminence d'une harmonie qui les embellira. Cette harmonie, j'ai mis longtemps à l'apprendre, seul l'amour y pourvoit. Mozart l'avait compris en son temps, qui dans une de ses lettres écrivait : « Le génie tient en trois mots : amour, amour, amour. »

L'animalité est le vrai ferment de la vie. J'ai toujours aimé la sentir à l'état brut, jaillissant des profondeurs de la génitalité, s'épanchant dans le réceptacle du ventre, avant d'irriguer le corps et de lui restituer le souvenir de sa forme protoplasmique originelle, là où s'abolit la géométrie usuelle, avec ses repères de longueur, de largeur, d'épaisseur, de surface, de volume, de verticalité, d'horizontalité.

L'étrange sensation de n'avoir plus ni haut ni bas, parce que le désir envahit tout, se répand en tous sens, a sans doute nourri mes premiers soupçons à l'endroit d'un univers numérisé, dont les paramètres tentaient de nous façonner en nous éloignant d'une puissance vitale immémoriale et vouée à nous demeurer inconnue puisqu'elle était incalculable.

Ma vision succincte et scolaire de l'évolution humaine me représentait que nos états ancestraux, nos avatars successifs – du protozoaire à l'*Homo erectus*, en passant par le poisson et le serpent – se tenaient tapis dans la fulgurance du désir et déroulaient, en

quelques secondes, le film de leurs métamorphoses, dûment enregistré au sein de nos circonvolutions cervicales.

Projetée dans une chambre aux miroirs, que mon ignorance appelle imaginaire, perception subliminale ou territoire onirique, l'intégralité de mon passé, singulier et pluriel, défile en un éclair, zébré par la moindre impulsion génitale, quand une subite turgescence érotise le regard, érige le sexe, le cœur, les muscles, le corps. Mais aussi dans la faim, pressée de s'assouvir, dans l'urgence de boire, de voir, d'entendre, de toucher, de bouger, de peindre, d'écrire, de sculpter, de façonner, de bâtir, de chanter, de danser, de composer de la musique, de créer, d'exister enfin, avec l'insolite et innocente imminence d'un volcan, dont l'éruption propagerait la vie, non la mort.

Je ne désavoue pas cette violence que la frénésie de foutre épelle, selon la leçon de Jean-Pierre Brisset : « vit (vie) eau lance », pendant que Malcolm de Chazal, subtil explorateur du langage originel, souligne la place centrale de l'eau, de l'O, ou sexe de la femme.

Je la trouve, cette sauvagerie pulsionnelle, éminemment nécessaire et désespérément insuffisante. Assouvir un plaisir n'assouvit pas le plaisir, il le laisse en proie à l'insatisfaction, à l'ennui, à la répétition mécanique, au désenchantement qu'exprime l'atterrissant « *Post coitum animal triste* » du *De natura rerum*.

La reconnaissance de l'animalité, la sympathie que j'ai toujours éprouvée pour ces états frustes que Rabelais a si bien célébrés dans leur candeur m'ont incliné naturellement à cueillir les plaisirs, à rejeter les contraintes qui m'éloignaient d'une occupation à laquelle l'enfant s'adonne exclusivement, présumant qu'il n'en existe point d'autres. Laisser primer l'éveil protoplasmique de la vie m'a donné le goût des êtres et des choses jusqu'à l'excès, qui le gâtait.

Bien que, à l'inverse de la formule de Lucrèce, une éjaculation, si rustique soit-elle, m'ait toujours procuré une saine satisfaction, je sais que boire comme un trou n'est plus boire mais remplir un vide, sans cesse accru par ce qui s'y déverse. Je ne répudie pas la propension à laquelle j'ai *sacrifié* (j'emploie à dessein ce terme honni) de baiser, de bâfrer, de m'enivrer, me donnant à moi-même, pour une édification dont j'avais sans doute besoin, le spectacle de l'ilote titubant que les Spartiates imposaient à leurs enfants pour les dissuader de pareille conduite.

Ces médiocres aventures, je ne les ai pas perçues de façon coupable mais comme le constat, voire la révélation d'une attitude suicidaire, en résonance avec la symphonie tonitruante du désespoir universel, ce bruit et cette fureur de l'histoire qui nous submergent et nous délitent.

Des nombreux débordements, où les sens, égarés et guidés tout à la

fois par l'alcool, s'exaltent jusqu'aux confins de territoires intérieurs inconnus, trois me sont surtout restés en mémoire.

Attendant, le matin où nous étions résolus, Guy Debord et moi, de visiter Sarcelles, une cité concentrationnaire nouvellement construite dans la périphérie parisienne, nous avons passé des heures à boire du mescal, breuvage dont nous soupçonnions les pouvoirs dissolvants pour avoir suivi de près la démarche titubante du consul, le personnage de Malcolm Lowry, et suivi sa dégringolade au profond de l'Érèbe, régnant « au-dessous du volcan ».

L'alcool nous assomma littéralement, nous faisant rouler sous une table que nous vîmes se fluidifier avant de se dissoudre dans la géométrie aberrante d'une pièce, dont nous étions devenus les ombres. Une migraine lancinante ne nous dissuada pas de parcourir le terrain conquis par un urbanisme qui, à l'image de notre monde en déconstruction, propageait le crime et l'ennui.

La doctrine du profit immédiat, pratiquée par l'affairisme politique et le marché immobilier, dressait, à trente kilomètres de Paris, le décor qui allait devenir celui de la planète. Les architectes du pouvoir étatique construisaient des ghettos mafieux où le clientélisme anéantirait la conscience révolutionnaire, au nom du fétichisme de l'argent. Ils en tireraient une fortune personnelle, avant d'en céder l'usufruit à la petite délinquance et aux forces de sécurité, chargées de la réprimer selon la loi de complémentarité.

Ce fut une véritable descente aux enfers que nos déambulations insensées, dans un ordonnancement de caserne, qui rendait l'errance et la flânerie impossibles, les murs rythmant l'ennui en répétant, angle après angle, le parcours identique de la vacuité, tandis que se faisait plus lancinante notre migraine prémonitoire.

Le soir où nous quittâmes l'institut pédagogique national, que nous avions occupé en mai 1968, je proposai aux amis, tandis que résonnait en nous le glas des insurrections inachevées, de boire un marc dans tous les bistrots qui s'échelonnaient du côté gauche des rues dont la succession solliciterait notre dérive. Nous allions emprunter les ornières de la nuit, à défaut de regagner la demeure des désirs, où nous avions habité avant d'en être expulsés. Il me semblait que nos pas suivaient dans leur dernière errance ceux des combattants de la Commune de Paris. Le risque d'asperger les murs de notre sang nous était épargné mais notre parcours s'accomplissait avec la même rage, celle d'une révolution qu'il faudrait bien que d'autres générations reprennent et mènent à bonne fin.

Plus nous progressions dans les brumes d'un éthylisme glacé, plus nous sentions virer à la haine cette sympathie boiteuse et éphémère que les patrons de bistrots nous avaient témoignée quand nous tenions

le pavé, littérairement et concrètement parlant, du talon et à la main. Ils en étaient maintenant à nous questionner sur nos « frasques », se hasardant à railler, sans oser encore nous insulter. Qui sait ce qu'ils avaient éprouvé, quelles confuses et poussiéreuses espérances l'air de nos insolentes libertés avait soulevées sous le comptoir laqué de leur existence comptabilisée ?

De nous avoir abreuvés, avec, je le crois, une générosité sincère, leur donnait de l'aigreur. Nous les avions déçus dans une attente dont ils ne démêlaient pas l'intérêt, si ce n'est que notre jubilation ostentatoire était censée la satisfaire. Maintenant, eux, qui avaient mal vécu mais du moins sans questions ni réponses, avaient conscience d'une trahison. Nous avions fait tourner en vinaigre la piquette des troubles illusions, dont ils s'accommodaient à l'ordinaire.

Au temps où les Versaillais patrouillaient, ils nous auraient fait coller au mur et fusiller pour le repos de leur inconscience.

Jusqu'au bout, nous eûmes joyeux le petit marc sur le zinc de la défaite. C'était notre façon de clamer notre mépris, et nous vomîmes sur leurs trottoirs.

À Tübingen, j'ai connu le périple solitaire auquel l'ivresse associe toujours, que nous l'invitions ou non, cet inséparable et mystérieux compagnon qui, sous figure d'ange et de démon, est notre double.

Logé dans la tour où le menuisier Zimmer avait recueilli Hölderlin, j'étais entré, à la faveur du *genius loci*, en une singulière familiarité avec le poète. Un soir où mon amie et moi regagnions notre appartement, après avoir passé chez des amis viticulteurs une journée où bière, vin et kirsch avaient coulé à flots, j'éprouvai soudain comme l'irrésistible sollicitation d'un appel, venu des plus lointaines planètes de mon système psychique.

J'avais plus d'une fois accompli la promenade hebdomadaire du poète, parcourant quelque cinq ou six kilomètres de sous-bois pour atteindre le sommet de la colline où s'élève la Wurmlicher Kapelle, point culminant d'où il redescendait ensuite vers la ville. J'abandonnai abruptement ma compagne pour suivre, dans un étrange aveuglement mental et sensoriel, le chemin de la forêt où des pas me guidaient, dont je n'avais guère conscience qu'ils fussent miens.

Je naviguais dans les brumes épaisses de l'ivresse quand la silhouette de la chapelle, où Hölderlin marquait un arrêt, se dessina devant moi. C'est à ce moment que monta, comme issu des profondeurs de la terre, un grondement rocailleux, un souffle rauque et caverneux, un aboiement éruptif par la gueule de l'enfer, emplissant la terre et le ciel de ses grondements.

En proie à un effroi, à un émerveillement, à une bestialité sacrée, je pressentis la présence du Dieu Pan. Il me revint que Karl Otto,

savant émérite en mythologie grecque, fréquentait les divinités et conversait avec elles, sous un pont du Neckar. En dépit de l'état crépusculaire où je me trouvais, je m'indignai en termes vagues d'avoir à rencontrer un Dieu, si chthonien fût-il, moi qui mettais un point d'honneur à les récuser tous.

Alors Pan, comme s'il comprenait mes réticences, me dessilla et me permit de distinguer, à petite distance, un couple de cerfs en amour. Cette fois, leur brame retentit à mes oreilles avec un accent d'ironie profane, qui résonna comme une incitation à la prudence.

Fascinante et terrifiante tout à la fois, la violence exacerbée du cri me dépoitrailla de mon ivresse. De mes sentiments troubles naquit un esprit clair. Je m'éloignai en silence, avant de dévaler le chemin du retour dans l'exaltation d'un rendez-vous amoureux, où les promesses de la terre et de son émanation poétique avaient été tenues.

Mon labyrinthe n'en fut que plus chaotique. Je tombai dans des fondrières, roulai dans des ruisseaux peu profonds, plongeai le nez dans la vase. Je me relevais en riant. J'arrivai chez Zimmer, loden, pantalon, mains, visage, cheveux maculés de boue, de mousse, de feuilles mais sans une égratignure. Aux quelques rares passants croisés, j'aime à croire que je donnai l'impression d'être l'homme vert, le *Grünmensch*, le *Greenman*, la créature des forêts, car, si aviné que je fusse, comment me supposer sorti, en tel état, d'un débit de boissons de la piétiste Tübingen ?

Ma compagne, un peu effarée, me plongea tout habillé dans un bain chaud et dit : « Quand tu auras cuvé, nous irons boire une bière au *Am Hirsch*. » Ainsi, c'est au bistrot du Cerf, innocemment choisi pour traiter mon ébriété par homéopathie, que je lui racontai ma rencontre avec les puissances élémentaires de ma *sylva magica*, de ma forêt enchantée.

J'ai eu le sentiment, parfois, de verser dans l'excès, comme on dit d'une voiture qu'elle a versé dans le fossé. Vient alors cette gêne, parfois exacerbée par une amie qui vous veut du bien. L'âme, pour le coup, se concrétise, frissonne et se plisse en une coulée de surmoi, plus épaisse que du plomb. Elle pèse au creux du corps qu'elle envahit. Il faut alors que je me resserve un verre, que je vide une autre bouteille, que je fasse l'amour tant que la mécanique érectile y convie, que j'éponge le plat avec la vieille objurgation de mon éducation prolétarienne : « Allons, tu ne vas pas laisser ça ! »

Me voilà en proie à deux reproches. Je cède à la prolifération sauvage du plaisir, dont je n'ignore pas qu'il se détruit *en fin de compte*, car il s'agit bien de comptabilité, de quantité, de vérification statistique. Et je manque à cet affinement du désir que j'identifie, en le proclamant à tous vents, au véritable progrès humain. Puis, après

m'êtré morigéné pour la forme – car la Forme est notre conscience du passé –, j'écluse une bière, je balaie les reproches, et je décrète que j'ai, de temps à autre, le droit de régresser. Le pire effet de l'excès vient de ce qu'on le réprouve.

J'apprécie, de façon épisodique et avec modération, l'état de *Nacht und Nebel* entremêlé de *Sturm und Drang*, causé par l'ingestion déraisonnable d'alcool. Parce que l'effet de l'ébriété est à juste titre ridicule, voire odieux aux autres, elle ne s'accommode que du secret d'une solitude où l'on « cuve », où l'on se retire dans son antre, sa caverne, son chaudron. Et là, miracle : la confusion est la forge où la conscience se martèle et s'aiguise. Dans sa coulée ardente, l'*ars metallica* jette pêle-mêle les casseroles trouées, les bracelets, l'or, le fer, le cuivre. Une clarté fuligineuse illumine la grotte immense du corps qui pense et qui se pense. L'œil du cyclope redevient soleil.

Ce qui ternit l'ivresse n'est pas l'ivresse, mais la honte, le discrédit, la passivité, la veulerie qui s'y attachent. Le relâchement total est une nuit où d'infimes faisceaux de clarté illuminent des richesses. En sa sauvagerie s'opère la reprise individuelle de tout ce qui fut ôté ou refusé à l'être de désir. De la battue et de la fusion d'un métal disparate s'extravase une obscure perfection, capable de briser d'un coup l'ennuyeuse répétition de la vie sans vie. L'ivresse des sens a, elle aussi, sa conscience, si éphémère soit-elle.

J'aspire à retrouver l'innocence dans l'enchantement des excès. Comment pourrais-je trouver l'apaisement sans la tempête ? Pourtant, l'affinement est une opération délicate et périlleuse. Ses voies sont parsemées d'embûches.

Dans mon goût pour les liqueurs fortes, les bières très alcoolisées, les vins puissants et charpentés, le café vigoureux, l'épais chocolat chaud, j'aimerais assez saluer la présence de cette puissance génitale créatrice, que j'oppose au pouvoir viril prédateur.

Voire ! La plupart des photos où j'apparais me montrent un verre à la main. L'indulgence que je pratique à mon égard ne m'ôte pas l'envie de m'étriller. Qu'est-ce que ce vieux fond d'exhibitionnisme que tu trames en toi ? As-tu vraiment besoin de faire savoir *coram populo* : « Je bois comme je vis » ? Je ne m'en ferai pas procès ; néanmoins je sais que là commence la mauvaise ivresse, celle de l'ivrogne tombé en dépendance, en déperdition, en agonie.

Je n'attends pas des boissons capiteuses qu'elles me rendent plus fort. Il me suffit de percevoir en elles la force vitale qui circule en moi, comme l'air printanier traverse toutes les saisons, comme l'amour se moque du temps qu'il fait et du temps qui passe.

Quand j'atteins les frontières de l'exaltation éthylique, là où la

conscience brille de tous ses feux avant de s'éteindre, il m'arrive de rencontrer Branwell Brontë (sans doute en raison de βρωντος, *Brôntos*, le tonnerre). Il disserte sur l'âme et le sexe palpitant de ses sœurs, qui est tout un. Je croise aussi Marlowe, vitupérant dans un bouge de Deptford, un poignard dans la tête, le poète Hoffmann, tourmenté par le gnome de justice dont il remplit l'office, Grabbe rongé par une tendresse sans dédicataire, Poe, dont les mots vêtus de noir sortent de l'esprit comme des rats, Bierce ivre d'une vie que la mort gruge, voire l'aimable Ponchon, pourquoi pas ?

J'entretiens, sous un vernis de conventions sociales maladroitement étalé, et souvent avec réticence, une nature fruste, primaire, animale. Les principes d'une éthique rudimentaire, franche et brutale, inculqués par mon père, tranchaient avec la mondanité désuète et touchante, le souci des convenances, la peur du qu'en-dira-t-on, professés par ma mère.

Loin de me causer de la gêne, le sentiment de me trouver mal dégrossi m'apparut, en dépit des remontrances maternelles, comme le signe manifeste et authentique de l'ascendant prolétarien sur la décadence bourgeoise, dont se revendiquaient mes compagnons scolaires issus de familles aisées.

Il y avait dans la grossièreté une distinction dont il convenait, par une paradoxale élégance, de ne pas abuser. Aimablement reçu chez un ami, dont la richesse n'avait pas gâté le caractère enjoué, je me conformais sans peine aux recommandations de ma mère, mais quel orgueil le jour où mon compagnon me confia que, voyant défiler sous les fenêtres de leur belle demeure, le cortège braillard de la Jeune Garde Socialiste, où je pavanais en chemise bleue et foulard rouge, son père, créature douce et pondérée, n'avait pu s'empêcher de murmurer : « Voilà la crapule rouge qui passe. » Cet homme, qu'au demeurant j'aimais beaucoup, ignore toujours qu'il m'avait décerné le plus beau compliment de mon enfance.

Il ne m'eût guère convenu de fréquenter Madame du Deffand ou Julie de Lespinasse. Je manque de l'art le plus élémentaire de la répartie. En proie à l'esprit de l'escalier, je me trouve vite embarrassé d'une saillie qui, n'ayant pas loisir de se formuler avec grâce, sort d'un seul jet sous une forme peu avenante, prenant parfois la forme d'un conseil, au demeurant de bon aloi, d'aller se faire foutre.

Je ne sous-estime pas le risque de ces libertés de nature auxquelles je demeure attaché. J'en déteste l'usage mondain et provocant. Le franc-parler des reîtres a toujours été le bienvenu dans les salons.

S'il m'est arrivé d'éprouver le ridicule d'un écart de langage, ce ne fut guère par un effet de culpabilité mais selon la conscience qu'affiner mon propos m'eût procuré plus d'agrément. S'assouvir de nourriture,

de boissons, d'accouplements réitérés ne favorise que trop cet ennui qui procure à la survie des remèdes pires que le mal.

L'*ouroboros*, serpent se mordant la queue, est une spirale qui, en devenant cercle, a mal tourné. J'essaie maintenant de ne pas me laisser submerger par l'exubérance, de ne pas verser dans l'outrance mais plutôt de l'équilibrer, de l'ordonner en sorte qu'elle ne se dévore pas en se retournant sur elle-même.

Je n'ai pour la bestialité que la déférence de son dépassement possible.

Je ne dédaigne pas d'enregistrer sur le vif mes variations climatiques. Je me laisse bercer par les perturbations inopinées, les orages, les apaisements, le grand midi. Est-ce la raison pour laquelle je me suis pris à quatorze ans d'une affection, qui ne s'est jamais démentie, pour la *Symphonie pastorale* de Beethoven ? J'ai toujours aimé les compositions naïves, faisant mes délices des airs de limonaires, de boîtes à musique, d'orgues de Barbarie, des chansons de rue, des pastorales de Ryba, de Linnek, d'Esteban Sallas. Elles sont simples de cœur, où *Le Devin du village* de Rousseau est simple d'esprit. L'affinement n'est pas une opération intellectuelle.

L'hédonisme est l'idéologie du plaisir. L'hédoniste dévore son plaisir dans l'assiette de la mort, il se hâte, de crainte que le dernier morceau lui soit ôté de la bouche. « Pauvres oiseaux, disait Scutenaire, qui ne mangent qu'à grand-peur. »

Entre famine et boulimie, il n'y a que l'épaisseur du cadavre. Est-ce repas de vie que de s'empiffrer pour oublier qu'il la faudra quitter ? Les trois quarts de la planète fouillent, chaque jour, la poubelle où finit la pléthore, dont le reste s'empoisonne. Entre famine et surabondance, tous vont aux immondices et au cercueil. Le second chemin est le moins douloureux, euthanasique, en quelque sorte.

Dans la fête des crevailles du pays d'Outre, Rabelais a donné, sous la force caricaturale du trait, une peinture congrue de l'hédonisme des privilégiés.

« Et nous semblaient les gens du pays, à leur physionomie, bons compagnons, et de bonne chère. Ils étaient tous outrés et tous pétaient de graisse ; et nous aperçûmes, ce que je n'avais encore vu en pays autres, qu'ils déchiquetaient leur peau pour y faire bouffer la graisse, ni plus ni moins que les élégants de ma patrie découpent le haut de leurs chausses pour y faire bouffer le taffetas. Et ils disaient ce ne faire pour gloire et ostentation, mais autrement ne pouvaient en leur peau. Ce faisant aussi, plus soudain ils devenaient grands, comme les jardiniers incisent la peau des jeunes arbres pour plutôt les faire croître.

« Près le havre était un cabaret beau et magnifique en extérieure apparence, auquel voyant accourir nombre grand de peuple Outré, de tous sexes, toutes âges et tous états, nous pensions que là fut quelque notable festin et banquet. Mais il nous fut dit qu'ils étaient invités aux crevailles de l'hôte et y allaient, en diligence, proches, parents et alliés. N'entendant ce jargon et estimant qu'en ce pays le festin on nommât crevailles, comme deçà nous appelons enfiansailles, épousailles, relevailles, tondailles, mestivailles [repas des tontes, des moissons], nous fûmes avertis que l'hôte, en son temps, avait été bon raillard, grand grignoteur, beau mangeur de soupes au fromage et à l'oignon, notable compteur d'horloge, éternellement dînant, comme l'hôte de Rouillac. Ayant déjà, pendant dix ans, pété de graisse en abondance, il était venu en ses crevailles, et, selon l'usage du pays, finissait ses jours en crevant, le péritoine et la peau déchiquetés ne pouvant plus, après tant d'années, clore et retenir ses tripes, qu'elles ne s'effondrassent par dehors, comme d'un tonneau défoncé.

« — Eh quoi ! dit Panurge, bonnes gens, ne lui sauriez vous bien à point le ventre relier avec bonnes grosses sangles ou bons gros cercles de cormier, voire de fer, si besoin est ? Ainsi lié, il ne jetterait si aisément ses fonds hors, et si tôt ne crèverait.

« Cette parole n'était achevée quand nous entendîmes en l'air un son haut et strident, comme si quelque gros chêne éclatait en deux pièces. Lors fut dit par les voisins que les crevailles étaient faites et que cet éclat était le pet de la mort. »

Il y a dans l'hédonisme une prolifération naturelle des voluptés, au sein desquelles le bon vivant se voue à la mort du plaisir avec une jubilation funèbre. On y mégote théologiquement sur la dissolution, c'est à savoir s'il est préférable d'étouffer dans un baquet d'eau sale ou comme le duc de Clarence dans un tonneau de malvoisie. Maupassant, choisissant de périr par outrage, marie désespérément l'hédonisme à un nihilisme, instillé en lui par cette pourriture des âmes, qu'il décrit avec une lucidité et une terrible complaisance. C'est Orphée écœuré se livrant impuissant à la curée des Ménades.

Le goût des êtres et des choses est la conscience de l'hédonisme et le premier degré de son dépassement. Comment saisir sans réserve la joie d'un moment s'il me faut en redouter la fin, si à l'horizon de la douceur qui m'environne se profile cette fin des fins qu'est la mort ?

Il n'est pas de volupté, si anodine soit-elle, où je ne veuille me sentir en harmonie avec la vie. L'échauffement des sens que procure la gorgée de vin, de bière, de vieille prune, d'armagnac, de cognac, de Lagavulin tient moins à l'alcool qu'à la résonance des autres plaisirs et des conditions qui les aiguïssent et les affinent. Je ne bois qu'en

agréable compagnie. Avec mes amies et mes amis, je célèbre l'hospitalité, la rencontre, la commensalité. Et si je bois seul, c'est encore en aimable société, en convoquant mes jouissances présentes et à venir.

Je ne puis prendre du plaisir entre les bras d'un temps qui se hâte. Le cœur de la jouissance bat au rythme d'une vie éternelle.

J'incline à cueillir et à recevoir les êtres et les choses comme si j'allais les goûter pour la première fois. Un peu de crainte, beaucoup de curiosité, davantage encore de passion. Rien ne m'aura autant conforté en ma volonté de vivre que la quête incessante d'une qualité des plaisirs. L'affinement de la vie est le véritable progrès humain. La conscience que le bonheur de chacun s'accroît du bonheur de tous est plus utile à la révolution de la vie quotidienne que toutes les objurgations éthiques de l'intellectualité militante.

À qui se flatte de boire sans scrupule, au flacon de la pollution planétaire, la gorgée de bière à laquelle il prétend borner le charme de son existence, je ne reproche ni son étroitesse de vue ni sa complaisance à l'endroit d'un ordre des choses peu généreux. Je comprends mal qu'il se satisfasse de si peu et n'exige pas davantage d'un monde qui ne lui accorde que l'ombre des bonnes et des belles choses.

Se nourrir et boire, c'est ensemer et irriguer inséparablement le corps et la terre.

N'être pas insatiable m'a toujours paru le comble de l'insatisfaction. Si je suis resté fidèle à l'injonction paternelle de ne pas boire avec n'importe qui, ma résolution ne relève pas de la morale, elle est dictée par la recherche du goût que la vie confère aux moindres agréments et dont elle les dépouille si elle s'esquive.

Je sais que ce goût serait gâté si je manquais au plaisir d'être humain, si je me comportais, par exemple, comme un exploiteur, un violeur, un escroc, un tueur, un homme d'affaires, un mafieux, un politicien clientéliste, voire un frimeur. Car alors, *horrible dicté*, s'échapperait de mon verre de triple westmaele, de oud zottegem, de bonnemare, de mazy-chambertin, de petrus, un remugle de charogne.

Si je m'obstine à vouloir changer ma vie en changeant le monde, c'est pour jouir sans réserve des charmes de l'une et de l'autre. La grande demeure des plaisirs sans prix est, pour moi, comme l'absolu de l'amour, un univers devenu familier tant j'en ai rêvé sans l'oser avouer.

Si j'avais possédé quelque talent de romancier, j'aurais tenté d'exprimer avec les mots qui les fissent partager la vivacité d'une sensation, le vertige d'une émotion ou la surprenante simplicité d'un

goût ; comme le matin quand l'amertume du café et la douceur de la crème fraîche, parfaitement équilibrés, m'arrachent un claquement de langue de délectation. Ou, à l'inverse, j'aurais, quand un vin somptueux me laisse froid contre toute attente, su poser les questions : que se passe-t-il dans le verre, dans la bouteille, en moi, entre le vin et moi, voire dans le monde ? Ou encore à l'instant où l'amante m'aspire, me vide de ma substance et m'emplit de la sienne, tandis que les images déferlent insaisissables, insolites, créatrices.

La littérature est pauvre en célébrations des plaisirs. Joyce décrit longuement son héros extirpant d'une carie un lambeau de gigot qu'il crache en grimaçant. Encore s'il s'agissait des truffes à la croque-au-sel que je déguste en évitant le soir de me brosser les dents afin d'en savourer encore la délicatesse au petit matin !

Parlez-moi plutôt de Jean Ray et de ses contes fantastiques. Le temps que son héros pousse la porte d'un pub et commande une *ale*, il s'en dégage, en quelques mots, une telle atmosphère de soif et d'odeurs gourmandes, qu'il m'est arrivé, pour parfaire ma lecture, de me précipiter, toute affaire cessante, dans le cellier, d'en rapporter une triple westmaele et de la déguster avec un bonheur sans pareil.

Rien n'est futile dans la passion, son sillage prête aux moindres agréments l'impétuosité d'une lame de fond. Cette passion, qui sollicite toutes les autres, je l'ai longtemps appelée amour de la révolution, l'union de l'homme et de la femme étant, à mon sens, indissociable du monde changeant de base. J'ai scrupule à évoquer aujourd'hui ce label sous lequel tant d'inhumains se sont rameutés pour récrire avec l'esprit du goulag le discours de l'émancipation. Je me sens davantage en résonance avec l'amour de la vie, au sein d'une vie amoureuse où les jouissances qui croissent et multiplient sont autant de repères à l'usage des enfants présents et à venir. Afin qu'ils ne tombent plus dans les impostures du passé, dont les proclamations libertaires, dissociées du vivant, ne furent pas les moindres.

De l'amour des bêtes

Le cheval blanc est seul au milieu du pré. Une étrange douceur émane de lui. Je le contemple. Il ne me voit pas. Je m'interroge sur son bonheur, et sur le mien. L'insondable miroir des bêtes me fascine, mes abîmes s'y reflètent.

Je ne tue pas un animal si je puis l'éviter, je n'abats un arbre que s'il est mort, risque de tomber ou menace un mur de ses racines. Je me comporte envers les légumes que j'arrache à la manière de l'Esquimau, adressant mentalement ses excuses et ses remerciements à l'ours qu'il tient dans la ligne de mire de son fusil.

Comment expliquer mon inclination ? Par la vigilante affection que je porte aux êtres qui président à mes origines ?

Je pense que la cruauté exercée à l'encontre des animaux procède, à l'ordinaire, du discrédit de l'homme pour la bête qui remue en lui. Il envie sa liberté sexuelle, son absence de dissimulation, son comportement que n'embarrassent pas les contraintes, et il la hait d'autant. Il tire orgueil de l'esprit qui entrave son corps et l'astreint au travail. Esclave d'un système social qui l'opprime, il se venge en opprimant les plus faibles. Loin de désertier les chemins de son avilissement, il les jalonne d'arcs de triomphe.

Nous avons transcendé notre animalité au lieu de la dépasser. L'animalité spiritualisée a fourni à l'homme sa carte d'accréditation auprès des Dieux qu'il a mandatés pour le gouverner.

Ce qui s'est changé en Dieux porte la marque de l'inversion de la vie. La terreur panique naît de l'exubérance du vivant, qui déborde et s'étouffe. Dionysos laisse la vie se dévider en tous sens, jusqu'à ce que les fils s'enchevêtrent, se nouent, se rompent. Apollon, son parèdre, dompte la vie sauvage, il la subjugue avec les rênes de la mort ; sa sagesse est une longue agonie.

Si j'avais à découvrir en quel lieu réside l'idée la plus appropriée que l'on se puisse former d'un Dieu compatissant, j'irais la chercher parmi les volailles de basse-cour, s'égaillant dans l'enclos, forniquant sans réserve, recevant leur nourriture d'une fermière qui pousse la sollicitude jusqu'à leur prodiguer de bonnes paroles et, par un beau matin, les égorge. Le maître qui accorde la survie n'est-il pas en droit d'y mettre fin à sa convenance ? La profession de foi des poules est exemplaire.

La conscience religieuse n'outrepasse guère celle de l'animalcule, toujours logé entre crainte et espérance d'une insouciance divine qui l'épargne, le temps de l'écraser par inadvertance. Le cafard qui fuit

devant le balai, voilà le vrai théologien. Les mythologies transcrivent les cauchemars de l'animalité opprimée.

J'aperçois, trop tard pour intervenir, mon chat jouant à mettre à mort une souris. Le petit animal, à demi éventré, se dresse soudain comme en un geste de dignité et de défi, narguant le monstrueux prédateur, qui le croque. Incapable de sauver la souris et d'imputer à mon chat ce que mon langage humain appelle une barbarie, me voilà, me dis-je, aussi vil qu'un de ces Dieux fanfarons et ignares, contemplant le combat des Grecs et des Troyens, les laissant s'entretuer et braver avec un aveugle courage une destinée, qui se joue aux dés dans les lupanars et les tavernes de l'Olympe.

Ils sont donc façonnés à ton image ces Dieux grecs, chrétien, hébraïque ou musulman, ni sadiques, ni capricieux mais simplement navrés par le spectacle de « leurs » créatures ; misérables créatures elles-mêmes, compatissantes et impuissantes, esprits purs et veules qui auraient pu ou auraient voulu sauver le monde de la misère et de l'oppression et ont laissé les choses en l'état déplorable où elles les avait trouvées.

Encore suis-je de meilleure facture que nos Dieux préfabriqués puisque je ne tue pas et mets tout en œuvre pour que l'on cesse de tuer. Est-ce bien vrai ? J'avoue que, peu enclin à la frugalité, je succombe à l'hypocrisie qui confie à des mains mercenaires le soin de garnir mon assiette de poulets, de veaux, de bœufs, de cochons, avec l'apaisement un peu trouble qu'ils ont connu la liberté des prés, ménagée par l'agriculture écologique et ont échappé aux sinistres élevages concentrationnaires.

Proies et prédateurs déterminent, dans le milieu naturel, un équilibre approprié à l'espèce animale. Que le développement social des hommes n'ait jamais outrepassé les limites d'une espèce où l'esprit grégaire étouffait et réprimait la propension et la capacité des individus à recréer le monde en se créant représente une stase, un coup d'arrêt inopiné dans notre évolution. Les bêtes paient très cher le honteux renoncement des humains à la richesse spécifique qui définit leur véritable humanité.

L'économie d'exploitation aura été la malédiction des hommes, des bêtes, des plantes et de la terre.

Certes, le crime perpétré contre les bêtes procède du crime perpétré par les bêtes entre elles. Mais, de la loi de prédation qui caractérise le règne animal, l'économie de concurrence et de compétition a fait une loi qui dénature l'homme. L'être humain se distingue précisément de l'animal par sa capacité de dépasser l'instinct prédateur et de créer une abondance révoquant la quête quotidienne,

avilissante et laborieuse des moyens de subsistance.

Linguet, dans sa *Théorie des lois civiles*, prétend que la chasse à l'homme, la guerre, découle de la mise à mort des bêtes. En réalité, la chasse n'apparaît que deux cent mille ans avant l'ère chrétienne, elle reste marginale pendant l'économie de cueillette. Il faut attendre, pour qu'elle se propage, le mésolithique, soit vers – 10 000 ans.

Il est plausible que la guerre, née avec l'agriculture et l'appropriation des terres, se soit trouvée en gestation quand, au mésolithique, les terrains de chasse constituèrent une première forme de propriété, où l'élevage de bétail domestique commença à se pratiquer. Avec le néolithique et la révolution agraire, la chasse de subsistance redevient marginale. Elle sera dès lors ce qu'elle est restée de nos jours : l'exercice de la guerre en temps de paix.

Ce qui me répugne chez le chasseur – je ne parle pas ici du solitaire qui prend le fusil pour s'offrir un lièvre en dégustation –, c'est moins son côté militaire et prédateur que cette inversion du désir qui l'incite à rechercher l'excitation sexuelle en tuant, en détruisant la vie, au lieu de la propager et de s'en émerveiller. C'est son goût de la mort.

La part d'animalité inhérente à l'enfant le rend spontanément prédateur. Il s'empare de ce qui est à sa portée. Mais c'est un jeu de capture cognitive que l'éducation a le pouvoir de tourner en un plaisir ludique, résorbant la prédation originelle en la tournant en une avidité de tout savoir, en une insatiable curiosité de la vie.

Abandonner l'enfant à une évolution naturelle, ce serait le dénaturer, car la prédation animale n'est pas une pratique humaine. Les prédateurs à visage humain souffrent d'une carence affective qui en a fait, dès l'enfance, non des hommes ou des femmes mais des animaux supérieurement armés. Ils cultivent le mépris du chien parce qu'il s'est adapté à l'homme et la haine du loup parce qu'il est resté lui-même. Voilà qui en dit long sur l'idée qu'ils se font de la nature.

Dans l'état hybride de l'homme inachevé gît une souffrance qui rend cruel. Elle se propage partout où le bonheur échoue à se frayer un chemin entre le Charybde d'une sensibilité écorchée et le Scylla d'une bestialité mal assumée. « Soyons cruels », n'hésitait pas à proclamer un graffiti de mai 1968. De l'hypocrisie philanthropique à la barbarie lucrative, en passant par la compassion, l'animalité réprimée et l'esprit de prédation offrent à la férocité, qualifiée cyniquement de naturelle, une diversité de prétextes qui n'attendent, pour verser le sang et la souffrance, que l'échiquier des circonstances qui lui serviront d'exutoires.

Du chant de la terre

Le ciel est la terre des oiseaux. Toute bête appartient à la féerie, à la poésie élémentaire, celle qui, à la racine commune de notre être, brasse en son chaudron d'éternité les éléments qui composent notre microcosme.

En tuant une bête, en dévastant une forêt, en ravageant un paysage, j'aurais la sensation d'interrompre le chant de la terre.

Dans *Le Chant des pistes*, Bruce Chatwin, écrit : « Strehlow, auteur des *Chants de l'Australie centrale*, voulut montrer que chaque caractéristique du chant aborigène avait sa contrepartie en hébreu, en grec ancien, en vieux norrois ou en vieil anglais (...). Ayant saisi le lien unissant le chant et la terre, il voulut s'en prendre aux racines du chant lui-même, trouver dans le champ la clé qui lui dévoilerait le mystère de l'humaine condition. On peut entrevoir dans le chant aborigène un univers moral (c'est là le signe qu'il fit remonter plus loin encore) au sein duquel les structures de parenté s'étendent à tous les hommes vivants à toutes les autres créatures, aux rivières, aux rochers et aux arbres. »

J'ai fait mienne l'idée des aborigènes australiens, que l'on compose et chante sa destinée chaque jour. Partout où le chant trace ses pistes, au gré d'une inspiration grave et d'une improvisation désinvolte, naît un territoire où s'esquisse l'univers du désir.

Ce peut être une rue, un champ, une chambre, un paysage, un train. Un rayonnement universel y prend corps sans exaltation précise, une liaison s'établit, dont les réseaux quadrillent unanimement le corps et la terre minérale, végétale, animale, humaine. Au centre du microcosme et du macrocosme personnels, le chant de mes désirs se réitère jusqu'à l'instant où il lui arrive de se faire entendre. Se faire entendre de ce qui est moi, de ce qui est en moi, de ce qui en moi est l'autre. De la grande puissance de vie.

Pour les Arubas d'Australie, l'ère du rêve précède l'ère du réel. Les ancêtres se sont éveillés du sommeil de la terre et en chantant, ils ont éveillé les éléments qui sommeillaient en elle, auxquels ils ont rendu la vie. Les destinées du pisteur sont celle de la recreation du monde et celle où il se crée en errant dans un labyrinthe de lieux, de temps, d'odeurs, de sons, de couleurs, de sensations. En parcourant les pistes, c'est cette création que l'on renouvelle et vivifie et c'est en chantant les chants de vie particuliers que le monde se recompose et renaît à lui-même.

Les voix de la terre font de moi un instrument sensible à la résonance de tout ce qui vit, en sorte que la psalmodie où mes désirs se formulent s'accorde au chant profond qui les harmonise, si possible, jusque dans mes nerfs, mes muscles, mes organes, mes cellules, selon une infime et infinie vibration d'éternité.

Au cours de son incessant dialogue avec la conscience, le corps apprend à se comporter comme totalité du monde vivant, celui dont le principe protoplasmique absorbe et opère la transmutation du négatif. Nous l'ignorons le plus souvent, ensommeillés que nous sommes, au plus profond d'une activité frénétiquement dictée par le seul bon sens qui soit, le sens lucratif.

Nous sommes sujets, cependant, à des éveils soudains, à des éclairs de conscience. Ils se manifestent le plus souvent sous le choc d'un détail insolite prélevé dans un paysage, un être, une circonstance que la familiarité avait occulté, le dissimulant à toute perception. Ce sont de brusques failles dans une continuité ingénument acceptée. Elles ne précipitent pas dans un autre monde, elles dévoilent seulement une autre perspective, un au-delà du miroir où ne se reflétait que la persistance du passé. Elles ouvrent, dans l'ancien qui s'éternise, une porte furtive au renouveau.

Du serpent des arcanes

L'homme perdra son instinct prédateur en restaurant sa capacité préhensile, celle qui apprend à cueillir au lieu d'arracher.

Au creux de la main qui écrase, brise, étouffe, subsiste, issue d'une lointaine genèse, l'imperceptible oscillation du tentacule qui enlace et caresse.

La danse du serpent fut celle de la vie et du désir, avant que l'esprit du Dieu serpent tue la vie, signifiant alors à l'esprit de l'homme de s'en dégager et, du haut de sa transcendance, d'écraser sa forme originelle.

Zeus fut initialement un Dieu ophidien, ainsi que l'atteste encore un tableau célèbre de Giulio Romano, où, mi-homme, mi-serpent, il s'apprête à pénétrer une nymphe La lubricité du désir se réfugiera dans la grâce féminine, tandis que les divinités mâles s'essaient à leurs premiers pas, en foulant aux pieds le serpent et la femme qui les firent naître. Il subsiste un talisman gréco-égyptien où l'archange Michael ne tue pas comme à l'ordinaire le *drakôn*, le dragon de nos abîmes libidinaux, mais perce de sa lance la poitrine d'une femme.

Il n'est pas un culte qui ne célèbre le serpent pour mieux l'avilir et le détruire. Or, le serpent protéiforme et cervical, subsistant et agissant en nous, est celui qui, dans le danger, nous dicte les mouvements qui nous sauvent et nous font retomber sur nos pattes comme un chat. Il est ce bond énergétique que m'évoquait un résistant yougoslave. En 1943, poursuivi par les nazis, il leur avait échappé miraculeusement en franchissant un mur d'une hauteur considérable. Revenu après la guerre sur les lieux de son exploit, il échoua, en dépit de tentatives répétées, à effleurer, ne serait-ce que du bout des doigts, le sommet de la muraille.

Les philosophes hermétistes gréco-égyptiens appelaient Agathodaimôn cette puissance de vie terrestre que nous avons opprimée au nom de l'esprit et des puissances célestes, le changeant en un monstre insidieux, qui instille son poison en nous et chez les autres.

Françoise Dolto s'interrogeant sur l'agressivité des garçons qui, vers leur deuxième année, n'ont de cesse de trouver un bâton pour frapper, sans souci de meurtrir et de briser, remarque que l'instinct destructeur survient au moment où se perd l'érection qui se manifestait jusqu'alors dans l'acte d'uriner. Comme le bâton est aussi l'outil primordial qui permet d'atteindre les êtres et les choses pour s'en emparer, les bienfaits du progrès technique s'accommodent

aisément de son usage guerrier. Dans la légende biblique, Moïse offre aux Hébreux, infestés par une invasion de vipères redoutables, un serpent d'airain dont le simulacre extermine l'engeance. La verge de fer du pouvoir écrase la tête du désir, devenu venimeux, qui le nargue de sa lubricité et le menace de son poison.

La forme serpentine est celle de l'amour et de la vie. Elle est notre forme primordiale, c'est pourquoi la totalité de la culture patriarcale la tient pour un objet d'exécration.

Combien ont osé célébrer la femme dans cette ondulation du désir que Ernst Theodor Amadeus Hoffmann incarne en la petite couleuvre diaprée du *Vase d'or*, être infime et féérique qui, séduisant un étudiant encore pénétré des rêveries de l'enfance, l'emmène dans le pays où l'amour règne sans partage.

L'Agathodaimôn, le bon démon, est le serpent de la jouissance lové dans le désir. Il enlace et pénètre l'univers. Les Naassènes, sectateurs gnostiques du serpent salvateur, le représentaient entourant l'œuf cosmique. C'est aussi en nous et dans le monde que les brimades le font siffler de colère, briser les vertèbres et cracher son venin.

Gorgone fut originellement Aphrodite à sa proie attachée. Un abraxas du II^e siècle l'associe à Chnoubis ou Agathodaimôn, un serpent à tête humaine et solaire, irradiée de traits lumineux. Elle est la femme rayonnante de désir et d'amour, avant que les mâles, frappés de panique à l'idée que leur arrogant pouvoir, sujet à détumescence, échoue à la satisfaire, la changent en une hydre dont le regard glace d'impuissance, paralyse, tue.

Le rusé Persée lui renvoie, par le miroir ombilical de son bouclier protecteur, le mauvais œil qui rend frigide. Ainsi, sans avoir à se préoccuper plus avant de jouissance féminine, il a loisir de la transpercer de son glaive. Aux plaisirs échevelés se substituent les serpents du déferlement hystérique, dont se nourriront pendant des siècles les fantasmes d'une misogynie née de la peur des femmes. Les chrétiens feront mieux que les Grecs. Le corps de leurs saints, éviscérés de tout désir, ils l'affubleront de la tête auréolée de la Gorgone solaire, en la parant d'une lumière morte et sacrée.

Robert Graves identifie la Gorgone ophidienne à un masque protecteur des femmes, en butte aux invasions guerrières instaurant partout le patriarcat et diabolisant les cultes féminins de fécondité. Gorgone, rappelle Graves, fut violée par Zeus dans le temple d'Athéna. Elle symbolisera la matrice folle, celle que l'oppression masculine n'aura que le choix de stabiliser socialement dans sa fonction procréatrice ou de laisser vaguante, errant dans le corps et hors du

corps avec des cris de bacchantes. Les formulaires de magie et les talismans accordent une grande importance à la « clé de la matrice » qui, au-delà de l'injonction thérapeutique : « Fixe la matrice d'une telle et empêche-la d'errer » apparaît bien comme la clé de l'amour et du monde.

Les Anciens armaient leurs divinités protectrices d'un fouet destiné à éloigner les êtres hostiles ou menaçants. L'attribut des Dieux est en nous sous la forme du serpent élémentaire qui pourvoit à nos réflexes salutaires. Son sifflement, que les Grecs attribuèrent aux Erynnies, nous garderait peut-être, si nous affinions notre oreille intérieure, des mauvais coups. Il nous dispenserait de punir les malfaisants par une inutile vengeance, en nous prévenant contre leurs entreprises.

Le serpent de la colère a été, avant que la contrariété et la frustration l'érigent en fouet, le serpent lascif du désir qui frémit, enlace, caresse.

Apprendrons-nous à laisser monter en nous la bête que l'inhumanité a changée en monstre apocalyptique, à danser notre vie ?

III

Du bonheur

Faisant arrêt dans un abri forestier, lors d'une randonnée dans les Ardennes, je remarque deux inscriptions, l'une à l'extérieur : « Ma vie est sans joie et mon cœur plein de haine », l'autre à l'intérieur, sur un banc : « Ici Anne et Stéphane ont été très heureux ». La première, dont l'expression ne manque pas de force, a été crayonnée rageusement, la seconde, d'une indéniable platitude, gravée lettre par lettre avec le tranchant d'une pierre.

La haine a pour elle un passé où elle a régné sans partage, ou presque. Sa pratique s'est polie au fil de l'esprit. Elle a sa casuistique et sa dialectique. Elle parle élégamment.

Le bonheur est aussi neuf qu'un enfant dont les premiers pas maladroits font sourire. Sa candeur, flattée dans le jeune âge, irrite dès l'instant qu'elle se prolonge dans l'âge adulte et fait mine de s'y installer.

Ayant à peine vécu, voire survécu à grand-peine, le bonheur manque d'expérience, de conséquence, d'habileté. Plus il est gauche et pataud, plus il verse dans la fatuité, s'exhibe avec outrecuidance et, pour le coup, devient franchement déplaisant.

« Comme il eût été fade d'être heureux », écrit Marguerite Yourcenar. Le malheur porte beau. L'esthétisme sied aux professions de foi de l'infortune.

Comment les gens heureux auraient-ils une histoire ? Ont-ils jamais eu les moyens de la faire ? Le piètre héritage d'agrément qu'ils se sont transmis de génération en génération les instruisait moins à tisser trois fils d'une indolente félicité qu'à tramer la violence et l'ennui sur la grisaille du temps.

Il a fallu que dix mille ans d'un sacrifice lucratif, imposé à l'homme, tirent vers leur fin pour que le bonheur échappe à l'aversion des idées dominantes et tombe comme une manne providentielle dans

les filets de la marchandise. Il a son utopie, l'état de bien-être, le *Welfare State*, comme disent les calvinistes. Son idéologie est à la mode. Sa malédiction a changé de teinte mais n'est pas moins criarde, si l'on en juge par les effets que sa promotion consumériste, sa vente à tempérament et son cours sur le marché des valeurs à court terme exercent sur les mœurs et la conscience.

« Soyez heureux ! » est le slogan excrémental qui flotte dans le sillage de l'« Enrichissez-vous ! », dégorgé des égouts de Guizot. Pourtant, l'économie a eu beau imposer un prix à la jouissance, quiconque l'a vécue authentiquement sait qu'elle n'en a pas. Nous sommes environnés de mensonges qui frôlent de si près la vérité que celle-ci s'en défait comme d'une guigne. L'économie est sans inspiration, la vie a un souffle, tout est dit !

À une lettre qui me demandait en substance : « Vous qui parlez sans cesse du bonheur, êtes-vous donc heureux ? », j'ai fourni une réponse de Normand. Non, parce que rien n'est jamais acquis ; s'infatuer d'un bonheur expose au risque de le perdre. Oui, parce que je m'y efforce chaque matin, oui, parce que je tente à chaque heure du jour, ou presque, de céder à sa tentation.

« En amour, estimait Ligne, il n'y a que les commencements qui soient heureux. »

Comment trouverais-je dans l'amour et dans la création le bonheur auquel je dois tous les autres, si je ne me vouais à les commencer et à les recommencer sans trêve ?

Est-ce faire preuve de témérité que de gager ses plaisirs sur la félicité du plus grand nombre, que de cultiver son jardin en faisant fructifier les vergers de la terre ? Je ne connais pas d'autre richesse. Dès lors, oui, pauvre Guizot, nous serons des myriades à nous enrichir !

Le bonheur n'est pas un état mais un chemin qui se fraie. Nous parcourons un pays ravagé par la guerre, en proie à la misère, nous cheminons, tel le chevalier d'Altdorfer, en compagnie du diable et de la mort, qui sont en nous et hors de nous, n'attendant qu'un moment d'inattention de notre part pour jaillir d'une futaie et nous tordre le cou. Sans la constance d'un amour, qui soit nôtre pour le meilleur et non pour le pire, miser sur le bonheur serait une gageure insensée.

Miser sur le bonheur est une gageure insensée. C'est ma folie mais c'est la folie d'une vie à créer, et je la revendique comme un défi, dans un monde de fous meurtriers. On ne m'ôtera pas le goût des émerveillements.

Je ne me suis jamais soucié d'être, en quelque domaine que ce soit, le meilleur ou le plus fort. Toutes les victoires ont un goût de défaite ;

étonnez-vous de tant d'haleines nauséabondes !

Il n'y a en amour ni triomphe ni débâcle, ni succès ni insuccès. Ainsi en va-t-il de toute félicité.

Le bonheur qui cesse d'être un combat se résigne au malheur du monde, qui le tue.

L'avenir que me révéleraient de nébuleuses prophéties m'indiffère. Seul m'intéresse l'avenir que je me forge dans les lueurs fuligineuses ou opalines du présent.

Je hais l'inéluctable, et quand j'aurais la faculté de l'appliquer à mon bonheur et au bonheur de ceux que j'aime, je préférerais ne devoir qu'à mon obstination l'heureux accomplissement de mes désirs.

J'admets que le bonheur se cache, par souci d'esquiver une ostentation qui susciterait l'envie. Il m'agréa que sa discrétion le garde de toute présomption, de tout orgueil, qui le viderait de sa substance. La vanité propage la vacuité.

Je ne souhaite pas, en revanche, qu'il se rencogne et se calfeutre en une sombre et inconfortable clandestinité. Je veux que, de mon jardin particulier, mes désirs étendent leurs racines et s'insinuent dans l'univers comptabilisé qui n'est pas le mien. J'exècre mon exil quotidien. Il me déplaît de me débattre et de m'enrager de n'être pas à moi.

Je ne veux pas changer de peau pour m'adapter à un ordre de choses que j'entends subvertir. Si je dois muer, que ce soit en renaissant aux prémices d'une humanisation, dont l'histoire a jadis différé les promesses.

Je vis dans le désir intense – si violent parfois qu'il s'apparente à la souffrance – d'exprimer, par ce que je suis et ce que je veux être, une volonté d'harmonie qui, m'accordant à la pure générosité de la vie, m'en accorde la grâce.

Nous sommes naturellement portés à vouloir le bonheur des autres par la raison qu'il conforte le nôtre. Leur imposer serait le ruiner en nous dénaturant.

Je pense avec Kafka que la seule injonction que l'on doive s'adresser à soi-même est : « Ouvre-toi, que l'humain sorte ! »

C'est une triste banalité que de s'aviser, dans une société dénaturée, que le naturel n'est pas simple. À peine ai-je adhéré au propos de Kafka que me revient en mémoire la fin dramatique de Prisca, un ami martiniquais. Agressé par un voleur qui a pénétré chez lui, il le maîtrise, le ligote et lui parle. Il n'a pas l'intention d'appeler les flics, il est un marin-pêcheur, disposant d'une médiocre retraite.

Est-ce que le voleur ne serait pas mieux avisé de s'en prendre aux riches ? Il lui offre un verre, le libère. L'autre le poignarde et s'enfuit.

J'éprouve une aversion sans limite pour un système qui profite de la générosité et de l'innocence pour les suborner, les manipuler, les escroquer. Pour la chasse à l'homme ou à la bête, qui appâte afin de terrasser, pour les manigances du commerce, de la publicité, de l'information, de la politique clientéliste, pour tout ce qui relève de la ruse. Je préfère un pigeon à un escroc ? Non, je préfère une société où il n'y ait plus ni pigeon ni escroc.

L'apprentissage du bonheur est une création constante. Que la mécanisation du corps à des fins économiques nous emplisse si aisément de haine, de mépris, de rage, de frustration, de fatigue, de maladie, de vieillesse, de jubilations macabres, ne nous indique-t-il pas qu'il existe une voie inverse ? Cette formidable énergie qui nous ronge et corrode, il nous appartient de la détourner au bénéfice d'un authentique bonheur de vivre.

J'aimerais assez faire fond sur une telle ingénuité afin que, menée à son point d'évidence, par un enchantement auquel j'entends participer, elle propage ses effets sur le mode quelque peu mystérieux de la réaction en chaîne.

Je n'éprouve jamais autant de tendresse pour Nietzsche qu'à l'instant où sa faiblesse est tramée sur le sublime. Flânant dans les rues de Turin, il note : « Si ces braves gens savaient quelle bombe j'ai dans la tête ! » Or, ce n'est pas la radicalité de Nietzsche qui va exploser, c'est précisément cette volonté de puissance qui, en se substituant à la volonté de vivre, l'a rendue *formidable*, effroyable. C'est ce travestissement qui le détruira, enfouissant, pendant un demi-siècle, sa pensée dans les marécages du pouvoir, de la prétendue liberté d'entreprise, de la violence compétitive. De la véritable déflagration, celle qui irradiait de la puissance du désir et de sa générosité humaine, les ondes de choc ne nous atteignent qu'aujourd'hui.

J'attribue à la poésie, à l'opération qui affine et amplifie les plaisirs, un effet de résonance. Ainsi le bonheur se diffuse-t-il à l'envers du malheur qui, lui, à l'instar d'une épidémie, est contagieux.

Il n'y a que les gens heureux pour faire le bonheur des autres. La félicité sans ostentation possède un rayonnement naturel, qui agit à l'insu de ses bénéficiaires, comme de ceux qui en furent à la source. Si bien que nul ne sera sujet à s'en offusquer, ni les premiers par susceptibilité, ni les seconds par suffisance.

Si nous n'avions à souffrir d'un despotisme de l'indigence mentale, il serait amusant d'entendre des gens, qui s'accommodent à longueur

de journées de leur misérable existence et de la misère du monde, affirmer qu'une ère dévolue au bonheur engendrerait une manière d'apathie générale.

À quoi bon aller dire à un esprit qui ne voit dans sa fortune et dans son infortune que l'effet du hasard ou d'une cause extérieure : « Ne te satisfais jamais du sentiment d'être heureux ! Le bonheur se perd s'il n'est voulu davantage, sans relâche et partout » ?

Ô ma vie, mon amour, de t'avoir si ardemment voulue m'a jeté en ta présence, sans crainte, sans espérance, sans échéance. Comment pourrais-je croire encore à l'envoûtement de la cause et de l'effet, du mérite et de la faute, même si le poids du passé m'y contraint de temps à autre ?

Aucun moment de félicité ne vaut le plaisir de créer la situation qui l'affine, en multiplie les effets, assure son emprise sur le cours des événements, dont nous sommes lassés d'être les jouets.

Les moments, tels que Henri Lefebvre les conçoit dans sa *Critique de la vie quotidienne*, sont les états de grâce, advenus par hasard, offerts subrepticement par l'existence. Il convient d'en profiter, d'en jouir, de les rechercher, de les multiplier, de les susciter dans un jeu où la conjuration du précaire prédomine.

Debord, le premier, opposera au caractère aléatoire, admis par Lefebvre, le projet de construire des situations qui en favorisent la création et l'éclosion. Mais une telle construction révèle son artifice si elle procède d'une pensée séparée, si elle ne prend pas pour assise la volonté de vivre. Chacun est à même d'en juger par la tournure même qu'il imprime à ses vœux. Vouloir n'être pas malade, malheureux, exclu, envié, haï diffère absolument de vouloir, avec l'intensité que confère l'innocence, vivre un bonheur toujours réinventé.

J'incline à penser que les moments heureux nous échoient parce que, quelque part en nous, ils ont été voulus du fond du cœur. Les désirer passionnément traduit déjà la tentative, à laquelle se livre la conscience du corps, de serrer de près un équilibre où nos fragments épars se rassemblent et, de leur dissémination, bâtissent une unité. Leur construction reste, à mon sens, la vraie poésie, celle de la vie faite par un et par tous.

IV

De l'âge

La vie est sans âge. Elle a ses saisons, elles reviennent, chacune en annonce une autre. Ce n'est pas un cycle mais une spirale.

Nous nous sommes trompés de temps. Plus précisément, le temps dont nous avons à connaître est une représentation : ses règles nous sont imposées par la mise en scène de l'économie.

Le devenir de la marchandise a déterminé l'écoulement de l'histoire, faite par les hommes, tournée contre eux, accomplie malgré eux. Le corps, appareillé à produire et à consommer, est devenu, dès l'ère agraire, la machine pénitentiaire décrite par Kafka. Son usure, initialement programmée, en a fait, au départ, un objet de vieillesse dont la seule aspiration est de durer, de subsister le plus longtemps possible, c'est-à-dire de dépérir lentement, avant d'accéder à la terre promise, dans l'arrière-boutique de la religion et de ses croque-morts.

Or, le temps de la vie n'est pas le temps régi, réglé, mesuré, déterminé par le travail, l'efficacité, le rendement.

Je ne dis pas que, à l'égal du chêne poussant jadis à l'abri de la pollution et de la cupidité des hommes, l'être humain, accédant à la vraie vie dans une société harmonieuse, ne vieillirait pas et ne mourrait pas. Je pense seulement qu'il existe une distinction fondamentale entre une vie, résignant les incessants bonheurs qui lui ont conféré sa plénitude, et une mort provoquée par une carence croissante de plaisirs, de passions, de vraie vie.

Goûter aux émerveillements du vivant, telle est la vraie jeunesse, la seule qui bondisse au-delà des âges. Trop d'enfants dédaignent d'en prendre conscience, qui vieillissent en ignorant le secret qu'ils détiennent. Cette richesse incommensurable, comme il est difficile de l'arracher au passé qui l'a méprisée et comptabilisée au taux d'usure des années. Épargne-toi, mesure tes forces, apprends à devenir le meilleur et le plus fort, escompte le capital du futur, et tu seras un homme ! Un cadavre, oui ! L'âge est le pire effet de la paupérisation.

Je ne me suis vu vieillir que dans le regard des autres. Si j'ai souvent passé pour le père de mes compagnes, au moins les présomptions d'inceste ont-elles amusé mes enfants et mes amies. Lorsque des inconnus me prennent pour le grand-père de ma fille de six ans, elle proteste sans s'émouvoir : « Papa est plus vieux que maman, mais c'est mon papa. » Je suis sensible à ce « mais », comme à la formule d'un ami : « Tu as l'art d'être grand-père et père à la fois. »

Je n'ai ressenti l'effet du racisme qu'en deux occasions, l'une à Harlem en 1967 où un homme noir a craché par terre devant moi avec un air de profond dégoût, l'autre à Ottawa, quand une dame à qui j'avais demandé mon chemin en français m'a fixé avec des yeux vitreux de haine en éructant : « *Speak white !* » « Parlez blanc ! » Ma colère n'est venue que tardivement. D'abord parce que j'ai l'esprit de l'escalier, ensuite parce que je me suis évertué à trouver des excuses ou des explications à une réaction aussi odieuse qu'imbécile.

Nos sociétés grégaires et patriarcales ont toujours pratiqué la ségrégation. La mentalité agraire perçoit comme une menace contre son intégrité ce qui, venu du dehors, pénètre, s'instille, s'installe en elle. Le clan du corps communautaire bannit le corps étranger au nom de l'anormalité. La prédation justifie l'exclusion. Tant que la souveraineté de la vie humaine n'apparaîtra pas comme le dépassement d'un état de survie où l'espèce dépérit sous couvert de se conserver, le troupeau croupira sur les pâturages de la peur, en cultivant la haine et le rejet de l'égrégaire.

Bien qu'elle eût aboli l'odieux privilège de la naissance, la Révolution française n'en a pas moins, pendant deux siècles, mobilisé les esprits contre les féroces soldats égorgeant nos filles et nos compagnes, et dont le sang impur ne manquerait pas d'arroser nos sillons par temps de sécheresse des idées.

La terreur intériorisée est un appel vibrant et incongru à l'ennemi, elle le provoque, le suscite au besoin. Sous quelque bannière que l'intrus s'avance, il a les traits de l'inacceptable.

Richesse, pauvreté, force, faiblesse, couleur de peau ou de cheveux, âge, sexe, caractère, origine géographique et sociale, lignage familial, état de santé, handicap physique ou mental, comportement atypique, tout ce qui ne répond pas à la normalité grégaire, tout ce qui relève de la différence, de l'individualité, de la spécificité irréductible s'expose à la justice clanique, au dévouement vengeur, aux coups que la force brutale et la ruse sournoise ont besoin d'asséner au bouc émissaire pour exorciser la peur et l'envie dévorante d'être seul et souverain dans la destinée du vivant.

Nous appartenons à une société prédatrice où le regard mercantile apprend à estimer d'un coup d'œil le prix des êtres et des choses. Il faut trancher vite et selon les apparences, de peur de se perdre et de

dissiper avec soi les avantages de l'argent et du temps. Il n'est question que d'efficacité, de rendement, de durée. L'éthique et l'esthétique participent des règles de l'efficience. L'aventure amoureuse s'adapte au profil des profits escomptables. La taille, la démarche, les seins, les fesses, le visage, la dignité des braguettes, les jouissances supputées sont soupesés en termes d'intérêts, de comportements fiduciaires, de plaisirs à tempérament.

La civilisation marchande a dénaturé l'âge en le mesurant à l'aune du profit et en l'identifiant à une fonction hiérarchique. À la jeunesse s'attachaient l'impétuosité du guerrier, l'audace du marchand, l'originalité du penseur et de l'artiste ; la maturité favorisait la science du tacticien, la diplomatie de l'homme d'affaires, la sagacité et l'habileté du plasticien et du littérateur. En deçà et au-delà s'étendaient les limbes de la rentabilité déficiente.

Le caractère improductif de l'enfant et du vieillard leur a valu, à l'égal de la femme, un mépris que tempéraient, pour l'inexpérience du premier, l'espoir d'un profit à venir, pour la sénescence du deuxième, la réputation de sagesse dont le créditait un passé de ruse, d'entregent, de morgue et de servilité. À la troisième était dévolu un zeste d'honneur et de considération, en raison de sa fonction reproductrice.

En précipitant le déclin du pouvoir patriarcal, autoritaire et hiérarchique, l'économie de consommation a réhabilité la femme et l'enfant, élevés à la dignité promotionnelle du marché.

Bien que les conflits de générations aient ainsi perdu de leur intensité, la sournoise réprobation qui entoure la tête chenue, désormais dépouillée de ses lauriers, s'est accrue à mesure que les intérêts pharmaceutiques prolongeaient la durée de survie. À ceux qui ne peuvent se payer une cure de rajeunissement et un trépas relativement confortable, l'empire du rentable réserve le ghetto caritatif, où il s'agit de mourir vite, et dont bénéficie légalement une autre catégorie de médiocre profit, les chômeurs, assimilés *de facto* à des vieillards inutiles.

Au-delà de soixante-quinze ans, l'homme et la femme tombent sous le coup du discrédit sexuel. Ils sont l'objet d'une réaction d'exclusion aussi bien établie que celle qui interdisait, il n'y a pas si longtemps, à une Blanche d'avouer publiquement son amour pour un Noir. Le regard jeté sur un couple, marqué par un grand écart d'âge, trahit un mélange de réprobation, d'envie, de haine, d'indignation, que l'on croyait disparu avec le racisme et le sexisme.

L'âge est le dernier refuge de l'apartheid.

Cependant, au plus fort des préjugés du XVII^e siècle, Ninon de Lenclos, à quatre-vingts ans, tenait sous son charme un amant beaucoup plus jeune, qui lui vouait un amour incomparable, et le lui faisait sans réserve.

La vie ne se comptabilise pas en nombre d'années. Elle ne connaît que des époques. De l'enfance à la vieillesse, en passant par l'adolescence et la maturité, chacune est la chrysalide offerte au désir des métamorphoses. Découvrir l'art et la nature des moments à vivre enseigne à briser cet envoûtement de l'âge, perpétué par l'esprit, qui mesure les êtres et les choses en pourvoyant à la damnation de la chair. Comment aurais-je pu m'inféoder à cette société de l'efficacité laborieuse, même s'il m'est arrivé – tant elle s'entend à obscurcir la conscience – de lui donner des gages ?

Si l'enfance est l'aube de la vie, qu'elle en soit aussi la lumière du soir. La force de vie est la seule jeunesse qui illumine les saisons de l'existence, celle qui décerne à l'homme et à l'enfant le privilège « d'avancer dans l'hiver à force de printemps ». Nous allons vers une ère où la vie abolira les nombres.

L'alchimie du temps est sans doute la plus difficile à pratiquer. Si l'œuvre au noir perdure, le magma des souvenirs n'en finit pas de bouillonner dans l'aigreur du vieillissement. Embellir le passé empêche de l'affiner, de l'enrichir afin de pourvoir à une existence recommencée. L'immensité culturelle ne nous offre, de la littérature la plus antique à la plus moderne, d'autre provende qu'un brouet de regret et de nostalgie. L'invite est d'y puiser avec un tamis où les heures s'écoulent sans qu'on les puisse goûter. *Fugit irreparabile tempus.*

Où irais-je ? En quel temps ? En quel lieu ? Le passé regorge de ce que j'abomine. Nul endroit n'est exempt de ce que j'abhorre. En suis-je réduit à bâtir mon futur incertain avec les bouts de ficelle et de papier, puisés dans les greniers d'une imagination fiévreuse ?

Si je hais ma vieillesse, elle va me haïr. Si j'apprends à l'aimer, m'accordera-t-elle d'aimer encore ? Les chansons de regret de Lorenzo de Médicis – un des rares tyrans, avec Louis II de Bavière, envers qui je ne puis me défendre d'une certaine sympathie – sont, nous le savons bien, la mélodie de l'érection infidèle. Quand l'adagio succède au scherzo, je me dis que la sonate n'est pas finie, il reste l'allégresse du mouvement final, et c'est à moi de le composer.

Parfois, la sagesse m'entreprend sur un ton apaisant. Elle me dit : « Tu es venu trop tôt dans un monde trop vieux. Quelle chance : tu avais tout à tenter ! Tu as tout tenté, ou presque. Tu as surtout tenté de vivre. Ce n'est pas si mal. »

Elle dodeline de la tête. Alors, je la repousse, sans violence mais fermement. Aucune satisfaction ne me suffit. Construire mon labyrinthe ne me laisse guère le temps de me retourner sur le passé, si ce n'est pour n'avoir plus à emprunter ses dédales, dont je connais l'issue. Je veux, à jamais, rester dans la conviction que tout commence aujourd'hui.

Le sentiment d'avoir tout donné, tout vécu, tout offert a des relents d'aigreur. La tristesse de l'âge trépigne de peine en passant son glorieux passé au crible de ses années numérotées. Elle réclame de recevoir en retour ce qu'elle a donné, elle veut récupérer le bien dont elle a été spoliée. Comme si demander n'était pas abdiquer, comme si espérer n'était pas renoncer !

Consolations, tenez-vous au large ! La vieillesse est pareille à l'animalité prise au piège, celle qui, en nous, ne cesse de se débattre au lieu de s'affirmer, de s'affiner, d'échapper au traquenard.

Pourquoi irais-je me résigner à mourir d'impossible et d'impensable, alors que ce qui fut pensé de plus audacieux sort de l'ombre pour prêter à mon présent les traits du probable ?

Je songe à la chanteuse Gribouille, qui exprimait si bien ce désarroi de mes vingt-huit ans d'où naquit le *Traité de savoir-vivre*, et qui se suicida un mois avant l'éclosion de Mai 1968. Je pense à ce romancier libertin, plus estimable pour sa sincérité que pour ses idées politiques, qui se donna la mort après avoir écrit *Au-delà de la sortie votre ticket n'est plus valable*, quelques années avant la découverte d'un adjuvant – artificiel, j'en conviens, mais guère plus qu'une aspirine – aux certitudes du désir mal secondé. Mes exemples sont caricaturaux, je le sais. Ni l'aspirine ni l'androstérone ni les idées révolutionnaires ne remplaceront l'alchimie individuelle où l'homme se transmute en être humain. Le seul secret et la seule entreprise tiennent à la création d'un monde amoureux, où la vieillesse du monde se dissolvait.

La bataille pour la survie est toujours perdue. Se battre pour la vie est d'un autre rapport : au-delà de la victoire.

Le bonheur de l'alchimiste n'a d'autres arcanes que son obstination et sa rigueur. Le pire n'est pas la vieillesse, c'est d'y croire, c'est d'y entrer comme ces débauchés qui, voyant s'effiloche leur foi en de dogmatiques érections, l'investissent dans la religion et sacrifient à l'impuissance divine les restes de leur puissance génésique.

Pour être moins ferme et moins constant, l'ithyphallisme de l'âge avancé n'en est pas moins irrépressible. Il a le privilège de se trouver dépouillé des archaïsmes de la prouesse et de la compétition, auxquels sacrifiait la sotte virilité. Il s'enrichit au contraire du don d'amour, de ce don qui efface la peur et fait que la fleur s'ouvre aussi aisément qu'y pénètre l'abeille, avide de la butiner.

De même que la mort tend le mieux son embuscade à la faveur des terreurs qu'elle suscite, de même le refus apeuré de vieillir est-il le trébuchet de la vieillesse. Je n'invoque pas ici les artifices de la chirurgie esthétique, j'incrimine bien plutôt une attitude mentale,

soucieuse avant tout de séduire, de faire bonne impression, de jouer, sur la scène quotidienne du spectacle social, le rôle de la vivacité insolente, agressive, provocante.

Je n'ai pas l'intention, en mimant les jeunes ou en singeant les vieux, de souscrire au rituel d'envoûtement que le regard du passé perpétue en comptabilisant l'âge. Le temps d'une résignation, et la mort vous tient.

Je me suis toujours gardé de tirer orgueil, fatuité ou présomption de mon inclination à aimer des femmes moins âgées que moi. Devant un être avide de jouissances et de savoir, ce que j'ai éprouvé, avec une authenticité qui me tenait quitte des faux-fuyants de l'âge et de la vanité, ce fut le désir irrépessible d'offrir, du plus profond de l'amour, ce plaisir et cette connaissance qui s'accroissent en se donnant. J'ai vécu de la vie que j'ai donnée et qui m'a été donnée. Je dois tout à celles que j'ai aimées et qui m'ont aimé, et elles ne me doivent rien. Il y a là une gratuité qui persiste à m'exalter, d'autant qu'elle est inconcevable, voire inexistante au regard d'une pensée façonnée par la perspective marchande.

Néanmoins, j'ai eu l'occasion de l'apprendre, il est malaisé de briser la malédiction du pouvoir, en se contentant de narguer la volonté de puissance, voire en appliquant ostensiblement son intelligence à n'assujettir ni opprimer qui que ce soit. N'est-ce pas à ce culte insidieux de l'esprit libertaire que le groupe situationniste doit de s'être peu à peu délité ?

Les souvenirs ne m'exaltent qu'à l'instar d'une mise en garde. J'apprécie, en les raillant, qu'ils me morigènent :

« Sois plus vigilant qu'auparavant ! Souviens-toi des faux pas de l'intrigant ou du naïf qui court la renommée ! »

Rien ne dispense mieux de la nostalgie. J'ai dans la mémoire, sur un air de romance désenchantée, la vanité qu'il m'arriva un soir d'éprouver sur le quai d'une gare, où nous étions trois à nous embrasser follement, l'une et l'autre resplendissantes, en leurs identiques jupes noires et chemisiers blancs. J'étais à mille lieues de me douter que notre belle aventure allait se terminer quelques mois plus tard. Le bonheur ne s'exhibe qu'aux dépens de son authenticité.

La carte du Tendre indique un territoire où l'errance doit demeurer secrète parce que le mystère en dessine les contours, lui confère son relief, en fonde la réalité.

Si la mort vous attrape à Samarcande où vous aviez cru la semer, n'est-ce pas pour l'avoir invitée par mégarde ? Si l'amour et l'amour de la vie y avaient régné en cachette et sans partage, Samarcande eût découragé les intrigues de la mort.

L'âge relève non de la nature mais de l'offre et de la demande, et de la dictature du chiffre qui les comptabilise. Il n'est pas un seul de mes plaisirs de vivre qui ne soit un grain de sable dans les mécanismes de la tyrannie économique. Ce qui, ajouté aux dysfonctionnements accélérés de la machine, comble ma jubilation.

Je n'ai pas l'intention de compter, de m'économiser, de m'épargner, de me dépenser, de me consommer, de me consumer. La mesure de l'homme n'est qu'une longue usure. La quantité a beau tuer, elle ne peut rien et elle n'est rien devant la qualité d'un moment de bonheur. Du moins, tant que nous n'allons pas mesurer notre bonheur, ni le vouloir payer de quelque infortune.

J'aimerais ne plus quitter le monde du désir. Il est ma grande demeure, aux antipodes des continents de l'esclavage recensé, qu'il me faut parcourir pour quêter l'argent du mois. Je n'y cherche pas un exorcisme contre l'angoisse de vieillir, j'y découvre une pulsion de vie qui bat selon son rythme et se moque bien de savoir si elle s'arrêtera un jour.

Nous ne sommes pas assez attentifs au serpent qui mue en nous. Au sein du chaos stratifié, que révèlent les rides du visage, le renouvellement guette. Pourquoi irais-je faire allégeance à un monde qui se meurt ?

Je pressens en moi non une quantité mais une qualité d'expériences vécues, de sensations éprouvées, de connaissances vivantes, sur le point de renaître. Les pierres d'un champ ne restent pas immobiles, elles s'enfoncent, tournent sur elles-mêmes, remontent en surface, changent de couleur, voire de forme et de substance. Leur présence foisonne dans un brouhaha qui hante les étendues apparemment désolées, inertes, silencieuses.

« L'Ancien des Jours est chez Blake, note Chesterton, la chose vieille, avec toute l'horreur de son passé, mais également jeune, avec toute l'énergie de son avenir. » Voici la troisième mutation du serpent : dans le moment qu'il songe à n'être plus, il faut précisément qu'il soit à nouveau. Au lieu de se contempler dans le miroir comme une chose flétrie, il doit franchir les grandes eaux du reflet, qui est le vrai *ici même*, le *hic Rhodus*, où il n'est plus question d'expliquer, de gloser, de larmoyer mais de vouloir sauter, de bondir par-dessus les sirènes de la mort.

En brassant indifféremment enfer et paradis, la mémoire du corps rappelle qu'elle est à l'instar de la nature un chaos qui s'ordonne ou prolifère selon que je tente ou non de le gouverner humainement. Si la blessure du passé m'est une souffrance ou une irritation, ce n'est pas en la contemplant et en me lamentant que je vais la guérir et la

cicatriser, c'est en misant sur la mue, et mieux sur une transmutation. Quelque chose doit maintenant sortir, et je veux que ce soit un renouveau. Tous les renouveaux sont scellés du nom secret d'un amour.

Ma folie d'être follement heureux, c'est que l'amour de la vie soit en moi et que je sois en elle. Elle prend le visage d'une femme. Gorgone a retrouvé le visage solaire et radieux de l'éternelle Yseult. Eurydice sort seule de l'Érèbe et sauve de la mort ceux qu'elle croise.

Ce n'est pas un retour à l'enfance, c'est l'enfance qui, sans cesse ranimée, me nourrit, dans le défi insensé d'entrer comme un autre temps dans le temps de l'écoulement, afin que, si loin que m'en écartent les années, la source soit toujours à portée.

La vieillesse est une chose, la jeunesse est un être.

V

De l'argent

Je n'ai rien éprouvé de plus indigne et de plus éloigné des préoccupations humaines que la quête incessante de l'argent, érigée en impératif catégorique par la nécessité de survivre. De la garantie d'être pourvu, je n'ai tiré qu'amertume comme je n'ai ressenti qu'angoisse et rage à la perspective d'en manquer.

Il s'est installé dans mon rapport à l'argent une gêne constante, une hostilité qui ne rendaient que plus malséantes les petites compromissions auxquelles je cédaï par à-coups. Ma consolation éthique tenait à n'accepter de travaux de tâcheron, qu'à la condition d'y prendre plaisir ou d'y trouver matière à divertissement.

Au moins n'ai-je pas fourni de gages à mon infortune en m'abaissant à exploiter les autres, à vivre à leurs crochets, à les mettre au travail pour m'autoriser de ne travailler jamais.

Avoir accepté un prix de la Communauté française de Belgique, que je n'avais pas sollicité, pour *L'Adresse au vivant*, m'a longtemps tarabusté. Je souffrais moins du sentiment d'avoir dérogé à mes principes que du cynisme qui m'autorisait à profiter de l'aubaine et d'apurer, en évacuant mes angoisses, une dette dont la somme atteignait, à peu de choses près, le montant de la récompense décernée.

J'ai fini par cracher sur ma culpabilité et tordre le cou aux reproches, jurant de ne jamais récidiver, non par souci moral mais pour l'inconfort où m'avait plongé la sensation de me trouver en porte-à-faux avec moi-même.

Sinécures et expédients assuraient tant bien que mal la survie des situationnistes. La cueillette de dotations, de bourses d'études, de postes assurés par de faux diplômes, d'allocations de chômage perçues à la limite de la légalité, entraînait dans la logique irréfragable de la récupération individuelle.

L'arnaque était jugée recommandable en ce sens qu'elle grugeait les institutions. Nous estimions légitime de reprendre à l'État l'argent dont il nous spoliait au nom d'un bien public, qu'il s'employait à parasiter.

Cette prédation vengeresse garda à mes yeux toute sa pertinence jusqu'au jour où il m'apparut peu compatible de vitupérer la corruption générale du système marchand et de recourir, à son rencontre, à des méthodes identiques. Au reste, il y avait beau temps que le vol dans les grands magasins, les astuces d'une rentabilité aléatoire et les laborieux magouillages réclamés par notre refus de travailler s'apparentaient de plus en plus nettement à un travail aussi ennuyeux et aussi harassant que les autres.

Il n'empêche, je n'ai jamais cessé de me trouver sous la menace de l'argent, ne sachant sur quel pied danser pour le gagner sans m'avilir. Je le prends avec des pincettes et il me le rend bien. Je passe de la mesquinerie, qui m'enjoint de parcourir dix kilomètres pour acheter le litre d'essence trois sous moins cher qu'à la station voisine, à une frénésie dépensière, comme s'il me fallait brûler en virées de gargotes et de bistrots les impuretés qui souillent mes poches.

Cette danse grotesque de l'ours, sur une plaque de fer chauffée cupidement, ranime en moi une haine incommensurable pour l'économie et pour ses séides, un goût de saccager les banques et de briser les vitrines de la consommation. C'est pourtant là un comportement que je critique et qu'entend dépasser ma volonté d'abolir la société marchande. Sans doute est-ce le seul domaine où je régresse, de façon épidermique, à ce stade de trépignement terroriste, où, disait à peu près Chesterton, « on commence par lancer des bombes, puis on devient un esthète. »

J'ai assurément versé dans l'esthétisme en calquant ma conduite sur la sage et folle conduite de mon père qui, sans nous mettre sur la paille, avait, proclamait ma mère avec une tendre indignation, « bu trois maisons ».

Il fut un temps où je nourrissais de la sympathie à l'endroit du potlatch. C'était une cérémonie au cours de laquelle, écrit Bruce Chatwin, « les riches *tuaient* délibérément leurs biens. Le plus grand dédain de la propriété qu'un homme pouvait montrer consistait à fracasser le crâne d'un de ses esclaves d'un coup de casse-tête rituel en os de caribou. » La forfanterie et la pulsion suicidaire qui s'y attachent ont fini par me le rendre odieux. Il n'a que le mérite d'éclairer, par le sacrifice que le don « offre » à l'échange, la machine à éradiquer le vivant.

La philosophie de la dèche est une philosophie de l'honneur. Eh bien, je n'en ai plus rien à foutre ! J'exècre pareillement l'honneur d'être pauvre et le déshonneur d'être riche. L'argent excédentaire et

l'argent déficitaire sont un désert où rien ne pousse, où la vie déperit.

J'aime trop le regard des bêtes, même l'œil froid du reptile, pour ne pas éprouver une indicible répugnance devant le regard calculateur du prédateur à visage humain, escomptant ses pertes et ses profits. La quête de l'argent est pour chacun comme la course d'un tueur fou. Un parcours harassant et plein d'embûches nous arrache à la véritable humanité qui est faite d'amour, de création, de jouissances. Gagner, c'est prendre au piège, duper, tromper. Notre morale est ainsi faite qu'elle admire l'escroc et s'apitoie sur le « pigeon », avec le mépris dont elle accable quiconque se perd en perdant de l'argent.

Un éditeur – non de ceux qui préfèrent le chiffre d'affaires au talent – me racontait que, ayant un jour à rendre des comptes à je ne sais quel magnat finançant l'entreprise, il avait présenté un bilan positif des revenus. L'autre avait pointé du doigt un secteur en légère baisse et comme l'éditeur soulignait le peu d'importance des pertes enregistrées, le bouffre avait déclaré, péremptoire : « Perdre ne serait-ce que trois sous est un acte immoral. » Le même raisonnement est cause que les services publics se délabrent, que la métallurgie, le textile, les industries prioritaires sont sacrifiés à la production d'inutilités rentables, que l'élevage concentrationnaire et l'agriculture chimique font naître des pandémies, que les enfants sont condamnés à des classes surpeuplées, à la violence grégaire, à la lâcheté du plus fort, à la dégradation du savoir, que le malfrat de la jungle urbaine tue pour trois sous et que le malfrat d'État brûle une population pour une poignée de dollars de plus. Le fétichisme de l'argent fait la loi, celle qui s'arroge le droit de transgresser toutes les autres.

Les amoureux se moquent de l'argent, il ne participe pas de leurs caresses. Mais l'argent les attend à la sortie.

Il n'y a ni fraternité, ni solidarité qui tiennent devant un livre de comptes. Ni la rage, ni l'humour d'Achille Chavée, qui pisse sur cent mètres de banque, et constate : « On fait de terribles économies sur le néant. »

La nature a fait du tigre un prédateur. L'argent a fait de l'homme un prédateur dénaturé. L'argent est la peste qui propage toutes les autres. Entre l'esclavage fonctionnarisé et la liberté toujours menacée par quelque complaisance lucrative, il n'y a guère de place pour l'être humain. Ah, descendre dans l'arène le moins souvent possible, briser les rames de la galère dès que l'on peut la quitter !

Le métier de professeur me garantissait un salaire, mais à quel prix ! Le plaisir pris, en compagnie de mes élèves, à aiguïser de conserve une insatiable curiosité, se trouvait corrompu par des obligations horaires, une bureaucratie tatillonne, une autorité despotique, conditions que la nécessité économique de rentabiliser la

culture en la supprimant n'ont fait qu'aggraver.

Licencié pour une aventure amoureuse avec une étudiante de vingt ans, j'ai vécu dès lors d'expédients.

J'ai fourni quelques idées. On me les a rétribuées sans que j'eusse le sentiment de mendier. Parfois de justesse. La vogue du *Traité de savoir-vivre* a joué en ma faveur. C'est un texte, m'avouait un ami, que personne ne prendrait aujourd'hui le risque de publier. Je n'y vois rien d'étonnant. À l'époque déjà, tous les éditeurs l'avaient refusé, y compris Gallimard, chez qui seule l'obstination de Raymond Queneau et de Louis-René des Forets réussit à l'imposer.

Bien que je n'aie jamais, en livrant mes livres à la crieé médiatique, gâté mon plaisir d'écrire par l'obligation de me vendre, j'ai rencontré des amis éditeurs qui m'ont payé en à-valoir au-delà des bénéfices escomptés.

J'ai assumé le rôle de « nègre » pour des réécritures dont les commanditaires, le plus souvent, s'en remettaient à mon agrément et ne se montraient pas chiches en matière d'émoluments. André Fougerousse, pour qui je rédigeais, avec quelques amis, des notices encyclopédiques, se faisait un devoir de signer nos notes de frais sans les consulter. Les comités de rédaction se déroulaient dans un petit troquet des bords de Marne, où nous passions l'après-midi à cuver en canotant. Comme j'évoquais en sa compagnie le souvenir de nos beuveries et le plaisir que chacun prenait à livrer ses notices ou son article dans les délais impartis, il haussa les épaules et grogna : « Il était déjà assez difficile d'être un patron, s'il avait fallu en plus que je m'emmerde en emmerdant les autres... ! »

Admirable civilisation que celle qui fait de l'homme une marchandise, une valeur d'échange ! Comment n'être pas atteint, comme d'une maladie contagieuse, par l'ignominie d'avoir à quémander le droit de survivre ? Comment pourrais-je accorder de l'affection à celui qui me paie, dès l'instant qu'il exige en retour une création dont il doit savoir que je la lui confierai, puisqu'il m'en a offert le prétexte ? Où le don ne prime pas, le poison de l'échange ne tarde pas à faire son effet.

Je récuse le monde où tout se paie. En amour, rien ne se paie, tout se donne. Seuls la haine et le ressentiment paient et se font payer. Où l'échange apparaît, l'amour se retire pas à pas.

Je me suis mis – sans y réussir toujours – en condition de ne rendre de compte à personne, de ne devoir rien à qui que ce soit, d'être en offre et non en demande. Je ne me soucie ni de plaire ni de déplaire. Tel est mon luxe.

Que mes lecteurs prennent dans mes livres ce qui leur agréé et

jettent le reste, c'est tout le bien que je leur souhaite. Je n'attends rien en retour. Je livre aux flots de l'océan des bouteilles dont j'ai bu le nectar et auxquelles j'ai confié mes propos de table. Il arrive à quelques-unes, je le sais, d'être recueillies, délavées de leurs mots épars, emplies d'une nouvelle vendange, pour le régal d'un seul ou de plusieurs. La passion du bonheur est éminemment transmissible.

« Tout, plutôt que travailler », a été le propos des maquereaux, des escrocs, des ci-devant, de ceux qui font travailler les autres et vivent à leur crochet, avant que le prolétariat en fasse le principe de son émancipation. Depuis lors, le fétichisme de l'argent a bricolé une religion œcuménique et consacré le culte d'un nouveau Dieu unique, par qui et pour qui tout se fait. Combien de temps faudra-t-il pour que « tout, plutôt que travailler » signifie vivre et non gagner de l'argent ?

Je ne réclame pas une prime à la créativité. En attendant que soit éradiqué le tout-à-l'égout du profit, je souhaite que soit accordée, dès l'adolescence, une allocation mensuelle qui garantisse à chacun le confort d'un toit, le droit de se nourrir, la liberté de se déplacer, le charme des rencontres, la permission de se garder en santé et le temps d'offrir à l'humanité ce que l'on possède en soi de plus passionnel, de plus ludique, de plus créatif, et qu'a écrasé, broyé, écaché, pourri jusqu'à la moelle le grand pressoir où le vivant se transforme en argent.

VI

De la peur

La peur m'irrite lorsqu'elle déploie ses ailes noires autour de moi, alors qu'un grand bonheur m'échoit. Suis-je en train de tourner le dos à ce que j'affectionne, à m'en éloigner au point de laisser prise à la vieille injonction d'avoir à payer demain la joie que j'éprouve aujourd'hui ? Cette joie, n'est-ce pas à moi que j'en dois la fortune ?

Quelle loi inique m'oblige à rétribuer, en la perdant, la grâce d'y accéder ? J'aime, en l'occurrence, la colère qui s'empare de moi.

Non, je ne paierai pas ! Non, la gratuité que je m'octroie ne tombera pas dans l'ornière du donnant, donnant ! Sous quelque dignité qu'ils se présentent, les bons procédés ne s'échangent jamais qu'en devenant mauvais.

Pourtant, je me garderai bien de défier les circonstances en laissant se pavaner ma félicité. Je ne crains pas que le hasard claque rageusement les portes que mes désirs ont entrouvertes afin de s'y faufiler. Je redoute qu'un vieil envoûtement ne m'érige, triomphant, en maître de mes déchéances. J'appréhende l'occlusion sarcastique de l'œil qui se ferme au bonheur.

J'aimerais les arracher, ces grilles qu'un interdit séculaire abat comme un couperet sur l'innocente jouissance.

La peur nous guette de partout, depuis si longtemps. Remizov me touche quand il avoue : « J'ai peur d'entrer dans un magasin, peur de demander le nom d'une rue, peur d'être en retard au théâtre. J'ai peur de tous, connus et inconnus. Le monde vivant est pour moi rempli d'épouvante. » Moi, ce sont plutôt les moments morts et les morts vivants qui m'inquiètent, mais je pense que Remizov veut dire la même chose.

La peur ne vient pas de l'extérieur, je la sens jaillir de moi pour se répandre aux environs, se tapir dans les fourrés, au coin d'une rue, derrière une institution, dans les méandres de l'irrésolution. Comme si

je passais mon temps à suspendre des épées au plafond !

Parfois, je m'en remets à la désinvolture et à l'imperceptible violence de ses épanchements. Mais, je le sais, c'est pieds et poings liés. Les Titans, ces Dieux de l'ὕβρις, échappés des déversoirs dionysiaques font pire que mieux. De promener mon insouciance échevelée ne fait pas taire les Ménades qui mugissent au fond du Moi. Orphée ne s'est-il pas jeté en pâture à ses propres monstres mal assagis ?

En dernier ressort, j'emprunte le grimoire de l'innocence. Quand les terreurs fondent sur moi, j'ouvre les yeux, j'ouvre mon cœur à ce que j'aime, à celle que j'aime, et comme un enfant, bordé dans son lit par l'affection et par l'angoisse de la perdre, je psalmodie : « Le don tue la peur. »

J'invoque le solipsisme insensé, la folie de l'incomparable, la réalité d'être unique. Je veux être là et aller sans savoir où je vais, comme si mes pas savaient.

Cette peur, pourquoi irais-je la rudoyer ? Que ma gratitude, plutôt, lui soit acquise. Sa langue vipérine me met en garde, elle réveille la vigilance. Eh, ne retombe pas dans les fondrières du passé ! Elle houspille ma léthargie : « Ne sombre pas dans la béatitude, ne verse pas dans la présomption, rien n'est jamais acquis, reprends-toi et recommence ! » Parfois, plus simplement, elle est comme un chien d'arrêt reniflant le danger, capable de prémunir contre quelque imprudence ou maladresse imminente.

J'apprécie son discours, bien que sa sournoise ambiguïté ne m'échappe pas. Ce que j'entends n'est pas ce qu'elle murmure, en dardant sa tête menaçante, tandis que, sous couvert de sagesse, elle rameute les ombres glauques du doute et sème sous mes pas les viscosités de l'aléatoire.

Si je lui accorde la parole, elle débitera bientôt tous les tropes qui nous hantent. Ses grincements seront ceux de la roue de fortune qui tourne et retourne les lieux communs d'une sempiternelle et désobligeante fatalité : heureux aujourd'hui, malheureux demain ; tout lasse, tout passe, tout casse ; on mange son pain blanc avant le noir ; tout se paie ; et jusqu'à l'*amor fati* auquel Nietzsche se résigne en hommage aux Parques, ces pauvres femmes astreintes à produire les laborieuses destinées qui forment l'ordinaire de l'inhumaine condition.

Je ne rendrai pas raison aux Parques. Je n'aime pas plus leur travail que le travail qui me fait vieillir. Mais si mon amour avait le don de les affranchir d'une si ennuyeuse occupation, comme je célébrerais en elles la femme qui, de toute éternité, crée la vie.

La peur est un désir inversé. Les Grecs ne s'y trompaient pas, qui

redoutaient l'intrusion sournoise et secrète, au sein de leurs pensées et de leurs déterminations, d'une sorte de serpent malicieux, esprit de la négativité rampante et omniprésente, qu'ils appelaient Ophiykos, Οφωκος.

Il est indispensable de l'écarter, estime le papyrus X de Leyde, car il entrave la recherche alchimique, « rampant de tous côtés et amenant tantôt des négligences, tantôt la crainte, tantôt l'imprévu, en d'autres occasions les afflictions et les châtements, afin de nous faire abandonner l'œuvre ». C'est, me semble-t-il, accorder une importance démesurée, non à Ophiykos mais à l'angoisse qu'il suscite et qui accroît son pouvoir de nuire.

Je ne le sous-estime pas davantage, lorsqu'une maladresse tourne un compliment en propos blessant ou tue une bête que je veux sauver. Qui a trahi ou dévoyé mon intention. Quelle inspiration sarcastique, tapie en moi, m'a induit en involontaire cruauté ? Quelle présence s'est glissée en moi et accable de son rire sardonique mon souci de ne tuer aucun être vivant ou du moins de n'ôter rien à la vie qu'elle ne s'ôte elle-même ? Un réflexe de mort récurrent, dont la force d'inertie persiste à se manifester ? Une manière de recul angoissé face à la résistible pulsion qui m'entraîne vers les profondeurs verdoyantes, les arcanes d'une vie souveraine et ses mystères à déchiffrer, tandis que le diable et la mort, compagnons ordinaires d'une route que l'on ne choisit pas, raillent mes efforts, bénissent ma fatigue et flattent ma vanité.

Ophiykos, n'est-ce pas aussi ce principe d'ironie qui établit, entre le désir en attente et son accomplissement présumé, une distance salutaire, où j'éviterai peut-être de me prendre trop au sérieux, m'éloignant en riant de cet esprit austère auquel sacrifient le plus souvent les alchimistes, les mages, les gnostiques, sans parler du troupeau des ésotéristes. Il est celui qui arrête pour mieux inciter à franchir l'obstacle et à s'obstiner, celui donc, qui brise les reins à qui ne s'obstine pas. Il est le malicieux serpent de la détumescence, rabaissant la fatuité du serpent d'airain, le rappelant à une évidence trop fréquemment oubliée : où l'orgueil est tout, la jouissance n'est rien.

Cependant, il ne faut pas que sarcasme, ironie, raillerie prolifèrent au point d'entraver le désir et de le sceller, selon la tradition, dans les chaînes forgées par le vieil interdit. Il ne faut pas que les serpents de la crainte et du doute nous envahissent, comme les farfadets, que l'imagination enfiévrée de Berbiguier de Carpentras multipliait autour de lui, avec le sentiment d'un complot universel. À nous d'empêcher que les morsures d'Οφωκος, *diabolus negationis* soient venimeuses. De faire en sorte qu'Ophiykos se morde la queue et s'annihile en se

dévorant lui-même par autodérision.

Le pire danger, c'est de désirer ce que l'on redoute, c'est de marier le désir à la crainte qu'il s'accomplisse à revers. La peur est l'ombre mortelle du désir, l'ombre des désirs morts.

Les vœux les plus chers de l'homme ont été si ordinairement tués dans l'œuf qu'ils ne naissent plus qu'apeurés et en attente de l'échec. C'est comme si le bonheur, se souvenant de tant de bonheurs avortés, renonçait à la vie. Parfois, il ne veut plus se souvenir mais le souvenir est là, comme un ver rongeur.

Avons-nous d'autre choix que de restaurer dans son innocence la vie qui s'enfante d'elle-même ?

Chaque fois que la peur installe son campement dans le *no man's land* – le pays de personne – où la tête et le corps se croisent sans se rencontrer – les spectres du passé rameutent leur cortège de désillusions, de dépit, de contrariétés ; ils creusent, par-dessous tout, avec les instruments de la réussite et de l'échec, une sape qui disloque le champ de cohérence du désir, le fragmente et l'engrène dans les mécanismes de compétition et de concurrence, inhérents à la réalité éconômisée dont nous sommes tributaires.

Quel épouvantable soulagement que celui de Tristan Bernard, arrêté par les nazis et qui s'écrie : « Nous vivions dans la peur, nous allons vivre dans l'espérance. » Non seulement la peur provoque et sollicite l'agressivité – constat dont la politique clientéliste et les mafias de la sécurité lucrative tirent un profit appréciable – mais elle a besoin des antichambres de la mort pour y loger l'espoir.

La peur de la folie, de la maladie, de la souffrance, du trépas, est déjà la folie, la maladie, la souffrance et l'agonie. C'est une réalité si bien attestée que la pacotille des opinions religieuses, idéologiques, culturelles, hédonistes destinées à exorciser nos terreurs intérieures, compose la majeure partie du savoir universel.

Jamais l'effet d'une inquiétude, d'une anxiété, d'un effroi n'est aussi préjudiciable qu'à l'instant où projetés hors du corps, par une manière de réaction hystérique ou extatique, ils se profilent et s'embusquent, comme aux aguets d'une occasion qui justifiera leurs alertes.

Parfois, je me suis demandé si la crainte de ne pas voir mes chats revenir du bois, où ils erraient, et l'assurance benoîte de les retrouver le soir ou le matin devant ma porte, n'ont pas contribué à décréter leur disparition, sous l'effet de je ne sais quel obscur mandement.

L'alternance de la peur et de son ignorance délibérée ne constitue-t-elle pas un piège que l'on dispose soi-même sous ses pas ? L'idée que rien de fâcheux ne menace mes amis, puisque je les aime, conjuguée à l'angoisse d'une infortune qui les pourrait menacer, n'associe-t-elle pas

présomption et anxiété dans un mélange détonant, capable d'anéantir les prédispositions les plus sûres du vivant ? L'état de ne rien redouter et l'apeurement pusillanime de Remizov ne s'enchevêtrent que trop aisément dans un chaos émotionnel, où il suffit d'un battement d'aile de papillon pour que la forfanterie tourne à la panique.

Nous sommes notre propre épouvante. Qui n'a emprunté avec une farouche et morbide délectation cette ruelle ténébreuse, dont Jean Ray a tiré un conte fantastique, voie secrète, que nous sommes seuls à déceler et à parcourir pour notre plus grand péril ? Jusqu'au jour où l'incendie qui s'y déclare embrase la ville entière.

Nous entretenons en nous le feu qui nous consume quand nous pourrions le rendre à son usage originel, qui est l'ardeur pulsionnelle, la grande puissance de vie, qu'il appartient à l'être humain d'affiner. La grande puissance refoulée, méprisée, enténébrée, engorgée, tournée à contresens, et qui sort de nos profondeurs pour marcher dans la nuit et semer la terreur.

Et si la peur n'était au fond qu'un stimulant, un coup de semonce de notre volonté de vivre, une forme de colère où l'énergie créatrice appelle à l'aide parce qu'elle pressent l'imminence de son anéantissement ? Les premières ondes de choc d'une explosion qui risque de nous navrer. Un cri comme : « Je ne veux pas de ce danger, de cette maladie, de cet accident, de cette rupture, de ce malheur. Je veux que seul m'échoie ce qu'il y a de plus heureux. » Le contraire du *Cri* d'Edvard Munch.

Quand apprendrons-nous aux ailes du désir à se libérer du vol de la mort ?

Je perçois dans l'accès de larmes de Mozart, écrivant le *Requiem*, le sentiment d'avoir assuré à son œuvre une pérennité que son pouvoir créatif aurait dû tenter, avec un égal génie, d'accorder à sa vie. Étrange paradoxe : la plénitude qu'insuffle la perfection artistique masque l'insuffisance d'une vie traitée comme un brouillon que l'on s'empresse de brûler tant on le juge indigne d'être publié. La frayeur s'estompe alors qu'elle est à son paroxysme. Ainsi, une singulière sérénité s'empare, dit-on, des marins lorsque leur bateau pénètre dans l'œil du cyclone, dans l'accalmie qui précède le naufrage. Je ne connais rien de troublant que ce moment où tout est permis quand tout s'abolit, en un point focal où je suis la totalité du vivant et rien.

La peur de transgresser l'interdiction de vivre au-delà d'une durée impartie, n'est-ce pas ce qui nous tue prématurément ?

À défaut d'une conscience où l'homme découvrirait son humanité dans le projet de créer la vie au lieu de programmer sa mort

planétaire, nous ne possédons que des croyances, que des émanations de l'esprit.

Toute croyance est fondée sur l'idée d'une vie vénéneuse, c'est pourquoi elle ne dispense que l'appréhension du pire.

Nous ne sommes que trop accoutumés de courir après la peur sous couvert de la fuir, la traquant où elle est et où elle n'est pas, pour éviter qu'elle nous surprenne. Le jeu est plaisant chez les enfants car c'est un jeu de vie. Nous en avons fait, comme de la plupart des activités ludiques, un jeu morbide.

J'ai toujours trouvé émouvants ces bistrots perdus dans la campagne, qui s'appellent « Le point du jour », comme s'ils invitaient à saluer, par un premier ou dernier verre, une aube qui hésiterait entre n'être pas et paraître enfin. Dans ce verre, en désespoir de nuit et en attente de lumière, que je lève d'une main incertaine, c'est mon existence que je vais, comme chaque matin, choisir d'achever ou de recommencer.

Quelle sottise que d'ajouter à la panique la peur d'y céder ! Comme si payer tribut à la mort pour en retarder l'échéance n'était pas s'y résigner. Trop longtemps, je me suis battu contre l'angoisse, la culpabilité, le pouvoir, la contrainte, au lieu de me battre pour la vie. C'était bel et bien, malgré que j'en aie, sacrifier à l'ordre des choses, descendre dans la lice où l'ennemi m'écraserait, car, dans une lutte pour détruire et pour tuer, le parti de la mort est indéniablement le plus fort et le mieux armé.

Je préfère désormais me jeter dans une vie qui m'apprenne, en dépit de mes maladresses, à chevaucher ses outrances avec les rênes de la patience et de l'apaisement. De ma peur, j'essaie de faire un chien d'arrêt, sans hargne et sans malice, une bête qui sent les choses et m'enseigne à éviter celles que la corruption du passé jette sur mon chemin.

J'en reviens toujours à l'alchimie quotidienne, qui consiste à faire bouillir dans cet athanor, que constitue le corps, le négatif accumulé en stratifications malsaines, afin de mener l'œuvre au noir jusqu'à l'œuvre au rouge et à la pierre philosophale.

Le mot de Turenne, s'admonestant, avant la bataille : « Tu trembles, carcasse ? Tu tremblerais davantage si tu savais où je te mène », suggère plutôt que le corps sait ce que Turenne ignore. Donner la mort, ainsi que l'y assigne sa vocation guerrière, est si contraire à la nature humaine que la chair – et non la carcasse décharnée – se regimbe, est saisie de trépidations comme un moteur

sollicité par deux forces adverses. Ainsi voit-on les tueurs et les tortionnaires succomber, à un moment de leur existence, à un délabrement physique et mental où se heurtent ce qui subsiste en eux de vivant et les mécanismes de l'anéantissement programmé.

Ce qui est enfermé pourrit, ce qui est pris au piège s'enrage. Un ami africain m'expliquait que, mis en présence d'un individu agressif, il tend la main, lui signifiant tacitement : « Je n'ai pas d'arme, je ne réponds pas à la guerre que vous prétendez engager, passons un pacte qui nous permette de discuter en paix. » Ainsi la palabre a-t-elle pour effet de distendre le temps de la parole et, brisant l'élan de la colère aveugle, de dessiller peu à peu les yeux de la conscience endormie. Ainsi le silence désinvolte de l'offensé, qui abandonnant l'offenseur à sa fureur, le laisse en proie à un ressentiment dissolvant, dont il risque de s'étouffer s'il n'ouvre grand les fenêtres. Tel est le choc en retour des magies de destruction : les armes de la mort tuent pareillement celui qui les manie.

Il y a bien de cette magie-là dans l'animalité non dépassée. Bulwer Lytton, évoquant dans *Ceux qui sont hantés et ceux qui hantent* « l'agent matériel du cerveau humain (par lequel) les choses acquerraient un pouvoir humain, frapperaient comme avec le choc de l'électricité et pourraient tuer si la pensée de la personne assaillie ne se montrait supérieure à la dignité de l'assaillant », se réfère à l'exemple de la brute ordinaire : « Je prévois que ses désirs sont exactement ceux d'un homme sensuel – il tient donc très fort à la vie. C'est un égoïste absolu – sa volonté est concentrée uniquement sur lui-même – il ressent des passions forcenées, ne supporte aucune contrainte, n'a aucune affection sacrée, mais peut convoiter avidement ce qu'il désire sur le moment, comme il peut haïr implacablement tout ce qui s'oppose à ses buts... »

Voilà la matière première. Elle est, à l'instar de la sauvagerie dionysiaque, terrifiante. Elle devient exaltante dès l'instant où la volonté de vivre dévore la volonté de puissance.

VII

Du labyrinthe

Les enquêtes, les intrigues, les investigations, les poursuites, les rebondissements, qui forment la matière du roman dit « policier », exercent sur moi un attrait mêlé de répugnance. J'ouvre le livre du bout des doigts, comme s'il risquait de me salir, puis je m'y plonge avec délectation, ou du moins avec l'espoir d'atteindre au stade d'ivresse imaginaire où un récit bien mené arrache au temps comptabilisé des horloges et efface les traces d'un monde qui n'est pas le sien.

Lorsqu'une littérature de gendarmes et de voleurs, qui tenait ses lettres de recommandation d'Émile Gaboriau, d'Edgar Poe, de Wilkie Collins, de Dickens, connu aux États-Unis une vogue qui allait refl fleurir en France, où le personnage poisseux de Vidocq hantait encore l'imagination malsaine des honnêtes gens, l'hypocrisie calviniste fit imprimer sur la couverture des ouvrages – à la façon du « nuit gravement à la santé » apposé plus tard sur les paquets de cigarettes – la mise en garde : « le crime ne paie pas ».

Comme s'il était permis d'ignorer, partout où règne le commerce, que seul le crime paie, que seul le mensonge fait vendre, que seules la ruse et la force garantissent les bénéfices financiers et la plus-value de pouvoir ! De même que le tabac n'a pas plus de vertu nocive qu'un bon vin et qu'il tue en raison des traitements chimiques et des ingrédients qui le dénaturent, j'ai le sentiment d'aborder, sous l'appellation de « polar », où police, pollution et populaire propagent leurs ondes circulaires au sein des eaux mêlées du crime légal et illégal, une enquête menée pas à pas, tandis que se dévide en tous sens l'écheveau de mon existence et de mes existences possibles.

La tactique et la stratégie de l'agioteur, du commerçant et du militaire, l'investigation policière, le travail d'affût du chasseur participent d'une passion engorgée que je restitue à sa nature originelle : la curiosité protéiforme, instillant, avec délectation, ses infusoires au plus profond des territoires de l'innommable et de

l'inconnu.

Je me suis pris au jeu de rendre à la vie les jeux savamment conçus pour mourir.

Pourquoi ai-je, à l'instant, choisi tel mot, accompli tel geste, adopté telle décision, emprunté telle direction plutôt qu'une autre, parmi les dédales de mes univers voisins ? Que signifie le verre que je casse par inadvertance, quel est le sens de ma maladresse ? Pourquoi, au lieu de sel, ai-je saupoudré de sucre une sauce pour spaghettis ? J'émince des blancs de poireaux, le couteau glisse et m'entaille le haut du pouce. Me voilà pris d'une irritation croissante. Cela commence par un murmure : « Pourquoi le pouce ? », passe à la vocifération : « Pourquoi me punir en m'infligeant une douleur, si infime soit-elle ? » et culmine avec le constat : « De toute évidence, tu en es arrivé à te punir, toi qui honnis par-dessus tout la culpabilité ! »

Qu'est-ce qui se casse en moi ? Quel défi s'exprime sous la contrariété qui me fait la nasarde ? J'appelle Groddeck à la rescousse et Reich et Ferenczi. Peine perdue ! L'enquête piétiné jusqu'au moment où je m'aperçois que je me comporte comme un limier, comme un flic en mission de filature. C'en est trop !

J'ignore si je lirai un jour dans le livre de mes inspirations soudaines le dénouement de mon dérisoire et passionnant feuilleton. Je m'en moque. Je ne veux être ni coupable ni justicier. Quelque chose rugit en moi, s'insurge au point focal de ma chair, m'aiguillonne à l'ombilic des nerfs, se tortille dans les arcanes du réseau physiologique, dessille les yeux qui s'ouvrent à fleur de peau, s'irrigue d'un jaillissement de phéromones. Du chœur des organes, des muscles, des cellules s'élève un chant étrange et familier. Quelqu'un m'exprime et ce n'est pas ma voix. Qui ? Mon double, mon *daimôn*, celui qui restitue à l'ange, à l'ἄγγελος, sa fonction d'envoyé, de mandataire intime, dont la religion a perverti le sens ? L'antique Agathodaimôn, le bon serpent, le serpent de la vie originelle, fruste, brutale ? Peu importe.

Il suggère doucement ou braille, selon qu'il me trouve disposé ou non à l'entendre : apprends à t'aimer, retourne aux sources de l'amour, bois à la vie, enivre-toi à profusion ! « Trink ! » enjoignait la rabelaisienne Bacbuc, prophétesse d'une bouteille qui se remplit d'autant qu'on y puise.

Je hais les reproches que je m'adresse. Quelle complaisance envers la faute, alors qu'il s'agit simplement de se corriger !

Pourtant, il faut bien la prendre en compte, cette enquête que nous indagons sur nous-mêmes, avec et malgré nous. Car elle se poursuit et nous poursuit sans relâche à travers les dédales d'un labyrinthe,

tissé du fil même de notre destinée, où nous errons, avec le pressentiment pour le moins troublant d'être à la fois la proie et l'araignée.

Seul le parti pris d'inconscience et d'ignorance nous emprisonne et nous désespère dans les enchevêtrements où nous sommes engagés et que nous bâtissons selon les filières arachnéennes de notre destinée. Nous décidons ici de clôturer une voie en impasse, là de nous ménager un passage, plus loin de contourner ou d'abattre un obstacle, de rompre ou de dénouer une entrave et d'ouvrir une route à l'endroit même où l'obstruction paraissait irréfragable.

Nous sommes les chemins qui cheminent, ceux qui se fraient et se ferment. Nous sommes la croisée où le possible et l'impossible perdent la signification qu'a implantée dans notre esprit l'esprit géométrique, statistique, technologique, dont le système d'exploitation de l'homme et de la nature a besoin pour définir et manipuler la réalité à son profit.

C'est là que se situe le point de rendez-vous avec les incantations du vivant, c'est là que s'instaure, à l'instant du désarroi et des choix incertains, un dialogue entre le moi et sa création poétique. Il ne parle pas en termes d'efficacité, de rendement, de réussite et d'échec. Il parle seulement avec d'autres mots, d'autres résonances, d'autres sens que le langage appauvri, nanifié, mutilé, que le verbe des comptes versifie, selon la métrique des mécanismes lucratifs.

J'incline à prendre au sérieux des faits apparemment anodins, futiles, sans conséquences apparentes. Le matin d'un départ en voiture pour une longue route qui devait nous mener de Cahors à Bruxelles, nous nous sommes éveillés, mon amie et moi, avec l'appréhension d'un accident. L'angoisse nous détermina, sur-le-champ, à redoubler de prudence.

Or, à l'arrivée, après un trajet qui nous avait paru plus harassant que d'habitude, le téléphone sonne coup sur coup. Le premier appel exprime le soulagement d'une amie, bouleversée, dit-elle, par l'idée que j'avais été victime d'un accident de voiture. Le second vient d'une jeune femme dont je suis sans nouvelles depuis cinq ans. Elle essaie de me joindre, me confie-t-elle, parce que quelqu'un lui a affirmé la veille que j'étais mort dans un accident de la route.

Si je révoque toute explication surnaturelle, je suis persuadé, en revanche, qu'au sein des mouvements browniens où mon présent et mon avenir se fraient un chemin selon des « clinamen » auxquels mes inclinations ne sont pas étrangères, il s'est trouvé, en abscisse et en ordonnée des possibles, un point nodal marqué par une rencontre mortelle et doté du pouvoir de transmettre sur le réseau inexploré du vivant des signaux de détresse. Nous avons été, à des titres divers,

quatre à les percevoir, dont deux à y répondre par une vigilance salutaire.

Le plus souvent, c'est quand l'impasse se referme à la façon d'un piège que je comprends, au cœur de l'angoisse, que j'ai fait fausse route, qu'une porte s'est cadénassée. La souffrance, en m'étreignant, me déclare sans ambages qu'elle déambule, depuis longtemps, avec l'intention de me frapper. Sa force et sa résolution se sont accrues en raison de la distance parcourue. N'avais-je pas perçu l'irréversible dans l'écho lointain d'un tour de clé, d'un claquement de verrous ? Quelle négligence !

Les douleurs, cher Baudelaire, ne sont ni sages ni tranquilles. Elles poussent des hurlements de Bacchantes, annonçant la curée, parce que nous sommes restés sourds, tel un marbre funéraire, aux avertissements qu'elles nous avaient susurrés en un doux murmure. Leurs vociférations accusent notre incurie, leur gueule de cerbère et leur haleine d'agonie expriment la rage de n'avoir pas été apaisées dès le premier grondement. Nous sommes environnés de signes que nous dédaignons de lire. Nous nous égarons de n'être pas à l'écoute des messages que nous nous envoyons. Jusqu'à en mourir.

La veille du jour où ma chatte, à laquelle j'étais très attaché, disparut, empoisonnée par ces chasseurs dont l'existence est un affront à la beauté du paysage, je m'étais surpris à pleurer en écoutant *La Somnambule* de Bellini. Mes larmes venaient du futur et je l'ignorais. Deux ans plus tard, à la même époque printanière, et à l'instant – comme j'ai voulu le comprendre – où mon autre chat mourait dans des circonstances similaires, il y eut, dans le soir qui s'appesantissait autour de moi, en envahissant le jardin, un moment de silence absolu, palpable, révélant une présence, jaillie du fond de la terre, une puissance élémentaire et sauvage, le déchaînement muet d'une violence égarée, que les Grecs affublèrent d'une fonction divine sous le nom de Pan.

Il va de soi que, victime très ordinaire d'une universelle prédation, mon chat a servi d'objet sacrificiel aux sectateurs du déplaisir de tuer. Pourtant, je n'arrive pas à éconduire, avec la désinvolture souhaitable, l'hypothèse, apparemment aberrante, que l'avoir vu regagner, par deux fois, la maison, après une semaine de fugue, comme si de rien n'était, tenait à mes objurgations qu'il eût à se garder de la mort, message mental et quasi quotidien, que je lui adressais d'une manière puérile par l'entremise de mes arbres familiers, afin qu'ils le lui transmettent.

Je ne défendrai pas l'efficacité d'une telle démarche, je signale seulement qu'en me mettant en consonance avec les éléments naturels,

avec la gamme des substances minérale, animale, humaine, aqueuse, aérienne, chthonienne, phlogistique qui résonne en moi, et inséparablement dans le monde, j'éprouve une exaltante sensation d'accord, assez semblable à celui que procure la jouissance amoureuse. Je conjecture qu'un tel arrangement, si insensé soit-il, dispose davantage au bonheur qu'à l'infortune.

Cependant, l'orgueil du Capitole est déjà la précipitation tarpéenne. Rien n'attire plus de périls que de se prévaloir d'un pouvoir. Miser sur la réussite, c'est miser sur l'échec. J'ai pensé, sans trop m'en inquiéter, que mon chat reviendrait de lui-même, comme par le passé. Mais la continuité n'existe pas dans l'univers des sensations. J'ai dû laisser, par présomption, une porte se fermer, un couloir s'obstruer, et, en peine de me réconcilier avec les forces naturelles, afin de m'y reconforter, le désespoir de l'inadvertance m'en a éloigné.

Ainsi Macbeth aspirant de tout cœur à effacer le sang dont il s'est maculé s'aperçoit qu'implorer le secours de l'océan purificateur lui est devenu impossible. Ainsi le docteur Faust de Marlowe invoque en vain les puissances minérales, végétales et animales à l'échéance du pacte qu'il a signé de son sang, au bénéfice du Diable.

Je ne sous-estime ni ne surestime ma part de délire, je l'accepte comme un agencement autre de l'espace et du temps, brisant là avec la détermination économique de nos réalités.

Les vraies enquêtes, passionnantes et pathétiques, sont animées par la passion d'explorer nos univers parallèles. Ce sont des enquêtes sans coupables, visant à dénouer l'enchevêtrement des faits dont je suis cause et qui me déterminent. J'entends les démêler moi-même, afin d'ôter aux Parques le goût d'en couper le fil.

L'autre exemple, où je ne me trouvai pas impliqué, illustre la tournure plus dramatique que risquent d'emprunter, par négligence, inattention et absence de réécriture, les brouillons de la destinée.

Un ami italien, très apprécié pour sa jovialité, nous raconte qu'en vacances sur la côte adriatique, il décide de se baigner dans un coin tranquille. Mer calme, eau limpide, il plonge et va heurter du front le seul rocher qui affleurerait aux environs. Son commentaire tourne la chose en dérision et fait rire son auditoire : « C'est à croire que ce rocher s'était mis là pour que j'aie m'y casser la figure. »

Quinze jours plus tard, dans la nuit, la voiture qu'il conduit quitte inexplicablement la voie rectiligne de l'autoroute, gravit un talus escarpé, se retourne et le tue lui, sa femme et ses deux enfants.

Nous prenons soin de relire une lettre de peur d'y avoir laissé quelque faute, et nous dédaignons de relire nos gestes, d'examiner nos

pensées errantes, de les rassembler, de les observer sous l'angle insolite qu'elles présentent et qui désigne une orientation insoupçonnée : ce qui aurait pu être, ce qui pourrait être, ce qui singulièrement peut être. Monde obscur qu'un rai de lumière a le privilège, incertain tout autant que plausible, de changer.

Ceci n'entre pas dans l'ordre superstitieux des miroirs brisés ou des dessous d'échelle, qui, pour ridicules qu'ils soient, révèlent la propension de beaucoup à préférer la voie du pire à la peur de s'en affranchir. Prendre au sérieux les signaux qui parsèment le champ des possibles, où ils s'entremêlent sans être pour autant inextricables, n'est-ce pas tout simplement apprendre par quel bout saisir les événements qui viennent à nous, en sorte qu'ils se disposent en notre faveur au lieu de caramboler et de nous heurter de plein fouet ?

Le chaos des pulsions, des émotions, des pensées, qui nous assaillent, sous une diversité élégante et vulgaire, forment en nous le brouillon d'une existence où ratures, entortillements, mots justes et sonorités discordantes se chevauchent en tous sens. Nous sommes un texte à récrire sans cesse, à ordonner, à parfaire, sous peine de le voir façonner un jour l'enfer où nous n'aurons plus qu'à nous débattre, faute d'en avoir débattu à temps.

Notre univers intérieur est une orgie de sensations contradictoires, une prolifération sauvage, vouée à nous dévorer si nous n'y mettons bon ordre, si nous n'établissons une nette distinction entre les substances nocives, les philtres de la peur, de la culpabilité, de la frustration, qui nous délabrent, et les jouissances aptes à nous conforter de leurs roboratives nourritures.

Révélés à quiconque se mue – ne serait-ce que le temps d'une pensée – en voyageur de l'infini, les Édens et les Érèbes de Bosch, de Pantagruel, de Gulliver, de Léopold Bloom forment le labyrinthe dont les dédales obscurs nous induisent en perdition faute d'avoir songé à les explorer, à les éclairer, à les choisir et moins encore à changer les impasses en issues.

Y a-t-il rien, pourtant, qui nous concerne d'aussi près que ce magma dont nous sommes pétris et dont nous savons confusément qu'il se défera en nous défaisant, si nous ne lui imposons pas l'ordre intimé par notre désir de vivre ? Ne sommes-nous pas un palimpseste à récrire sans cesse ?

Ce n'est pas le silence des espaces infinis qui me trouble et me passionne, c'est le verbe luxuriant des galaxies qui gravitent en nous, c'est l'agencement d'un espace et d'un temps inséparablement universels et personnels. Une vie s'organise dont nous ignorons presque tout, en dehors des fonctions mécaniques que postule un corps soumis à quelques impératifs catégoriques : travailler, rentabiliser les gestes, appliquer dans les compétitions du commerce,

de la politique, de la guerre, du sport, de l'art, de l'amour, de l'éducation la loi du plus fort et du plus rusé.

Il y a là une *terra incognita* que les sciences, dites de l'homme, ont colonisée de leur mépris, procédant par fragmentation du corps, implantant, à la manière d'un réseau d'électrodes, une série de réflexes, destinés à galvaniser les comportements selon les commandes mécaniques d'une économie qui réduit l'être humain à la nécessité de produire inlassablement du pouvoir et du profit, sous les apparences et les prétextes les plus divers.

C'est un cadavre qui renaît à la vie que ce corps émergeant d'une frigidité où l'avaient plongé les « eaux glacées du calcul égoïste ». Il porte en lui les chairs mortes du passé et, cependant, ce qu'il a toujours su sauvegarder de vivant révèle les frêles nervures de sa sensibilité.

Les élytres d'une conscience encore incertaine perçoivent déjà les prémices d'une époque où les sciences les plus sophistiquées de la biotechnologie révéleront ce qu'elles sont en regard des puissances du vivant : un ingénieux bricolage. Il semble de plus en plus probable qu'il existe une conscience cellulaire, que les organes du corps ont des modes spécifiques de pensée, que les mouvements physiologiques opèrent par solidarité.

Pantagruel et ses amis dressent la carte de nos galaxies intérieures. Les enfers y sont des paradis culbutés sens dessus dessous, où l'homme marche au revers d'une félicité accessible, s'éloignant, à perte de dé plaisirs, du bonheur le plus proche.

Par un enchevêtrement de couloirs, dont les multiples issues s'ouvrent et se ferment à loisir, nous montons et descendons, avançons et reculons, nous heurtons aux obstacles que nous avons élevés par négligence, inconscience ou conscience faisan dée ; tantôt nous y cassant les dents, tantôt les déblayant à grand-peine, tantôt sautant par-dessus avec l'élan de la magie poétique.

Le labyrinthe du moi et le labyrinthe du monde sont un seul et même lieu. C'est là qu'à chaque instant ma destinée s'esquisse, griffonne ses ébauches, se repasse au neuf, s'accomplit au gré de mes désirs ou à leur encontre, le fléau de la balance oscillant selon les déterminations heureuses ou malheureuses qui s'y sont instillées.

Aborder les méandres de la destinée comme en un labyrinthe, où le moi et le monde se créent et se recréent, prête à la construction des situations une assise subjective qui la prémunit de l'abstraction délétère, par quoi se définit le situationnisme, éminemment utile au ravalement épisodique du spectacle culturel.

La psychogéographie n'est pas une idéologie, elle est la pratique de l'errance qui gouverne le territoire et le temps de la vie quotidienne. Se perdre enseigne à se trouver, se retrouver enseigne à se perdre, tel

est le sens du labyrinthe. Je puis en parler, mais c'est à jamais seul que je m'y découvre sans trêve, à la fois dédale, fil d'Ariane, Thésée et Minotaure ; à jamais seul dans le pluriel de moi-même. Comme l'amant, en ses balbutiements amoureux, s'écrie avec une lucide naïveté : « Je suis si épris de toi qu'éprouvant ta présence en tous lieux je ne puis me perdre. » Comme La Mettrie écrit : « Ismène était éperdue de ne l'être pas assez. »

Quel délice, en effet, d'errer en sachant que la vie est partout, que, partout où nous allons, elle nous accompagne. Ici, à l'inverse de l'empire marchand, se perdre et se trouver n'est ni perte ni profit mais jeu de l'être en devenir. N'est-ce pas à la vie que s'appliquent les mots que Pascal prête à son Dieu : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé » ?

Les méandres de la destinée ne comportent ni punition à redouter ni récompense à mériter. Ils s'agencent selon le parcours que fraie l'élaboration patiente et obstinée du bonheur, dès l'instant que la conscience se met en disposition ou d'éviter les pièges de l'infortune ou de les déjouer en sa faveur.

L'errance renonce-t-elle à être son propre plaisir ? Alors l'angoisse d'atteindre un but fait de la lointaine lumière, sur laquelle nous nous guidons, celle qui conduit à la maison de l'ogre.

Mon labyrinthe existentiel résulte d'un effort où la multiplicité des désirs et des contrariétés qui les assaillent en appelle à l'arrangement du vivant. Ce qui est droit et ce qui s'enchevêtre dessinent un territoire où le chevalier doit s'avancer sans armure et amadouer les dragons sans autre secours que la poésie, à laquelle il se peut qu'une femme l'initie. De la forêt de longue attente naît la carte du Tendre.

L'incertitude est l'art d'un labyrinthe, dont le centre mouvant et émouvant constitue ma certitude immanente. Je pressens au plus profond de mes doutes la présence d'une volonté de vivre capable de les dénouer, dès l'instant où je me laisse guider par elle. Et ces doutes, ne dirait-on pas qu'elle les suscite afin que j'apprenne à les démêler, à remonter la filière jusqu'à l'enchevêtrement où un désir s'est emmêlé à son contraire ?

Les contrariétés auxquelles me confrontent soudain l'espace et le temps de la causalité, du calcul, de la mesure programmée naissent-elles de moi ? Je dirais plutôt qu'elles trouvent en moi une déplorable propension à les recevoir, en dépit d'une vie qui se met à rugir d'impuissance et me cabre comme une bête aux abois.

Je sais alors qu'aucune tactique, aucune ruse, aucun programme ne me sauveront du désastre, parce que tactique, ruse et programme sont les armes de l'ennemi qui m'assaille. Ma réaction est une rage folle,

une colère démente, une négation insensée. Elle me ramasse, me condense. Elle n'est pas un refuge, elle est un poing fermé, non pour frapper mais pour attendre en se déployant lentement que les êtres et les choses s'ouvrent à sa voie.

Un matin de désarroi, alors qu'une menace de rupture amoureuse et la quête désespérée de l'argent du mois alimentaient les eaux troubles de l'aube, des mots se sont formés, comme issus des rêves de la nuit. Je les répète souvent, les instillant comme une psalmodie dans la composition incessante de mes symphonies intérieures : « Ouvre-moi à la grande puissance de vie et que la grande puissance de vie s'ouvre en moi. »

Je les abandonne à leur mystère, ils ne relèvent pas de l'ordre ordinaire de l'efficacité, ils appartiennent à ma démarche poétique. Dans le temps où je préparais le café, la radio diffusait, contrepoint ironique, tendre et désuet, l'air de Samson et Dalila, *Mon cœur s'ouvre à ta voix*, que j'ai toujours aimé malgré mon peu d'attrait pour la musique de Saint-Saëns. De quels échos les mots les plus anodins se font humblement les commissionnaires ! Des moindres lueurs, nos antres les plus obscurs se bâtissent une architecture de lumière.

La construction labyrinthique de la destinée frappe d'obsolescence l'univers géométrique de la raison marchande. L'existence économisée circonscrit nos principaux mouvements à la ligne droite de l'efficacité, que préconise la raison du plus fort, et aux courbes de la séduction, qui obéissent à l'art de la cautèle. Le quadrillage militaire et la tour des secrètes manigances interviennent pour l'essentiel dans les variations formelles dont se combinent les réseaux de contrôle urbains et planétaires.

Nous nous apercevons peu à peu que les notions de droite, de courbe, de sinusoïde, de haut et de bas, de lointain et de proche, de gauche et de droite ont revêtu une signification comportementale, voire éthique, en raison de la perspective géométrique à laquelle un mode de perception, universellement déterminé par les impératifs économiques, a réduit le monde.

La perspective de vie s'ouvre aujourd'hui sur une conception s'orientant davantage vers l'analogie et les similitudes, de sorte que la représentation causale et linéaire laisse place à une pluralité exprimant l'unité du vivant. Il n'y a pas de but à atteindre : l'archer, l'arc, la flèche, la cible, le vent et le paysage forment une réalité une et indivisible.

Appréhender le moi et le monde comme un labyrinthe, où il est également passionnant de s'égarer et de se trouver, d'errer et d'aller droit au but, m'a fait aborder aux rives d'une conscience nouvelle.

Je dessine, avec une passion secrète et imperceptible au dehors,

une carte du Tendre où je me déplace, en sachant qu'elle se déplace et me déplace aussi, de geste en geste, de pensée en pensée, de désir en désir.

Tant de reflets prismatiques, parfois, donnent le tournis. On patauge dans de lunaires marécages, le vertige provoque la nausée, cela fait partie du voyage. Je sais, lorsque la gorgée de café matinal soudain m'écœure, que la route s'annonce malaisée, cahotante, dangereuse.

Les faits qui nous échoient ne sont pas une pluie de météorites jaillis du cosmos. Ce qui s'engendre en nous est engendré par nous. Je n'affirme pas que les événements naissent de nous, je présume que nous nous disposons au préalable – le plus souvent inconsciemment, avec la résignation de l'inertie, voire en nous revendiquant d'un fatalisme désolant – à leur occurrence, en sorte qu'ils nous arrivent en douceur ou de plein fouet.

Le joueur de tennis qui visualise la balle, envoyée par l'adversaire, a plus de chance de la recevoir et de la renvoyer d'une manière satisfaisante pour lui. Sans qu'il nous soit possible d'appréhender d'une manière panoramique les événements qui nous assaillent, au moins nous est-il permis de ménager, dans le relief chaotique, familier et méconnu de nos régions émotionnelles, des pistes d'accueil, orientées selon les désirs qui nous tiennent à cœur, où le prévisible et l'imprévu atterrissent sans trop de dommages.

Je ne soutiens pas qu'il suffise à un bonheur d'être souhaité pour s'exaucer, j'estime seulement que là où règnent la dérélition, l'esprit de malédiction, le sentiment du malheur inéluctable, la félicité à toutes les chances de se noyer.

Le vrai miracle, affirmait Chesterton, c'est qu'un train partant de Londres en direction de Cambridge y arrive bel et bien. Nous ne nous étonnons point des prévisibles échéances d'une réalité mécanique, sur laquelle veillent des intérêts pourtant à la merci d'un dysfonctionnement.

Cependant, alors que notre incurie quotidienne délabre les réseaux de nos voyages intérieurs et malmène le tracé de nos déplacements émotionnels, nous nous ébahissons que rien ne marche selon nos souhaits et que nos pas nous conduisent où nous redoutions d'aller. Quelle complaisance dans le déraillement des intentions ! Quelles voies frayons-nous, quels chemins déblayons-nous pour que la tentation devienne au moins tentative ? Que construisons-nous sur le terrain de l'existence, qui ne relève d'un aménagement des décombres et d'une gestion des ruines ?

Vous verrez, au reste, qu'il se trouvera de bonnes âmes pour tourner en culpabilité le manque de vigilance et de curiosité que je

déplore dans nos menées passionnelles.

Or, rien ne sert mieux la résignation, le fatalisme, le renoncement et le reniement de soi que le regret d'une faute, l'inattention morigénée, la crainte d'une erreur d'aiguillage, la déploration d'une décision inadéquate.

C'est en un sens résolument contraire qu'il me plaît de m'opiniâtrer, de raturer, de recommencer, de changer les mots et les signes, afin que de mon brouillon naisse une phrase où mon désir, je ne dis pas s'accomplisse mais soit résolu de s'accomplir. J'ai besoin d'une lucidité incisive, qui perce la tournure des choses et révoque l'imposture du hasard.

Il n'y a pas de voie initiatique. Il n'y a pas de vérité à atteindre. Le monde n'a pas d'autre signification que celle que je lui prête.

Mais ce sens-là m'a aussi été prêté par le monde, où ma naissance, mon existence, mon histoire se sont inscrites. Ainsi, certains croient en un Dieu, à une morale, à une cause, à une opinion, à une détermination qu'ils ont choisis de subir en se démenant beaucoup, à l'intérieur de leur captivité élective, pour démontrer la pertinence de leur liberté.

Il n'est pas une doctrine, si piètre soit-elle, qui n'ait mis en œuvre l'arsenal des spéculations les plus sophistiquées et de la rationalité la plus subtile pour démontrer sa vérité et en fixer la cartographie. Quel gigantisme pyramidal et dérisoire pour représenter et abriter les préjugés, les poncifs, la pensée souffreteuse, voire le crétinisme des systèmes théologiques, des Babels philosophiques, des tours en stuc et en passe-passe idéologiques, des vérités scientifiques péremptoirement statufiées. Que de pesantes arguties, que de cavillations dans l'étirement kilométrique des volumes consacrés à Dieu, au platonisme, à l'aristotélisme, au marxisme, au biologisme, au psychologisme, au scientisme, aux mécanismes de l'univers !

Que me font vos calculs, qui me réduisent à un chiffre ?

Je ne crois en rien, je n'adhère à aucune croyance, il se mêle assez d'incertitudes à mes pensées pour révoquer toute adhésion à quelque vérité que ce soit. Je démêle mes passions, j'identifie mes désirs, je tente de les affiner et de les harmoniser en sorte que leur accomplissement prête à mon existence cette plénitude que le bonheur amoureux a le privilège d'illustrer sans détours. Je n'obéis qu'à une seule sollicitation : vouloir, pour les autres et pour moi, que le plus heureux m'échoie. Je le veux sans autre raison que la sereine raison de l'enfant : parce que j'en ai envie.

J'aimerais assez que, à longue ou à brève échéance, les composantes de ma destinée se conforment, au plus près, à cette vie

qui, en chaque être humain – ou plus exactement dans la part humaine de chacun – s’engendre d’elle-même. Que les eaux vives de ce qui renaît en moi aient loisir de fertiliser mon présent et d’en chasser les eaux létales qui, dès ma naissance, vouent l’avenir à la stagnation du dépérissement.

J’ai, afin que rien ne se brise tout à fait sur les récifs de l’indifférence, jeté maintes bouteilles à la mer, où je répétais que, la démocratie parlementaire – le pire des régimes à l’exception de tous les autres, selon l’expression d’un de ses plus habiles manipulateurs – ayant fait naufrage au terme d’une corruption planétaire, qui fait de tous les États des États mafieux, il nous appartenait de créer un mode d’organisation sociale à l’encontre de tous les modes de gouvernement pratiqués jusqu’à nos jours.

Il me semble, en l’occurrence, que la faillite de la démocratie parlementaire est un épiphénomène parmi d’autres de l’impasse où l’évolution humaine s’est trouvée engagée avec le système d’exploitation de l’homme et de la nature. C’est notre conception de la réalité qui mérite désormais d’être fondée sur de nouvelles assises.

Je suis prêt à tous les tâtonnements, à tous les errements, à toutes les explorations de l’inconnu pour en finir avec un passé qui engage le présent dans une dénaturation programmée du vivant.

J’ai besoin de briser l’ennuyeuse ligne de cause et d’effet que l’absence de vraie vie trace du berceau à la tombe. Ne serait-ce que pour soupçonner, au coin de la rue où se renouvellent mes errances, une petite lueur analogique suffisant à me déchiffrer et à me guider : ce que je tue me tue, ce dont j’accrois la vie enrichit la mienne.

Alliée à l’art d’éviter la souffrance, la recherche des voluptés se moque bien des causes premières et dernières, du haut, du bas, du bien, du mal, de la réussite, de l’échec, de la gauche et de la droite, du sommet et de l’abîme, du mobile et de l’immobile. Ici s’instaure un jeu de circonvolutions où la discordance éveille la concordance, où l’équilibre central suscite les excentricités qui s’en éloignent et y ramènent. Ce qui arrête incite à poursuivre, ce qui s’élance s’invente des obstacles. Ainsi chacun progresse-t-il vers soi-même sans y atteindre jamais et sans cesser d’en être le centre, parce qu’il est son propre mouvement, son alpha et son oméga.

Il existe une concordance entre deux des idées les plus fécondes du projet situationniste, la notion de psychogéographie et la construction des situations. Henri Lefebvre avait montré, dans sa théorie des moments, comment la vie privée, qui est « la vie privée de tout », sait se ménager, à l’intérieur des structures de l’ennui, du labeur et du dépérissement qui la déterminent, des moments vécus, véritables

ancrages dans l'eau profonde de nos passions familières et méconnues.

Le moment de l'amour, le moment de la rencontre, de la commensalité, de l'amitié, du jeu, de l'émotion esthétique, de la paresse éclairaient ces mouvements browniens du quotidien et offraient à chacun un crible aussi simple que le tamis de cuisine pour départager les plaisirs de la vie des déplaisirs, en quoi les tournait la propension à se détruire de l'homme éconômisé.

La théorie des situations, proposée par Debord, allait au-delà de la cueillette hédoniste des moments de bonheur, telle que Lefebvre l'envisageait. Privilégier les moments passionnels et fonder sur eux la critique radicale du vieux monde, c'était donner ses assises à une société enfin soucieuse de s'humaniser.

Construire des situations, favorisant la qualité et la diversité de ces explosantes fixes de l'éclat passionnel, dont parlait Breton, dépassait de loin le propos de subvertir l'ordre dominant. Il offrait à la société sans classes, dont nous avons vu le drapeau se teinter de sang, une substance vivante et inaltérable.

En rupture avec ce militantisme, issu du militarisme, où se sacrifier à une cause autorisait à égorger ses plus proches amis, *ad majorant Dei gloriam*, la construction des situations fondait sur le jeu et l'affranchissement des désirs un projet social où, pour la première fois dans l'histoire, la volonté de vivre se substituait à la volonté de puissance. Où, pour la première fois, l'analyse et le procès de la fatalité, du hasard, de l'aléatoire ouvraient la porte à une science poétique des destinées.

La construction des situations annule tous les sens, interdits ou autorisés, prescrits par cette réalité éconômisée que nous tenons pour unique parce que nous sommes condamnés à y travailler, languir et mourir.

Nous savons et ne voulons pas savoir qu'il existe une autre réalité, qu'elle échappe à cette inertie pondérale, injustement appelée paresse, qui nous induit à capter le monde à travers des lunettes, taillées et polies pour présenter *sub specie aeternitatis* les êtres sous la forme de choses ; vision mesquine, superficielle, liminaire que le poinçon d'un fatalisme millénaire continue d'authentifier comme la seule acceptable.

Il suffit pourtant d'une rupture dans l'enchaînement mécanique des faits quotidiens – telle la soudaine effervescence d'une rencontre amoureuse – pour que la logique de la cause et de l'effet se trouve bouleversée, que les archaïsmes mentaux se disloquent, que s'ouvrent par dizaines devant moi des portes, que j'eusse hier ignorées ou claquées dans le vent de panique que soulèvent l'insolite, l'inaccoutumé, l'insolente étrangeté.

L'une de mes fuites raisonnables n'est-elle pas précisément de mener l'enquête, et – m'interrogeant et pourquoi ? Et comment ? Et quand ? – de passer à table et de me laisser cuisiner par une réalité qui me demande des comptes, avec la bonhomie pateline d'un flic ?

Comment échapper au piège ? Oh, le plus aisément du monde, pour autant que l'on soit en situation de déclarer : je ne parlerai qu'en la présence de l'amour, le seul avocat qui puisse parler en mon nom. Ce langage-là est incompréhensible aux géomètres du fait accompli. C'est sous leurs yeux et sans qu'ils s'en aperçoivent que je franchis furtivement le seuil d'où les humbles sentiers du désir débouchent sur des forêts luxuriantes. La belle y dort, son éveil est le mien.

Je sens qu'il me faudrait, à chaque instant que j'achoppe sur une des racines saillant de mes drailles intérieures, y accrocher le fil d'Ariane qui me permette de la retrouver et de retrouver un chemin, qu'ignorent les cartographies du réel. C'est une négligence prévue par l'ordre bien établi du vieux monde, dont l'imparable logique possède, pour happer les égarés, la traque et les trappes du délire et de la folie.

Ô ma bien-aimée, murmurait l'homme errant dans la grande forêt des désirs, depuis que mon amour de la vie scintille dans tes yeux, le monde est un miroir où la mort s'efface lentement.

À un interlocuteur, irrité par la difficulté de mes livres, qui me lançait : « Êtes-vous sûr de comprendre tout ce que vous écrivez », j'entrepris d'expliquer laborieusement que, oui, chaque mot était pesé, que chaque phrase accordait à la conscience de ce que j'éprouvais une formulation aussi adéquate que possible.

Tandis que je parlais, l'artifice de mon affirmation m'apparut. Car au sein de mes formules les plus claires, subsiste l'obscurité première, qu'une autre réalité formule d'abord en moi.

Des propos surgissent soudain, dont l'expression est si heureuse que j'en pressens la justesse, et pourtant je n'en perçois vraiment la richesse qu'un peu plus tard. Parfois, il suffit d'un mot ajouté à une platitude pour que le sens soudain s'illumine d'une évidence insoupçonnée.

Aucun écrivain n'ignore le phénomène. Quiconque rédige une lettre, un rapport, un simple billet en a fait l'expérience : un mot se présente pour un autre, une sonorité nous abuse, c'est le sens d'à côté qu'il fallait prendre, je renverse une phrase et la voilà pertinente et percutante. Pourquoi n'ai-je pas, pour les moments à choisir et à prélever dans l'existence, le même soin, la même sollicitude qu'à l'instant de rédiger la version d'un livre destiné à l'impression ?

Pourquoi donc sommes-nous tous là à transcrire mentalement, pressés par l'attrait irréprensible de l'aventure, le déroulement controversé et hésitant d'une vie qui nous est livrée, seconde après

seconde, à l'état de brouillon ? Et pourquoi négligeons-nous d'aboutir, en remettant cent fois sur le métier nos gestes, nos pensées, nos sentiments, nos résolutions, à cette page où le grand désir éclaire le cheminement secret du grand possible ? À quoi bon stimuler sans relâche notre énergie si c'est pour l'abandonner comme un chien, et la livrer à l'angoisse, au désespoir, au ressentiment ?

Les univers virtuels, conçus par la pensée mécanique, cybernétique et informatisée, caricaturent les galaxies singulières, qui gravitent dans l'univers de nos désirs.

Quel encombrement dans ma mémoire ! J'ai beau ne pas m'en soucier, je surnage à la surface d'un lac insondable d'où les pires monstruosité peuvent surgir d'un moment à l'autre, comme une bulle méphitique capable d'exercer de terribles ravages sur le milieu ambiant. Voilà qu'un moment de quiétude, un bercement de sérénité, une atmosphère idyllique sont sillonnés soudain par un déchirement, une foudre noire, un cri muet, une turpitude météorique.

Ce n'est guère le souvenir d'un acte ignoble qui me transperce ainsi. Aucune de mes erreurs, si sottes qu'elles fussent, n'a démérité du sens humain. Non, ce qui jaillit du passé pour écorcher ma béatitude n'est qu'une chose vue ou entendue jadis, une image, un récit, un témoignage, un bout de film, un fragment romanesque – le panier rempli d'yeux arrachés, dont parle Malaparte, le pendu de la *Foire d'Impruneta*, agité de soubresauts, dans un coin de la grand-place où la fête bat son plein, hideuse évocation de la barbarie universelle, dénoncée par Jacques Callot.

La totalité de ce qui nous a touchés, voire effleurés distraitemment – propos de bistrot, information, souffrance perçue, ignominie racontée, vision onirique, fantasme – se trouve enregistrée dans la mémoire, répertoriée dans les archives du futile et de l'indicible. N'assure-t-on pas qu'à l'instant de mourir nos profondeurs recrachent, en quelques secondes, le magma des perceptions qui s'y sont accumulées ?

Les yeux de la mémoire s'ouvrent tout grands, en un regard qui embrasse des plus infimes oublis aux plus pathétiques remembrances. Tout est là, dans une lave émotionnelle qu'expulse par bribes et remugles le volcan d'une existence qui se vide avant de s'éteindre.

N'est-ce pas de ce bilan extrême et sans onction, pour solde de tout compte, que témoignent les pérégrinations de Dante ? Ne sommes-nous pas l'enfer, le purgatoire et le paradis confondus ?

Je ne me satisfais pas de ce désordre. Sa fatalité m'horripile et m'effraie. Je veux, des arcanes de ma mémoire, extraire la matière première d'une alchimie du moi, dont il me soit permis de tirer quelque bonheur.

Il y a quelque chose de terrifiant à savoir que jamais rien de ce que nous avons vu, entendu, pensé, imaginé, rêvé, rencontré furtivement, soupçonné en un éclair, rien de ce qui nous est échu d'un lointain passé – et dont l'imposture religieuse s'est emparée pour agiter les sornettes de la réincarnation et du karma –, rien peut-être des griffonnages où s'esquisse aujourd'hui notre futur potentiel n'est oublié, effacé, gommé, que tout est enregistré, imprimé, gravé dans les moindres détails, comptabilisé et numérisé sur le disque de notre singularité, désormais accessible aux lucratives entreprises du clonage.

Les vieillards, confrontés au passé qui remonte en eux, sont en quelque sorte les invités d'un spectacle, exaltant et désolant, qu'ils découvrent en avant-première, avant que d'expirer, en regardant défiler le film intégral de leur destinée échue.

Cette vision panoramique, ultime et inédite, les technologies de la biologie mercantile ont résolu de l'explorer, de la quantifier, de la reproduire. Le clonage de nos rétrospectives intimes est en passe de fournir de nouveaux marchés à l'exploitation forcenée de la nature.

Nous sommes indestructibles, lucrativement parlant. Un brimborion de chair, une esquille d'os, un soupçon d'ADN suffisent aux résurrectionnistes pour nous récupérer et nous livrer *in vitro* aux croque-morts du vivant, au prêt-à-porter de la réincarnation ?

Je ne veux pas du clonage des âmes mortes, je veux une vie assez riche pour se diversifier en existences multiples. Si la science se vouait à l'humain au lieu de se prostituer à l'économie de profit, le substrat, comportant l'intégralité de notre mémoire cellulaire, physiologique et mentale, nous offrirait, à titre personnel et inaliénable, la carte de nos univers, le palimpseste où l'incessante migration de nos pulsions et de nos désirs a superposé à chaque instant ce qui a été, est et sera. Combien serait précieuse à nos navigations quotidiennes, incertaines, périlleuses, désinvoltées, cette mouture inédite des cartes marines, indispensables aux solitaires et intrépides coureurs des mers !

Il n'y a que l'alchimie de nos rêves pour effacer le cauchemar lucratif.

Quelle sonde inopinément enfoncée à grande profondeur va racler les basses-fosses où mon histoire et celle de mes ancêtres se sont stratifiées par couches successives, parmi les sédiments déposés, au fil des époques, par l'histoire du monde ?

Je retourne la question en tous sens. J'incrimine mes états dépressifs, mes anticyclones, mes perturbations climatiques, la fatigue du corps au travail, une baisse de vitalité résultant de rythmes biologiques en systole et diastole. Je me perds en spéculations oiseuses quand la petite voix méphistophélique, si leste à jeter, entre mes états d'âme et ma conscience, le pont aux ânes de l'ironie, persifle : « Alors,

vidangeur d'élite, méchant ferreur de cigales, le métier te plaît ? Prends garde, tu finiras psychanalyste ! Ne sais-tu pas que tout remonte ? Horrificque, pioupesque ou exaltant, tout resurgit de tes viscères mentales en bulles d'amertume ou en haleine suave. Le méphitique a besoin d'air lui aussi, laisse-le respirer. Si le gaz des marais tue, c'est que les matières organiques enfouies par une durable léthargie n'ont pas été remuées. Ce qui est refoulé pourrit, sa puissance délétère s'exacerbe et, trop longtemps comprimée, éclate et empoisonne. C'est le même gaz qui fait, à la surface des marigots, briller ces feux follets que l'imagination populaire identifie à la joyeuse farandole des fées. »

Ce n'est pas ma mémoire qui est encombrante, c'est moi qui l'encombre de mes culpabilités. J'accorde à ses incongruités le loisir de m'envahir, je me complais, à l'heure où la sérénité me gagne, à des horreurs qui la bousculent. Je me sens pourtant plein de gratitude quand, au beau milieu des crissemments de la contrariété, elle m'offre le souvenir d'un bonheur inopiné, d'un sourire amoureux, d'une plaisanterie de collégien.

Comme il pourrait devenir aimable, ce pays incertain, mouvant et émouvant, truffé de failles, de passages secrets, de tunnels, de navigations hydrographiques et aériennes ! C'est le pays de l'enfance, que gouverne le jeu, le territoire que les correspondances dessinent, sous le sceau du secret ou de l'évidence, l'immense forêt de mes errances où il me suffit, pour me guider, de m'en remettre au démon de l'analogie.

Pourquoi s'effrayer des monstruositéés que l'on découvre en soi ? Ne sont-elles pas les avortons de nos refoulements archaïques, les pensées familières d'une séculaire difficulté de vivre ?

Après tout, le poison de mes aberrations et les poisseux relents du passé ne m'ont pas tué. Ils stagnent en un lieu fétide où il ne fait pas bon s'attarder. Suffirait-il, pour qu'ils se dissolvent, que je les analyse, que je les précipite dans les éprouvettes dont est amplement pourvue la chimie de l'esprit ? Je ne nourris pas une telle illusion.

Les hommes ont trop longtemps caressé en secret les horreurs qu'ils redoutent et réprouvent. Ils les suscitent, tant les sollicitations de la mort comblent aisément l'absence d'un projet de vie. Ne me faites pas dire qu'ils ont « mérité » leur infortune. Il ne s'agit ni de juger ni de peser les âmes. Je souhaite seulement savoir jusqu'à quel point notre inattention ou notre mépris de la vie nous incline à vouloir ce qui tue au lieu de désirer ce qui crée.

Il ne faudra rien de moins que les grandes eaux de la vie pour diluer les poisons qui emplissent la terre et les abîmes de l'être

dénaturé. La masse énergétique, absorbée par le trou noir de la mémoire, traumatisée et traumatisante, j'ambitionne de la transmuter en une énergie positive, de la restituer à la vie, dont elle s'est nourrie au gré de ses goûts et de ses dégoûts.

J'accorde le droit de cité aux monstres issus de mes profondeurs. Après tout, c'est moi qui les ai invités à s'installer. Ne suis-je pas comme la mère qui, aux prises, dans un conte populaire, avec un enfant récalcitrant, appelle le loup afin qu'il le vienne dévorer ? Le loup survient, la mère le repousse avec aversion et le chasse. Le loup s'étonne de l'inconséquence des prétendus humains. À bon droit ! Ils trouvent des raisons à leurs inconséquences mais se gardent bien de rechercher la raison qui les fait naître.

Je ne crains pas de l'avouer, j'ai tenu grief aux arbres de n'avoir pas préservé mes chats des appâts imbibés de strychnine, disposés par les chasseurs dans les bois où ils erraient. À l'enseigne d'une telle candeur – d'aucuns diront niaiserie – au moins ai-je repris contact avec ce mélange de force et de faiblesse qui compose le désir de l'enfant, qui est l'enfance de tous nos désirs. C'est une conscience qui me préserve de la présomption et de la pusillanimité, des péans de la victoire et des *de profundis* de la défaite.

Je sollicite de mes aberrations un supplément de vigilance, afin qu'au détour de leurs distorsions, elles me puissent ramener au vivant qui me guide.

Des paisibles clapotis aux vagues tempétueuses, les frêles voilures de mes pensées ne sillonnent jamais que mes océans climatiques. Je suis seul à la barre et seul vigile. « Qui vive ? » est mon seul cri dans les incertitudes du jour et de la nuit. Puisse-t-il me garder de ce qui marche sans vie et croise mon chemin.

Le moi multiple est mon labyrinthe. Je suis habité par d'innombrables destinées, dont les réalités esquissées, perdues ou retrouvées composent les reflets de ma chambre aux miroirs.

Mon corps est épris de l'immensité de ses rêves. Si loin que me portent géographiquement mes pas et mes aspirations, c'est à travers mon corps que je voyage. Indissociables et cependant distincts de moi sont les paysages que mon regard découvre dans la lumière du jour et de mes émotions. Plaines, montagnes, vallées, forêts, rues et édifices se fondent en reliefs intimes où les dédales m'explorent à l'instant que je les explore.

« Je comprends, disait Scutenaire, que le moi de Biais Pascal ait trouvé sottise l'idée que Montaigne avait de se peindre. » Aux antipodes de cette angoisse des espaces infinis qu'éprouvait Pascal, vidé de sa substance par la diarrhée mentale dont il honorait Dieu, je veux être

partout chez moi, en moi, dans l'unité diffractée des univers qui sont miens et qui sont autres, qui m'affranchissent et m'oppriment, m'exaltent et me répugnent. Tôt ou tard, une occasion s'offre de faire le ménage dans le fatras cosmique.

Dans quels mondes étranges, merveilleux, terrifiants, sinistres, allègres, passionnants, nous entraînent les divagations d'une destinée dans lesquelles nous embarque un présent versatile, guetté par les chimères du futur ! Nous prenons le cap en jouant aux dés. Des dés personnels, taillés et pipés selon les normes du monde extérieur. Nous sommes seuls à choisir et nous voulons l'ignorer, de peur d'endosser une responsabilité atterrante.

La partie est sans fin. Pour la plupart, elle se mène sans grande conscience d'y participer et d'en être l'enjeu. D'autres calculent leur coup comme au poker, à la bourse, en bon ou médiocre tacticien de la guerre et des affaires.

C'est sans doute par le plus infime que le plus grand se révèle. Notre réalité est si obturée par le ciment de sa rationalité qu'une fissure anodine peut révéler l'immensité d'un univers autre.

Qu'est-ce que la futilité ? L'épine de rose dont meurt Rilke.

J'ai appris tardivement qu'engagés dans le labyrinthe des émotions et des décisions, où nous déambulons sans relâche, la question de perdre ou de gagner égarait sans merci et nous livrait au croc de cet impitoyable bourreau dissimulé en chacun de nous.

Je veux errer seul désormais avec mon désir, m'y attachant comme à une monture que la douce violence de la vie guiderait vers l'accomplissement convoité. Ma solitude est peuplée par celles et ceux que j'aime. Qu'elle leur soit léguée au-delà de la mort comme une grande demeure où il fasse bon se réjouir.

VIII

De l'amitié

Longtemps, je me suis senti plus emprunté avec les hommes qu'en compagnie des femmes. J'ai de la relation un sens épidermique, j'aime toucher une main, saisir le bras, caresser une joue, serrer la taille, prendre par les épaules. L'amitié féminine m'y autorise sans scrupule. Mon absence de goût pour l'homosexualité embarrasse mes amitiés masculines d'une réserve, dont on n'a pas manqué de me railler.

Dans la déconvenue d'une première rupture amoureuse, l'adolescent jure volontiers qu'il n'aimera plus jamais. Peut-être en va-t-il de même en amitié.

J'ai connu, vers ma douzième ou ma treizième année, une amitié très forte. J'avais rallié à l'époque la formation musicale la plus célèbre de Lessines, l'Harmonie « Les Prolétaires », forte d'une soixantaine de musiciens (on ne m'ôtera pas de l'idée que la rencontre peu fortuite des deux termes a donné une tonalité de base aux modulations de ma destinée).

J'y jouais de la trompette avec, pour compagnon chargé de me chaperonner, un ouvrier carrier, Paul Belin, mieux connu sous le nom de Grand Belin. C'était un géant placide et rieur, dont la générosité, l'humour et une intelligence aiguë des êtres et des choses m'enseignaient sans pédanterie l'essentiel de ce que l'apprentissage scolaire se fait un devoir d'ignorer.

Lors des défilés de l'orphéon socialiste, qui, presque chaque semaine, nous aménageaient, de la Maison du Peuple et des bas quartiers vers la ville haute, un aller et un retour agrémenté d'arrêts dans tous les cafés « rouges », nous grimpons sur une table de bistrot afin d'interpréter des polkas pour deux trompettes, qui nous valaient d'amples verres d'une bière blonde et écumeuse, brassée par la Brasserie du Peuple, l'une des neuf que comptaient, avec deux malteries et quelque cinq cents cabarets, estaminets et tripots, Lessines et ses neuf mille habitants.

Ces joies intenses, est-ce un hasard si je les ai retrouvées dans le

groupe situationniste, où nos agapes et nos discussions finissaient par des chansons, braillées avec une unanime conviction ?

Paul Belin mourut d'une chute d'une trentaine de mètres, dans la carrière où il travaillait. Comme chaque jour, il escaladait la paroi rocheuse pour forer au fleuret le trou de mine où loger la cartouche de dynamite, destinée à détacher les blocs de porphyre qui serviraient à tailler des pavés.

Les désespoirs de l'adolescence donnent le vertige : à peine l'existence s'ouvre-t-elle sous ses yeux qu'elle laisse entrevoir un abîme.

Perdre, au prix d'un tel déchirement, une amitié à laquelle je m'adonnais sans réserve, m'a induit en méfiance. J'ignore ce qu'est une amitié trahie, je n'ai jamais eu le sentiment d'être trahi que par la mort.

Le détachement que la rudesse ouvrière professait pour la tendresse, cette vertu féminine, a achevé de me durcir. La mort du Grand Belin m'a fait jurer solennellement de septembriser les patrons et les exploités et de venger par un massacre à jamais dissuasif les holocaustes quotidiens du capitalisme. Le souvenir de ces jours de rage et de détresse m'est revenu alors que j'écrivais, avec les mots d'une fureur mal contenue, un libelle appelant à l'abolition de la société marchande et à la création d'une société vivante.

Autant l'affection féminine me laissait les coudées franches, autant l'amitié virile me gênait aux entournures. L'âge aidant, la truculence et l'attachement de mes amis ont heureusement prêté de la légèreté, voire de la désinvolture, à mes élans fraternels. Car c'est bien de fraternité qu'il s'agit. Nous sommes la racine humaine d'une arborescence sociale que dessèchent et stérilisent trop souvent la solidarité et l'altruisme érigés en devoir.

Dans ma famille, on n'étreignait que les enfants et les femmes. Les hommes ne s'embrassaient pas ; une vigoureuse poignée de main scellait l'accord de principe, augurant un échange de bonnes paroles et de bons sentiments. Le jour où je me suis résolu à donner sans réticence l'accolade à mes amis m'a confirmé dans le sentiment que je m'accordais plus vite par la pensée que par le comportement à un affermissement de ce sens humain, dont je me prévaux si volontiers. Les voies de la futilité et de la banalité ne sont pas si aisément pénétrables.

Il n'empêche, je me confie plus volontiers à une amie qu'à un ami. À une femme, je dévoile sans ambages mes recoins de bêtise. Comme ils ne recèlent aucune tache de sang, je sais qu'elle va, avec une diligence narquoise, les écurer aux grandes eaux de l'affection.

Le discrédit dont l'esprit patriarcal a accablé la femme pendant des siècles tient essentiellement à l'incapacité – inhérente à sa nature – où elle se trouve de s'économiser. N'est-elle pas induite à dilapider, avec une égale absence de discernement, ses paroles, son argent, ses gestes, son sexe, ses sentiments, alors que le mâle se revendique d'une pensée qui juge, estime, calcule, mesure et tire arrogance de ses arrangements mesquins ? L'exubérance et la générosité dont elle offre l'exemple vivant sont, pour lui, aussi incompréhensibles, aussi hostiles, aussi redoutables et donc aussi méprisables que cette richesse naturelle qu'il s'est donné pour mission d'exploiter, de dompter, d'asservir. La femme ne se sauve à ses yeux qu'en se virilisant, et c'est ainsi qu'il achève de la perdre et de se perdre avec elle.

L'amitié masculine se départit malaisément de la tare intellectuelle, dont l'a grevé une division du travail, régissant tout à la fois le corps et la société. Tout essentielles que fussent les femmes dans la pensée situationniste, elles demeuraient marginales. Elles participaient de l'hédonisme et entraient dans la glorieuse représentation de l'amour fou. Elles étaient Guenièvre, Viviane, Enide mais, si parées d'intelligence et de charme qu'elles fussent, aucun des chevaliers, qui avaient eu la bonté d'en accueillir deux ou trois autour de leur table ronde, n'eût consenti, tel Lancelot, à monter dans la charrette, si leur amour l'eût exigé.

Jamais je n'ai cessé d'éprouver l'insatiable soif d'un amour absolu. Mes amitiés féminines m'offrent un écho fidèle du grand désir de vie. Mes amitiés masculines ne se départissent pas, si peu désincarnée que se veuille la pensée, d'une ferveur intellectuelle où l'animalité se rebiffe.

La relation amicale avec Guy Debord a sans doute illustré le mieux ce caractère bancal de l'esprit ouvert et du corps reclus, auquel m'ont toujours confronté les relations « viriles », en dépit de leur générosité, de leur tendresse, de leur authenticité. Je laisse à la psychanalyse le soin de gloser sur mon homosexualité refoulée et, en tout cas, inassumée en toute conscience, sans reproche ni vergogne.

Notre rencontre, ménagée par les soins d'Henri Lefebvre, à qui j'avais écrit, eut lieu sur la tombe de l'art, de la philosophie, des idéologies, de la politique. Les grèves, qui inaugurèrent, en Belgique, les années 1960, nous autorisaient à porter à la révolution de la vie quotidienne un toast dont les mots se sont perdus mais dont les échos n'ont pas fini de résonner.

Nous incarnions le négatif, observant, avec une jubilation sarcastique, le vieux monde enterrer ses morts. Nous jetions sur les dépotoirs de la marchandise la désinvolture d'un regard sans

complaisance. Sustentée par le loisir de boire et de baiser, autant que nous y conviait le plaisir, notre propension à la critique globale nourrissait aisément notre lucidité affamée.

Une affection s'était nouée sur cette hâte d'en finir avec l'univers finissant d'une impossible vie. Une commune passion d'atteindre à l'extrême affinait nos idées. Nos sentiments s'exaltaient de nous savoir mandatés par l'histoire – celle que nous faisions – pour exécuter contre la civilisation marchande la sentence de mort qu'elle avait promulguée à son encontre.

Nous nous accordions une latitude de vivre que beaucoup, obnubilés par une vision apocalyptique qui allait faire le profit et les derniers jours du vieux monde, se refusèrent à pousser plus avant. Qui peut se vanter d'avoir éradiqué, au cœur d'un monde naissant, le réflexe de mort enraciné en nous depuis si longtemps ?

Fondée sur l'exubérance éthylique et la rigueur de pensée, notre amitié unissait, à la façon des hexagrammes du Yi-King, l'humidité et la sécheresse. Debord rêvait d'une admiration sans admirateurs. Ceux qui l'encensaient l'irritaient, il les méprisait de ne rien tenter qui leur épargnât de se faire adouber.

Notre adhésion ludique à la conception arthurienne d'une table ronde circonscrivait à un diamètre identique les vellétés de pouvoir toujours prêtes à s'exacerber et à appliquer leur mesure secrète là où notre éloquent refus des hiérarchies eût interdit toute intrusion.

Certains d'entre nous étaient plus égaux que d'autres, nous le savions. Nous arrivâmes à en jouer tant que nous exalta l'effervescence créatrice, d'où surgirait le mouvement des occupations de Mai 1968. Avant de tourner à la fièvre obsidionale, l'idée du groupe en péril nous garda en solidarité et en cohérence. Elle justifia l'exclusion des artistes, soucieux de hanter le marché avec le spectre du situationnisme, des opportunistes, des mystiques, des politiques. La revue circulait partout. Un silence total nous environnait. La mondanité ambiante attendait de notre part un signe de complaisance, de compromission, de faiblesse qui lui permît de nous inclure dans ses bavardages. Nous n'avions pour nous que l'insolence de fonder sur la détermination et l'intelligence d'un tout petit nombre le dessein d'un bouleversement planétaire.

À ce jour, rien de la part la plus radicale de l'IS n'a été récupéré. Le situationnisme vend des livres, des chemises et des réputations. Un même silence continue d'entourer le projet esquissé, il y a près de cinquante ans, d'une Internationale du genre humain.

Avec l'humour et le cynisme qui lui étaient propres, René Viénet excellait à désamorcer les tensions qui surgissaient immanquablement entre nous et à rajuster, selon l'aune du dérisoire, l'extrême gravité de

nos propos. Il eut, quand les réunions du groupe versèrent, après Mai 1968, dans un formalisme tatillon, ce mot dont la cruauté eût mérité de nous alerter : « Si nous devons, un jour, être emprisonnés, j'espère que nous ne serons pas dans la même cellule. »

Ce n'est pas que, entre Debord et moi, l'amitié se fût refroidie. Nous avons toujours campé sur les glacis de l'intellect, où la chaleur humaine ne s'attarde guère. Notre amitié, nous l'avions réchauffée au bivouac de nos débordements sensuels et en portant au rouge une pensée subversive dont nous menions, l'un et l'autre, l'opération par des voies distinctes, sans juger utile d'en parler. *La Société du spectacle* et le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* furent écrits sans confrontations ni connivences. Nous n'eûmes, au stade final, qu'à nous féliciter de leur singularité et de leur convergence.

L'implosion du groupe situationniste confirma à quel point la rupture procédait d'une dissociation qui, affectant chacun de nous, soulignait le caractère factice de notre unité.

L'hédonisme gâte le corps et l'esprit gâte la radicalité. La racine de l'homme est dans l'animalité qui s'affine et s'humanise au feu de la conscience. Nous avons pensé avec justesse et lucidité, jusqu'à ce que le corps, en porte-à-faux, entraîne et dévoie dans l'abstraction la poursuite et le désir du tout.

L'intelligence, sombrant alors dans les tactiques de la mesquinerie, il ne subsista que cette primauté du rapport de force, inhérent à l'esprit et dont nous avons toujours tenté d'ignorer la persistance. Issu de l'internationale anarchiste, Hubert Bérard, ayant, lors des vagues de ruptures et d'exclusions, déclaré *coram populo* qu'il casserait la gueule à quiconque s'aviserait de l'insulter ou le traiter avec mépris, ne fit l'objet d'aucune attaque. En dépit de sa vaste culture, il était le moins intellectuel de nous tous, le plus primaire, c'est-à-dire le plus sensible à cette congélation des sentiments humains dont le sectarisme s'autorisait sous couvert de radicalité.

Comment l'inhumanité a-t-elle pu s'instiller dans la tentative la plus radicale et la plus pertinente à ce jour de fonder une société où les hommes construiraient leur destinée en brisant le joug séculaire de l'aliénation économique ?

À l'annonce du suicide de Guy Debord, les évocations qui me vinrent en mémoire furent nos beuveries dans les bistrots de Beersel où, savourant la gueuze, nous distillions, avec l'alcool, l'idée d'une société radicalement nouvelle. Au moins nous sommes-nous avinés joyeusement d'un rêve qui, en abandonnant le passé à ses conséquences, deviendra réalité. Je m'obstinerai à n'en pas douter.

Pas plus que l'amour, l'amitié ne souffre ni compétition, ni

culpabilité, ni échange. Je revendique mes erreurs. Je ne m'en excuse pas. Je les corrige si je le puis. J'en tire la leçon, appropriée à mon présent. Je n'admets pas le reproche qui s'y attache.

Quitter Paris aux premiers jours de mai 1968 pour emmener une amie en Espagne ne fut ni la moindre ni la pire de mes aberrations. Mais que, revenant en toute hâte pour rejoindre l'institut pédagogique national, alors occupé, j'y fusse accueilli par d'amicales plaisanteries, que le rapport *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations* ne fît pas mention de mes manquements et que la chose me fût imputée à crime un an plus tard, voilà qui en dit long sur la cuisine du ressentiment.

Qu'est-ce qu'une amitié qui se gausse des erreurs et, une fois éteinte, dévoile son inconsistance, en les taxant de déviance, d'ignominie, de trahison ? Et quelle cible étais-je, qui se puisse viser ? Je refuse d'être un maître à penser, je n'ai jamais ambitionné ni de fonder un parti, ni de constituer un exemple, ni d'offrir un modèle en quoi que ce soit. Je ne veux pas être suivi, imité, singé. Je vais mon chemin, je me fous du reste, cela suffit à mon plaisir. Si l'amitié a un sens, c'est celui de la simple humanité.

Comme je choisis mes amis, j'aimerais disposer d'ennemis qui fussent au moins pour moitié aussi intelligents et sensibles. C'est beaucoup demander, sans doute. Fontenelle se montrait plus désinvolte, qui, à près de cent ans, se plaisait à dire : « Je n'ai plus d'ennemis, ils sont tous morts. »

Parfois, j'ai imaginé éreinter un de mes textes dans un article, signé d'un pseudonyme, où je m'étrillerais de belle façon. J'y ai renoncé, n'ayant pas de temps à consacrer à la coquetterie de me plaire et moins encore à celle de me déplaire.

Quand un article me tombait sous les yeux et qu'il m'arrivât de le lire, je me disais que, tel critique qui avait le courage d'exhiber ses carences et de revendiquer son droit à la sottise, j'aurais pu l'aider à paraître sous un jour plus avantageux.

Il aurait dû m'estocader au défaut d'une imprécision, relever cette phrase bancale pour en induire que ma pensée va de guingois, ôter telle autre de son contexte afin de souligner mes délires, m'inventer une incohérence, voire une infamie.

C'est oublier que, si malhonnête qu'elle soit, une critique intelligente a peu de chance de passer le cap du spectacle, où il faut que tout s'amollisse et se crache comme une morve dans le mouchoir de l'effet précaire.

Ce jeu-là m'est passé. La seule critique qui m'intéresse est celle qui relève de l'amitié dans l'exercice de son art subtil et sans complaisance. À quelqu'un qui est payé pour juger, blâmer et

encenser, il est difficile de supposer une intention amicale – je n'en ai que mieux apprécié qu'elle m'ait parfois été signifiée par le biais de remontrances pertinentes.

Le plus souvent, l'opinion du critique professionnel participe du regard de l'esprit, elle émane de la pensée séparée. Elle reflète la teneur en authenticité vécue de celui qui la profère, elle révèle dans quelle proportion les mécanismes conceptuels grippent, chez lui, l'intelligence sensible.

Le critique n'est pas nécessairement un écrivain ou un artiste raté, un penseur salarié, un vidangeur d'amertume, comme le suggèrent parfois des créateurs peu assurés de leur propre génie. C'est un être qui, pour prêter à son rôle spectaculaire une certaine consistance, a besoin d'admirer et de décrier le palais ou la mesure des autres, à défaut de se construire lui-même. Et comme bon nombre d'édifices littéraires, artistiques, culturels souffrent de la même carence, il se retrouve, en une compagnie qui lui est tout à fait familière, à exercer, avec une bienveillance et une malveillance aimablement policières, le talent de chasser le talent qu'il n'a pas.

Pourquoi s'en plaindre ? Même chez le plus borné, il est permis de glaner quelque profit. Ici, il a vomi d'avoir mal digéré. Peut-être devrais-je prêter plus de légèreté à mes idées ? Là, il trébuche dans l'ineptie. Sans doute n'ai-je pas été assez vigilant, il faudra insister sur tel point, redire les choses d'autre manière, aplanir un peu le terrain. Il soupçonne de ma part un glissement vers quelque opprobre ? Très bien, voilà l'endroit où j'ai laissé un interstice par où la vermine peut s'infiltrer. À moi de colmater.

Je ne m'abaisse pas pour autant à rétorquer, à répliquer, à polémiquer, à descendre dans une lice à laquelle j'entends rester étranger. Je m'en tiens à cet avertissement liminaire du *Traité de savoir-vivre* : « De ceux que je ne veux pas comprendre, mieux vaut n'être pas compris. »

Il se glisse, ça et là dans mes livres, une page ou un paragraphe qui tranche sur le reste par son imperfection ou sa faiblesse. Je le décèle à la relecture et pourtant je dédaigne de l'ôter. Par une sorte de mystérieuse volonté d'inconvenance, j'ai le sentiment d'obéir à la malédiction qui frappe ce qui est trop parfait. Je m'irrite de me soumettre ainsi à un système de redevance que je récusé et, en même temps, je jubile : quel plaisir que de pouvoir se permettre une sottise ! Oui, je présume que me vouer sans réserve à la vie m'autorise à jouer au pitre avec la mort. À mes risques et périls.

Nous souffrons le moins chez les autres les défauts qui sont nôtres. La banalité du constat mériterait d'être creusée plus avant. La plupart

de nos colères sont dirigées contre nous-mêmes. Qui terrasse son ennemi n'y survit pas, le vainqueur ne fait qu'accomplir la tortueuse volonté de son adversaire. L'on n'est jamais vaincu que par soi-même.

Sans doute convient-il de se montrer plus exigeant pour ses ennemis que pour ses amis, car l'amitié ne souffre pas la compétition. C'est bien le moins, pour qui m'est hostile, de m'offrir quelque clarté sur la part d'inimitié qui est en moi et que j'affronte chaque jour.

Si tu maltraites avec tant de déférence le malfaisant du dehors, c'est qu'il couche chez toi et qu'il te touche de près.

Il n'y a d'autres Dieux que ceux que l'homme s'invente à son image ; c'est pourquoi l'un et l'autre sont si redoutables.

Il n'est pas aisé d'être aimé et de ne pas aimer, ni d'aimer sans être aimé. Mais quoi de plus naturel que d'opposer l'indifférence et le rire à ceux qui ne vous aiment pas et que vous n'avez souci ni d'aimer ni de détester.

Un ami me disait : « Ils sont là à attendre que tu fasses un pas de travers. » En vérité, ils n'auront ni à m'applaudir ni à me huer ; je ne fais pas partie du spectacle ni de son personnel d'entretien. Le seul faux pas que je risque de faire, c'est de mourir, et l'erreur est si personnelle que je défie quiconque d'en tirer argument *pro aut contra*.

À quels reproches serais-je sensible ? J'aurais fait un piètre stratège, un médiocre diplomate, un maître à penser détestable, un homme de pouvoir ridicule, un déplorable politique. Ce monde-là n'est pas le mien, bien que j'y sois né et qu'il ait tenté de me suborner. L'inacceptable ne m'a pas imbibé, je lave ses maculations inopinées au savon du rire et de la radicalité. La belle vie est la fontaine de Barenton, en Brocéliande. On y boit l'eau fraîche qui sourd de la terre, et des quelques gouttes reversées par inadvertance, il s'élève une tempête.

Ne m'embarasser d'aucune opinion, qu'elle me soit favorable ou défavorable, me procure une joie insolente, lorsqu'un lecteur m'avise du plaisir ou de l'intérêt qu'il a pris à me lire – même si ma paresse oublie de l'en remercier. À la différence de Dieu, qui reconnaît très mal les siens et ne s'y retrouve qu'en les tuant tous, il me suffit du signe d'un inconnu pour reconnaître et saluer un ami. À celles et ceux à qui je me suis promis d'écrire sans jamais le faire, que ces mots forment pour eux la lettre, enfin rédigée, de ma persistante affection.

C'est de me réconcilier avec moi qui m'empêche d'être conciliant avec un monde sans vie. J'écris pour me relire et me corriger.

Être son meilleur critique, c'est se recréer sans cesse.

IX

De l'alchimie

J'ai initialement cherché dans l'alchimie du désir un refuge contre la détresse. Je m'y retirais aux heures où le doute et l'amertume aux yeux vides rôdaient autour de moi, tels des chiens affamés d'affection, lacérant de leurs dents la pelisse de morgue et de radicalité dont je me drapais pour traiter le monde de très haut. Y trouver un antre où me terrer pour échapper à la proscription de l'ennui et des sentiments ordinaires m'a prémuni contre la tentation initiatique, qui sacralise les secrets pour la plus grande joie de Polichinelle.

J'avais été très tôt sensible au charme de Gustav Meyrink dont l'œuvre et la vie s'auréolent du merveilleux, de la féerie qui émanent des êtres, des arbres, des pierres, lentement restitués à la puissance du vivant.

Aucune ville n'est à ce point ville des ombres que Prague. Celles qui vous frôlent avec le frisson d'une émotion discrète ne sont pas les ombres portées d'une réalité présente, elles sont empreintes, au contraire, de ce qui fut et va reparaître en majesté. Ainsi le présumais-je, quand par un froid matin de l'ère stalinienne, j'avais, après avoir traversé le pont Charles, dans le silence de ses statues intact de toute présence humaine, parcouru les rues désertes de Malâ Strana. Gravissant la montée du Rhadschin, je n'avais rencontré dans la ruelle des Alchimistes qu'un homme hirsute et aviné en qui je voulus reconnaître Rodolphe II. Il me sembla que le cruel tyran, avide d'un savoir qui l'eût sauvé de sa déchéance couronnée, titubait sous mes yeux. La brute et sa gnose me tendaient le miroir de l'ébriété pour qu'y reconnaissant mes pas chancelants je déambule au moins sans perdre le sens.

Accordé au discernement d'une sensualité, le plus souvent dénaturée, le sens est, selon ma conception personnelle du labyrinthe, ce qui éloigne et rapproche du centre. Le rythme des marbres noirs, que la Lauretana modulait sur un clavier de touches blanches, teintées du rose opalescent de l'aube, fut pour l'heure mon havre, dans l'état

de lucide harcèlement où je me trouvais.

La beauté de l'édifice – je répugne à parler d'église – foudroyait de son éclat l'imposture chrétienne qui l'avait élevé. Là, Mozart avait offert ses *Vêpres* de la beata Lauretana. Les écouter resserrait les filins, tendait les voiles, si frêles qu'elles fussent, cueillait le meilleur du souffle humain et terrestre pour cingler vers le large et rompre les chaînes qui nous rivaient au ciel des Dieux et des idées. Ainsi résonnait en moi l'appel d'un périple qui, au-delà des rêves et des cauchemars d'Ulysse, de Pantagruel, de Gulliver et de Léopold Bloom, fût dédié aux parcours incommunicables d'une alchimie radicale, celle où d'alpha naîtrait oméga.

Je me suis accommodé d'une vision un peu sommaire de l'alchimie. Elle suffisait à cerner, à mon sens, les diverses étapes d'un processus selon lequel j'entendais opérer chaque jour, y appliquant la constance d'un effort, au terme duquel la grâce de ce qui va de soi ferait le lit de ma paresse. Mais en telle occurrence, quel terme est jamais assigné ?

Il faut avoir bien des fois secoué l'arbre avant que les fruits vous tombent dans la bouche, le jour où vous vous couchez dessous.

Je m'en tiens aux trois phases, distinguées par la tradition hermétique. C'est à savoir l'Œuvre au noir : putréfaction, dissolution, déréliction, désespoir ; l'Œuvre au blanc : traitement du négatif, résurrection ; l'Œuvre au rouge ou rubification : pierre philosophale, poudre de projection ou de sympathie, jouvence ou abolition des âges.

J'en revendique, par droit de subjectivité, une interprétation dont l'arbitraire a l'avantage de me venir en aide sans présumer de quelque usage ou utilité pour autrui, si ce n'est dans l'ordre du questionnement.

Ne sommes-nous pas les alchimistes malhabiles d'un destin que nous revendiquons pour le mieux avilir ? À chaque heure du jour et de la nuit, j'ai le sentiment que nous sommes là à fabriquer, sans le savoir, l'or de nos infortunes et le plomb de nos amères félicités. Sorciers de nos propres sottises, nous agissons avec une telle incurie, une telle ignorance, qu'une incertaine magie opérationnelle se déroule à notre insu, brassant un embrouillamini d'éléments qui se contrecarrent, vont de bricole et s'ouvrent à contresens.

La lucidité puise si ordinairement ses lumières à la source noire, dont notre enfance a été indûment abreuvée, que la plupart des alchimistes, inconscients des enjeux, sacrifient au processus d'involution et opèrent moins dans le sens d'une renaissance possible que d'un déclin inéluctable.

Prague est le lieu d'une rencontre déconcertante entre Kafka et

Meyrink. Le génie du premier reflue vers l'œuvre au noir, qu'il distille pour en extraire la corruption volatile, dont il s'imprègne à en mourir, en la transmutant dans ses livres mais non dans sa vie. Le second s'opiniâtre à passer de l'œuvre au noir à l'œuvre au rouge, afin d'en extirper, à sa façon, cette pierre philosophale qui n'est autre que le principe de propagation du vivant.

Même si l'ange à la fenêtre d'Occident est le leurre auquel se prend l'alchimiste John Dee, aussi dévoyé par l'instinct de prédation spirituelle que son comparse Edward Kelley par la cupidité, la baie de l'immensité s'ouvre sur une nuit terrestre inexplorée et dont les lumières lointaines illuminent nos rêveries passionnelles.

Ainsi le Golem, produit monstrueux de l'inhumanité religieuse, se délite et s'effondre quand l'innocence d'une petite fille, en qui se manifeste l'innocence de la vie, efface avec le signe qu'il arbore sur son front, le pouvoir d'avilir et d'accabler les générations, pour les siècles des siècles.

Ma fascination pour Kafka et pour Meyrink désignait aisément, sur la cartographie approximative de ma destinée, les croisements litigieux et les ponctuations de l'incertitude à franchir. Devrais-je, au nom d'une intransigeance rationnelle, prescrite par la réalité mercantile, rougir d'avouer qu'il m'est arrivé d'interroger le Yi-King, de tirer les hexagrammes et de décider, en vertu de leur commentaire poétique et nébuleux, s'il me fallait ou non « franchir les grandes eaux » ? Si contestable que fût le procédé, n'était-ce pas, en premier et en dernier ressorts, de moi que venaient les questions et les réponses ?

Peut-être n'ai-je pas réussi à éradiquer ce qui subsistait en moi de ces alchimistes, sordides et ignorants, prêts, pour tromper la lassitude de s'appartenir si peu, à poursuivre des chimères et à en accréditer la réalité, en dépit d'une facture illusoire, dont ils n'étaient pas dupes.

Quelle réalité, au demeurant ? Celle des stryges sarcastiques, vomies par le cauchemar des idées normatives, entités femelles, dévoreuses ailées aux aguets des esprits aériens, invoquées par Félicien Rops, suscitées par la fièvre érotique du peintre Austin Spare ou du piétiste Giechtel, follement épris d'une élémentale ou succube, nommée Sophia ? Une réalité autre, en tout cas, qui forme la matière première d'une subjectivité où la terreur avoisine l'audace des irrépressibles curiosités de l'enfance. Il y a là un écheveau que seule une passion échevelée a le pouvoir de démêler.

Eugène Canseliet, dont l'amabilité égalait la vaste érudition, m'avait confirmé que les faiseurs d'or faisaient bon ménage avec la misère matérielle. Il assurait, en riant, recueillir, aux termes d'une opération réclamant une patience, une attention, un temps

considérables assez d'or pour fabriquer un bouton de manchette, dont l'achat lui aurait coûté dix fois moins.

Nous sommes souvent, dans notre quête, de pauvres et sincères faiseurs d'or. Instaurer la société sans classes, qu'était-ce d'autre qu'œuvrer à la conception d'une pierre philosophale, nommée révolution, par laquelle s'opérerait la transmutation du vieux monde ? Le temps passé à cette alchimie-là a agi sur moi comme un élixir de jouvence. Il est vrai que mon goût de la paresse m'a toujours enseigné à m'activer vite et bien pour me ménager de longs repos. La grâce de ne rien faire procède d'un effort que la constance fait oublier. Quel plaisir de se livrer à l'un et l'autre !

Pourtant, s'adonner à l'alchimie de la destinée en se fondant sur l'esprit plutôt que sur le corps dessèche inmanquablement. Arrachée aux flamboyantes racines du plaisir de vivre, la radicalité n'est plus qu'un bois mort, dont se fustiger à la volée en fustigeant les autres passe pour l'activité révolutionnaire par excellence. C'est pourquoi la frénésie militante est morbide, même quand elle s'attache à défendre le vivant.

Les situationnistes avaient beau jeu d'opposer l'hédonisme à l'ascétisme de ces militants, qui se levaient matin pour distribuer à la porte des usines des tracts, dont leur dévouement sacerdotal disait assez la substance imbécile. Il n'en reste pas moins qu'ériger nos plaisirs en principe, au lieu de fonder sur leur affinement et sur leur harmonisation une société radicalement nouvelle, nous vouait à pratiquer, sous couvert d'émancipation, un hédonisme militant.

Je pense n'être pas le seul à avoir cultivé la fascination d'une image à laquelle il me plaisait d'identifier l'issue de mon destin révolutionnaire, le *Dos de Mayo*, où Goya montre les insurgés espagnols, fusillés par les armées d'une liberté, que la Révolution française avait inaugurée et qui fournirait leur fond de commerce à Bonaparte et à ses innombrables émules. Longtemps, j'ai fait mien le cri de l'homme à la chemise blanche. Il ne m'a pas quitté, mais je l'ai changé en un cri de vie, le seul qui anéantisse les bourreaux et fasse reculer les ténèbres de la mort. Dois-je préciser que je ne discuterai pas de son efficacité ?

Je n'ai jamais écrit que pour me recentrer. Il a fallu *Le Livre des plaisirs* pour que je comprenne que l'hédonisme était plus un art de mourir qu'un art de jouir. J'y ai le mieux perçu à quel point j'avais été fasciné par une autodestruction qui s'auréolait singulièrement de la gloire de détruire le vieux monde. Par une de ces coïncidences qui échoient parfois à force d'être désirées, une rencontre amoureuse acheva de briser de l'intérieur cette carapace suicidaire qui, prêtant sa

raideur à la radicalité, la tourne en sectarisme et l'épure en dogme religieux.

Même si j'avais fait de ma vie quotidienne le creuset assigné au grand œuvre de la révolution, la sublimité du projet célébrait davantage la chute finale – sinon la déchéance – que son accomplissement. L'immensité de la tâche aurait dû m'assurer un sentiment de plénitude. Je n'éprouvais, où il me démangeait d'en découdre avec la société dominante, qu'un prurit d'orgueil. La plénitude me venait d'ailleurs. Elle naissait de l'aventure amoureuse et le plus souvent ne persistait guère. Comment l'accommoder d'une frénésie qui met les bouchées doubles parce que l'échéance de la mort approche à grands pas ?

Le situationniste qui se flattait d'avoir déclaré : « Nous n'avons pas le monopole de l'intelligence mais bien celui de son emploi », n'aurait-il pas été bien avisé de pointer du doigt ce qui était en train de nous corrompre de l'intérieur, avant qu'une fournée d'exclusions entreprît, après Mai 1968, d'exorciser le malaise intrinsèque ?

Nous tolérions entre nous les comportements archaïques que nous avions le plus à l'esprit – mais non à cœur – de révoquer : la volonté de puissance et le goût du pouvoir ; le sacrifice de soi, d'où découle le sacrifice des autres ; la culpabilité toujours à la recherche de coupables ; l'intellectualité qui, radicalisant les pensées séparées de la vie, ne propageait que de bonnes idées mortes.

La vie quotidienne n'était plus guère au centre de nos préoccupations si ce n'est pour le pire. La suspicion guettait l'erreur, le démerite, la trahison, l'ignominie, la déchéance ; elle les suscitait au besoin. Nous vivions en marge du sérieux des idées, comme s'il fallût vivre pour elles.

Ainsi, délaissant peu à peu, sous la brillante insolence de nos idées, la générosité qui les avaient engendrées, nous en vînmes à nous confiner dans le négatif, à nous contenter de l'œuvre au noir, sans perdre pour autant de vue – une telle conscience ne faisant qu'ajouter au malaise – que ce qui n'est pas dépassé pourrit.

C'était pourtant en coulisses que tout se jouait. J'aurais dû m'inquiéter au lieu d'opposer le rire de la désinvolture au quolibet « De quel lit sors-tu ? » qui sanctionnait mes retards aux réunions formelles, décrétées après Mai 1968, comme si j'instituais une tendance selon laquelle la révolution se prépare mieux en faisant l'amour qu'en obéissant à une discipline communautaire. Le combat contre la corruption dominante avait fini par corrompre le combat lui-même. L'intransigeance était devenue une forteresse vide, laissant, sur ses glacis, proliférer l'indifférence, l'ennui, le laisser-aller.

Chacun est la matière première d'une alchimie où il est seul capable d'opérer la transmutation de l'homme en être humain. C'est échanger une inhumanité contre une autre que de vouloir changer la société comme si elle était distincte des individus qui la composent. Cette société-là est le produit d'une économie fondée sur l'exploitation de la nature humaine et de la nature terrestre. Il n'y a, pour en finir avec la dénaturation totalitaire, que la patiente alchimie de nos désirs.

Je ne veux pas briller de ce que je ne suis pas, je veux seulement la lumière de ce que je désire et de ce que je veux être.

Du négatif

J'avais été frappé, au point de le mentionner dans le *Traité du savoir-vivre*, par un cas clinique où le malade éprouvait, dès l'instant qu'une porte se refermait, qu'une armoire était close ou une fenêtre occultée, voire au simple resserrement de l'espace entre les rayons d'une étagère, la sensation d'être l'objet d'un soudain confinement, l'espace du moi et l'espace du monde ambiant se trouvant comprimés dans le même temps.

Aujourd'hui encore, une angoisse aussi intensément vécue sur le mode d'une identité intérieure et extérieure traduit pour moi d'une façon exemplaire, bien qu'outrancière, le sentiment d'être partout pris au piège par une société dont je récuse les pratiques.

Sans doute ai-je la satisfaction d'avoir agressé, avec une salubre sauvagerie, la nécessité de « faire » de l'argent comme les chiens font sur le trottoir, l'obligation de payer sa survie en renonçant à vivre, l'exigence de répondre à la prédation quotidienne par la ruse, la force, le calcul, la compétition.

Mais se battre contre une odieuse tyrannie sans cesser d'acquiescer aux raisons qu'elle avance ni de lui concéder les gages qu'elle réclame, est-ce tolérable ? La haine, le ressentiment, l'amertume, le cynisme, la violence suicidaire, l'indignation, la cruauté, l'envie de meurtrir et de tuer n'annoncent-ils pas le triomphe des forces qui nous détruisent, avant même que nous ayons entrepris de les assaillir ? Ce sont les armes de l'ennemi, il les pratique avec aisance au lieu que notre humanité les enraie.

L'ironie des pouvoirs qui intoxiquent l'existence, c'est que leur poison s'instille au cœur même des défenseurs de la vie. Je ne veux plus de ce trouble déplaisir que, dans ma rage de décrire, de disséquer et de miner le vieux monde, j'entrevois, dans le reflet lointain et complaisant de ma propre mort, comme la lutte finale d'un terroriste se faisant sauter au beau milieu d'une bauge de financiers et d'hommes d'affaires. Je refuse de me détruire en détruisant ce qui me détruit. Je ne perçois que trop à quel point le déferlement du nihilisme profite de nos jours à cette eschatologie de l'argent, en quoi tient toute la religiosité de notre époque.

Je ne sous-estime pas l'attrait morbide que la gravitation du négatif exerce sur mes désirs naissants, voire sur l'imminence de leur accomplissement. Je l'accepte sans y souscrire, souhaitant aborder et traiter avec vigilance ce bouillonnement de l'œuvre au noir, où le

passé le plus déplaisant, avec ses tics ridicules, ses peurs insondables, ses réflexes morbides se mêle aux plus aimables résolutions du présent. Je m'attache ici aux conseils de Huginus à Barmâ dans son *Saturnia régna in aurea saecula conversa*, Nuremberg, 1674. « Lorsque les petits corbeaux se sont envolés de leur nid, ils ne doivent plus y rentrer », ce qui signifie qu'une fois l'œuvre au noir accompli, aucun élément négatif ne doit subsister dans les phases suivantes du processus.

Ayant à formuler des désirs suscités au gré de mes déambulations labyrinthiques, je veille à les épurer des maculations de la culpabilité, de la présomption de réussite, de la peur, de la haine, du ressentiment, de l'esprit de compensation. Je les veux empreints et auréolés de la seule violence de la vie, si puissants dans leur irrésistible mouvement que l'accomplissement est en eux et non devant eux. Ainsi ai-je envie d'entendre le même Huginus : « Que votre chaleur soit continue, vaporeuse, digérante, environnante, et qu'elle soit portée à travers un milieu. »

S'humaniser, c'est mettre l'exubérance de la vie au service de l'harmonisation des désirs. N'est-ce pas le sens d'expressions telles que « chevaucher le tigre » ou « monter le dragon » ? Ces forces si aisément dévastatrices, sous l'effet de la rage impuissante et de l'autodestruction à laquelle les induit leur prolifération sauvage, condensent une énergie qui déplace les montagnes, creuse un défilé ou simplement révèle un passage qui me permet d'accéder à ce que j'ai de plus humain en moi.

Je n'ai ni foi ni croyance, ces instruments de l'esprit grâce auxquels les Dieux dérobent à la vie la substance de leur fantastique existence. J'ai la conscience de ma richesse et la volonté d'y atteindre.

L'alchimie est le processus d'évolution qui nous conduit de la vie sauvage à l'humain qui est en nous. Il est la semence qui aspire à fructifier.

L'agriculture fondée sur le viol de la terre n'en offre-t-elle pas la forme abstraite et inversée ? De sa brutale intrusion naissent les Dieux et le cruel sacrifice. L'enfouissement de la graine est conçu comme une mise au tombeau préalable à la résurrection, qui offre à la collectivité paysanne la provende du blé. L'ensemencement et la récolte s'illustrent symboliquement par le supplice du roi solsticial, aveuglé, dépecé, enterré afin qu'agréé par les puissances divines il obtienne d'eux la manne terrestre des récoltes. Les cultes de fécondité engrangent la mort pour garantir la survie de l'espèce. Le lynchage de quelques-uns est le prix à payer pour le profit de quelques autres. Le sacrifice de la vie garantit la survie qui, elle-même, ne garantit rien.

Le dragon, qui est le souffle vital, est condamné à cracher le feu de

la destruction. Celui qui veillait sur les richesses de la terre est mis au travail pour changer l'or alchimique en pétrole. La poésie n'a pas d'autre but que de le rendre à ses trésors et de l'amadouer afin que nous en révélant l'immensité il nous accorde la grâce d'y puiser en les accroissant sans relâche.

Je m'étonne et je m'irrite chaque jour du peu d'énergie que je consacre à mes désirs, même aux plus exigeants.

Il me semble que je devrais tout laisser, n'avoir d'attention qu'à leur endroit, leur parler sans relâche au lieu de m'appliquer aux ordinaires désespérances, aux parcours de la survie, à mon économie immanquablement déficitaire, aux rêveries désolantes ou futiles, que je poursuis néanmoins comme s'ils me concernaient vraiment.

Mais que l'accomplissement de mon désir me paraisse menacé, et voilà mon corps qui se met à bondir de l'intérieur pour l'attraper au vol et le ramener sur terre. Même si, *in extremis*, j'obtiens satisfaction, je continuerai d'ignorer si j'ai infléchi les circonstances ou si j'ai seulement pressenti quelque probabilité d'échéance. De sorte que, n'étant instruit en rien, je repars, ignare, sur les mêmes chemins, soucieux de tant de distractions qui m'enlèvent à moi-même et à mon plaisir.

Une soudaine conjuration de contrariétés m'exaspère d'autant plus que j'ai le sentiment que, ces envoyés de l'adversité, je les ai hélés par mégarde. Comment aurais-je l'énergie de les transmuter en ma faveur, alors que je me disperse et m'émiette sous leurs coups ?

Il faut tout recommencer, apprendre que poétiser, c'est transformer la réalité confuse – celle où mon existence est cantonnée – en une réalité où le désir se diffuse.

Je relis Malcolm de Chazal : « Je corresponds. J'essaie de faire corps de cette Nature. Par là je tiens ma puissance (...) Je suis la Métamorphose. »

Je relis la *Table d'émeraude* : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, accomplissant l'unité. Et toutes choses ont été et sont venues d'un, ainsi toutes choses sont nées, par adaptation, de cette chose unique. Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, avec grande industrie. Il monte de la terre au ciel et derechef il descend en terre, et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures. Tu auras par ce moyen toute la gloire du monde, et toute obscurité s'éloignera de toi. C'est la force forte de toute force, car elle vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide. Ainsi le monde a été créé. »

Ne pas brusquer, mais découvrir les raccourcis. N'agir ni par la

persuasion, ni par la force. Se contenter de donner l'impulsion au changement, que sollicite la persistance d'un vœu.

Je m'exalte à la pensée que l'opération alchimique consiste à affiner dans l'athanor émotionnel les désirs dont l'accomplissement participe de mon bonheur. Il s'agit en quelque sorte de les porter à haute température afin de les distiller par une subtile évaporation dans l'air du temps, qui m'en délivrera la quintessence et inclinera en ma faveur la nature des choses. C'est bien la moindre clémence du souverain doute que de nous autoriser à ne douter de rien quand le cœur nous le commande !

Traité à l'égal des banalités quotidiennes, peut-être l'*ars magna* mériterait-il que nos désirs les plus fervents lui consacrent un peu de temps. Sur huit heures de travail et d'ennui, ne s'en trouvera-t-il pas une à vouer à la patiente opération de la joie de vivre ?

Le moment opportun se signale à l'attention, comme s'il était choisi par un élément étranger à ma décision raisonnée. C'est une idée fugace, un éclair de mémoire, un tumulte des sens, une poussée d'angoisse ou une exaltation inopinée. En quelque lieu que ce soit, je sais qu'il est temps de me rassembler, de m'accorder à mon devenir et d'accorder mon devenir à ce dont j'ai follement envie.

La vie se propage par correspondances non par argumentation. Elle est un réseau de communication, une *religio*, au sens où rien ne la sépare d'elle-même.

La conscience d'une vie sans limite émane du corps, elle en est la quintessence, elle préside au processus de transmutation qui entend recréer le monde au gré des désirs qu'affine patiemment l'athanor somatique.

Ainsi, la conscience est, analogiquement, la femme par excellence. Celui qui la pénètre en est pénétré. Il féconde son mystère en se fécondant. Telle est, en l'exercice quotidien qui la devrait manifester, la grande puissance de vie.

X

De la poésie

Mon attrait pour la poésie tient essentiellement au sens que lui prête l'étymologie grecque de *poiein*, « faire ».

Dépouillé de la toge mythologique, dont la tradition religieuse l'a affublé, Orphée évoque le magicien qui s'éveille chez l'enfant avant de sombrer, au plus profond de l'homme et de la femme, dans un sommeil de plomb.

Mon éducation irrégulière et anticléricale m'a gardé intact de la prière. S'il m'est arrivé en secret d'invoquer, de conjurer, d'adjurer, jamais je ne me suis tourné vers un Dieu ou vers ses substituts. J'ai été mon propre grimoire, je dirais presque, si le mot ne me répugnait, mon propre missel. Je ne connais pas de lecture ni de sortilège plus ardu, mais du moins est-on seul dans le secret de la passion incantatoire et de sa folie.

L'œuvre magique me fascine : elle révèle en chacun la présence d'une puissance naturelle, le plus souvent laissée inopérante. René Daumal a raconté, en quelques lignes, la triste existence d'un petit homme, fonctionnaire de son état, dont les jours s'écoulaient dans l'ennui et la grisaille, jusqu'à la mort qui l'en délivre. C'était pourtant, conclut-il, un très grand magicien, un enchanteur incomparable, un alchimiste capable d'accomplir des prodiges défiant l'imagination. Mais, à aucun moment, il ne prit conscience du don extraordinaire qu'il détenait. Les trésors enfouis dans son corps furent enterrés avec son cadavre, sans qu'il en eût deviné l'importance.

J'aimerais assez que le conte de Daumal contrebalançât un jour, dans la geste de nos légendes initiatiques, la vogue de Barbe-Bleue et de son cabinet secret, dont ruisselle, à défaut de féerie, le sang de l'interdit.

Certes, l'exploitation de la magie par les marchands de surnaturel, les glapisseurs de spiritualité, les sorciers du pouvoir et les gourous, qui en usent comme d'un aspirateur de déjections autoritaires, a de quoi susciter la répulsion. Est-ce une raison pour frapper au sceau du

mépris des événements qui, pour avoir dévié de la trajectoire économiquement opérationnelle de la rationalité, se trouvent refoulés dans les culs-de-basse-fosse de l'inexplicable, d'où les pêcheurs de miracles les hissent pour en faire commerce sur les étals de la superstition ?

Je ne veux parler ici que des distorsions ou des sautes d'humeur d'une réalité, dont nous nous obstinons à négliger à quel point le système d'exploitation de la nature la modèle, la façonne, la falsifie, la dessèche, l'appauvrit : mon fils Tristan, grièvement brûlé au bras, à l'âge de quatre ans, dont une « souffleuse de feu » apaisa aussitôt la souffrance, réduisant, en peu de temps, les plaies à d'infimes cicatrices ; une amie quercinoise atteinte d'un zona, qu'un rebouteux fit disparaître avec une rapidité surprenante ; un de mes étudiants congolais, futur membre de l'internationale situationniste, que trois griffes excoriées sur le front immunisaient contre la morsure des serpents venimeux et qui jurait avoir vu la boule de feu échappée d'un orage s'abattre sur la case, où il vivait enfant, et se dissiper sans dommage en atteignant une « pierre de foudre » que son père, sorcier du village, avait disposée à mi-hauteur du pilier central ; l'artiste Day Schnabel, travaillant en France à une grande sculpture en pierre, qui, obsédée par la mort imminente de son frère demeuré aux États-Unis, avait vu la main, aisément reconnaissable de celui-ci, se matérialiser au-dessus de la sienne pendant quelques secondes, avant qu'un coup de téléphone lui apprenne le décès redouté.

De tels faits sont courants. On ne s'y arrête guère, si ce n'est dans de troubles intentions. Beaucoup en témoigneraient si l'alternative ne les acculait ou à paraître niais, au jugement d'une science prompte à rejeter ce qui entre malaisément dans ses catégories préétablies et défie, par sa singularité, l'approbation statistique et le dogme de l'expérience réitérée ; ou à rallier la tourbe des détracteurs de la vie terrestre, qui font commerce de l'explication surnaturelle.

S'il est entendu que notre système physiologique et mental fonctionne au centième de ses possibilités, est-ce trop demander que d'accueillir, comme la manne de notre puissance créatrice, des faits qu'une histoire, dévolue au devenir de la marchandise plus qu'au progrès humain, sacrifie à la logique rationnelle du profit, dans le même temps qu'elle sanctionne une faiblesse ontologique, gage d'obédience à son pouvoir ?

Je dois l'essentiel de ma quête existentielle à un livre vendu au rabais par un petit homme débonnaire, nommé François, qui tenait dans la salle d'attente de la gare de Lessines, où travaillait mon père, le kiosque à journaux – que le patois belge appelle joliment « aubette », la loge du point du jour.

C'était la *Lutte avec les démons* de Stefan Zweig. J'avais une quinzaine d'années quand j'ai voué une affection, jamais démentie, à l'auteur du *Joueur d'échecs*. Il m'a révélé, au fil d'une inoubliable réflexion sur la destinée, la puissance énergétique du poème, revêtant pleinement son sens de *carmen*, de charme, telle qu'elle émanait de l'incantation de Nietzsche : « ô toi ma volonté, volonté de mon âme que j'appelle destinée, toi qui es en moi et au-dessus de moi, préserve-moi de toutes les petites victoires, garde-moi et réserve-moi pour une grande, destinée. »

« À qui sait prier de la sorte, ajoutait Zweig, tout est possible. » Eh non ! Quelque chose est allé de guingois, précipitant Nietzsche, après Hölderlin, dans cette folie sublime, qui n'en est pas moins un abîme d'infortune. Zweig lui-même, qui la faisait sienne, en vint – et je conjure le lecteur de ne soupçonner de ma part ni réprobation, ni condescendance, ni jugement – à se suicider par lassitude, face au déferlement de la barbarie nazie et stalinienne.

Sans présumer de ma force de vie et, moins encore, me targuer d'échapper au sort funeste de Kleist, de Hölderlin, de Nietzsche et de Zweig, je n'eus de cesse de détourner la formule, gommant, du coup de pouce que je voulais me donner, les termes avec lesquels je ne me sentais guère en consonance : âme, petit, grand, victoire.

La folle envie de guider plus avant, jusqu'aux havres du Tendre, la barque de l'amour – l'amour de la femme, l'amour de moi, l'amour du monde – allumait au loin le fanal de ma vigilance, grâce auquel j'évitais, s'il se pouvait, les récifs où la passion éclate et se brise.

En quête d'une cohérence, sans laquelle la pensée se désincarne, j'élaborai patiemment les résonances qui, se répercutant et emplissant de leurs échos mes grandes demeures intérieures, bâtissaient, à l'inspiration de mes désirs, une manière de symphonie, dont la difficile harmonisation est à jamais le secret d'Orphée.

Ainsi n'ai-je cessé de modifier, de libellés en libellés, la formulation de mes désirs, la modifiant, la corrigeant sans relâche, sous la dictée de ces fluctuations passionnelles qui déterminent les vraies saisons de l'existence.

Il n'entre pas dans mes intentions d'en dévoiler la teneur exacte, non par crainte du ridicule de ce que d'aucuns auraient leurs raisons d'appeler fantaisie, chimère, délire, folie, mais parce que, sorti de la *camera oscura*, où il resplendit de son obscurité, le verbe, intronisé malgré lui parmi les mots de la tribu, jette ses perles aux pourceaux.

Pour qui éprouve la familiarité d'une telle démarche, qu'il me suffise d'en divulguer l'intention, avec une platitude délibérée, au-delà de laquelle il trouvera son propre chemin : « Que le meilleur m'arrive, pour mon bonheur et pour le bonheur de ceux que j'aime. » Je ne me trahis guère en bavardant de la sorte. Ce n'est là que fidélité à l'enfant

qui, partout où il se trouvait, pointait furtivement l'index vers les êtres humains et les bêtes qu'il percevait avec les frêles antennes de sa sensibilité et qu'il souhaitait passionnément rendre heureux ou garder de toute infortune.

Bien que je n'aie cessé de la moduler et d'en récrire les variations, la psalmodie des désirs m'a toujours galvanisé d'une force insolite et secrète. J'avais pressenti, en remontant les eaux profondes et légères où s'abreuverent Nietzsche, Hölderlin, Fourier, Diderot, Montaigne, Rabelais, qu'elle sourdait de la *fons vitae*, la fontaine, originellement jaillie d'un agencement aléatoire de corpuscules, dont les eaux primordiales avaient engendré la vie et, fertilisant la terre depuis des temps immémoriaux, irriguaient l'immense champ inexploré des possibles. Rien ne m'apparaissait plus approprié à mon existence que de récolter de tels fruits – voire d'apprendre à les cultiver – pour en nourrir patiemment une incertaine destinée.

Nous n'échappons pas au rêve d'un corps survitalisé – *supervivens*, *sempervirens* – qu'évoquent en somptuosité les sociétés harmoniennes de Fourier et leur archibras, tandis qu'à contresens, et dans le genre ignoble, l'illustrent les héros mythologiques, machines à visage humain, dont le rendement méritoire attise la malignité et la perversité des Dieux, qui les ont fabriquées.

Pourquoi dénigrer une imagination, fondatrice tout à la fois des rares avancées de l'intelligence sensible et de ces progrès économiques et techniques, le plus souvent bénéfiques et préjudiciables à l'humanité ?

Pourquoi ne pas tenter de mettre en œuvre l'extraordinaire énergie qui, à la source de nos désirs, gît pareille à un Titan entravé par la tyrannie des Dieux ? Ne serait-ce pas là, précisément, le Grand Œuvre que poursuit l'alchimie du moi ?

À certaines formules incantatoires se rattache un principe de vie dont le simple rappel me semble conforter la présence, la ravivant à l'encontre de cet envoûtement mortifère qui pèse sur nos pensées et sur nos gestes quotidiens.

Je songe au propos attribué à Appolonios de Tyane : « Les portes de la terre sont ouvertes, les portes du ciel sont ouvertes, la route des fleurs est ouverte. Mon esprit a été entendu par l'esprit du ciel, par l'esprit de la terre, par l'esprit de la mer, par l'esprit des fleurs. »

Je songe à l'*Évangile d'Ève* qui, en hébreu Hawwah, signifie « vie » :

« Je suis toi et tu es moi

Et où tu es je suis

Et en toutes choses je suis semée

Et si tu veux, tu me rassembles

Et si tu me rassembles, tu te rassembles aussi toi-même. »

La lassitude, dont la vieillesse n'est qu'un moment, ne se pose plus que des questions en forme de cadavres. « À quoi bon tant de vitalité s'il n'y a plus que des fantômes qui viennent à ta rencontre ? » « À quoi bon le souvenir des femmes aimées si mon lit est un désert ? » « À quoi bon la vie ? » Ainsi interroge ce que ma fille, dans les certitudes sémantiques de son enfance, appelle la vieillesse.

Si nul n'y échappe, n'est-ce pas l'effet d'un envoûtement séculaire ? Le dogme de la faiblesse native de l'homme agit comme une malédiction, transmise de génération en génération. Je ne vois pour la briser que de laisser la vie poser les questions dont elle est la réponse.

Aucun combat n'est perdu tant que je ne l'ai pas perdu avant de l'entreprendre : parce que la seule jeunesse capable d'irradier par-delà les saisons de la vie est la force de vie, parce que Χνoubις, Chnoubis, le serpent-soleil, renaît en nous au déclin de la nuit, parce que le *protogenos*, la puissance originelle et immanente du vivant aspire, dès l'instant où je choisis de m'en inspirer, à me guider selon les pas du désir, parce qu'elle est cette détermination qui maintient, envers et contre tout, que rien n'est impossible.

Chnoubis, protogenos, megalè dunamis, j'emprunte à l'hermétisme gréco-égyptien ces *krupton onuma*, ces mots cachés. Ils sonnent aux oreilles de mon enfance secrète comme le « Sésame ouvre-toi » d'une caverne, que nous côtoyons sans trêve et sans nous l'avouer. Nous ne cessons d'errer dans la légende des jours.

Ces mots gravés sur des tessons, des gemmes, des pierres – rendues au sens de pierre-volonté que leur attribuait Lotus de Païni – datent d'une époque où les religions dominantes se délitaient, talonnées par le christianisme naissant, qui allait substituer à leurs nuits cruelles ses ténèbres poissonnières.

L'histoire connut alors un interstice de lumière, une trouée éphémère dans le ciel fuligineux des superstitions. Un bref interrègne raviva les espérances de l'intelligence. Des penseurs, pour la plupart inconnus, tentèrent d'explorer leurs abysses, ils y puisèrent un savoir, une gnose capable d'anéantir la tyrannie des Dieux. Ils dissimulèrent sous les noms d'Asclépios ou d'Hermès des idées dont l'éclat ne pouvait que blesser les yeux chassieux d'une époque en peine de s'éveiller.

Les mondes imaginaires émanent du corps. Les écrits gnostiques explorent les galaxies du désir. Leurs insolites pérégrinations croisent des planètes, gouvernées par des *aiônes* ou éons, entités hostiles ou bienveillantes, le plus souvent velléitaires et versatiles. Dans le but d'évincer leurs menaces, de gagner leur faveur, d'établir des alliances, « ceux qui savent » recourent aux *stocheia*, lettres, voyelles, syllabes, mots, sons, palindromes, anaphores, complexions, épistrophes,

allitérations, ritournelles qu'ils profèrent, réitèrent, psalmodient, à la manière des dévots récitant la Bible ou le Coran. *Le Chant des sept voyelles* passe ainsi pour capter les flux énergétiques qui fraieront la voie au voyageur solitaire, parcourant les lointains continents de la *psyché*.

Ne serait-il pas consternant que, dépouillées de leur imprégnation mystique et de la volonté de puissance dont ne dédaigne pas de s'encombrer le gnostique, homme de savoir et de pouvoir, de telles pratiques fussent ravalées au rang de simples bizarreries ou de risibles incongruités par des gens qui ne se font pas scrupule de croire, sinon à un Dieu, à la Providence ou à l'astrologie, du moins à la fatalité, au hasard, à la Bourse, à l'argent, au travail, à la science de géomètre que nous a léguée une réalité mesurée à l'aune du profit, dont nous sommes les comptables et les victimes abusées.

Sans prétendre à quelque système pertinent, il m'agréa de déceler dans la divagation des gnostiques les éléments d'une poésie originelle, rudimentaire et en tout cas utile aux décisions que sollicitent à chaque instant les errements d'un univers émotionnel où j'en appelle à la psychogéographie pour me perdre sans cesser de me trouver. Je n'éprouve pas le besoin de transfigurer en éons ou princes de mes galaxies pulsionnelles les doutes, les contrariétés, les émerveillements, les déconvenues, les fortunes et les infortunes qui m'adviennent.

J'ai fait mien le propos de Georg Groddeck : « L'être humain doit tout pouvoir et ne rien devoir. Il y avait peu de choses dont il ne se croyait capable. Il n'escomptait pas que tout ce qu'il faisait réussirait ; souvent, cela ne réussissait pas. Mais il le pouvait quand même. » Je pense seulement qu'une disposition aussi candide mérite un traitement poétique, un essor que seul peut lui imprimer un processus d'alchimie quotidienne. Je n'aime pas l'expression « dont il se croyait capable ». Je ne crois en rien, je ne crois pas, je pense et je veux qu'il en soit ainsi, avec une violence irraisonnée qui révoque et l'espérance et l'idée de réussite ou d'échec.

Pour exaucer un désir en le prémunissant contre les sarcasmes du doute et les couleuvres de la distraction, les mages et les thaumaturges de l'Égypte hellénisée préconisaient de le formuler en l'épurant de ses ambiguïtés, de le scander et de le répéter à satiété en le ponctuant de ces injonctions si familières à l'innocence enfantine qui, elle, ne doute de rien : « ταχυ ταχυ, ηδη ηδη, *tachy, tachy, èdè, èdè*, vite, vite, maintenant, maintenant. »

Sans l'émerveillement et la candeur de l'enfance, la formule se dépoétise, elle retombe dans un souci d'efficacité, régi par la vieille logique du profit et du rendement. Elle verse dans l'incohérence parce qu'elle est incompatible avec la puissance de vie où s'enracinent les

désirs.

La lecture du recueil des *Papyri graeci magici*, collationnés et édités par Preisendanz, est en ce sens édifiante. La plupart des souhaits relèvent d'un rituel qui, à l'encontre de tout sens humain, obéit à une macabre volonté de prédation, d'appropriation, d'exclusion, de destruction.

Pourtant, si je formule mes exigences selon le principe « savoir ce que je veux, vouloir ce que je sais », en veillant à la clarté de leur énoncé, en les alliant à un processus de répétition de nature à conforter mon obstination, il me semble qu'il se produit une manière d'ivresse poétique, où se manifeste la puissance du vivant.

Je n'ai que faire de la magie incantatoire et de ses recettes, je désire seulement que m'emplisse le chant de la terre.

L'aire du désir s'invente un territoire qui place en porte-à-faux la réalité de notre vie économisée. C'est un pays sans commune mesure avec les contrées que sillonne l'existence laborieuse, un pays de rupture avec le sens commun. Non le pays des fées, où l'imagination, taxée de folle du logis, s'exile par dépit, mais le royaume de la grande puissance de vie, ou plus exactement le désert qu'elle fertilise dès l'instant que mon désir et sa conscience choisissent de l'accueillir.

Nul n'ignore comment Barrie, le père de Peter Pan, sauve Clochette de la mort en demandant aux spectateurs de retrouver en eux, ne serait-ce qu'un seul instant, l'enfant qui ne voulait pas grandir et croyait aux fées.

La poésie n'a été qu'une profession de foi. Le temps est venu qu'elle retrouve, dans la matérialité du corps et de la terre, l'intelligence sensible, en quoi réside sa puissance créatrice.

La poésie offre un champ de cohérence en totale discordance avec les champs de cohérence qui nous ont été imposés, depuis la révolution agraire, sous forme de réalité dominante. Quiconque s'intéresse à la science-fiction ne manque pas de constater que, en dépit de l'imagination la plus débridée, les êtres et les univers les plus fantasques, les magies les plus hallucinantes n'outrepassent jamais les limites circonscrites par la marchandise, la guerre, le pouvoir, le profit. L'étude de l'alchimie, des grimoires, de la sorcellerie, de la magie achoppe sur un constat identique.

Alors que les troupes romaines se préparaient à envahir l'île de Sein, les bardes et les druides celtes se regroupèrent sur le rivage et leur firent front en entonnant des chants d'exécration, assortis d'anathèmes, que les Grecs appellent *katadesmoi*, réputés pour plonger ceux qui les entendent dans un accablement mortel. Les légionnaires, ignorant tout d'une efficacité aussi étrangère aux pratiques militaires, ne firent qu'en rire et, opposant la violence des armes à la violence du

verbe, massacrèrent allègrement des poètes assez indignes de leur science pour la vouloir mettre au service de la mort.

Ce qui, dans le champ de cohérence dominé par l'économie de dénaturation, se révèle discontinu semble bien émaner d'une continuité secrète, celle du désir qui se poursuit selon son *clinamen* et trouve dans sa cohérence chaotique une voie qui perturbe le déroulement causal du monde dominant et désorganise sa numérisation traditionnelle.

La question se pose alors : le champ de cohérence poétique auquel appartient le désir peut-il, en s'introduisant par une faille qui désorganise la cohérence de notre système local, s'affirmer comme une réalité délocalisée ? En d'autres termes, un désir affiné poétiquement s'accomplira-t-il par une délocalisation de la normalité ? Ce n'est pas une question scientifique. Et peut-être la poser n'est-il pas pertinent puisque la poésie échappe aux lois qui règnent où elle n'est pas.

Quand la curiosité des générations futures aura établi la genèse des normes comportementales et culturelles qui, pendant quelque dix mille ans, gouvernèrent notre existence, il est possible que, la base de nos sciences ayant été remise en cause, la malédiction des faits inexplicables sera levée, ouvrant la voie à la reconnaissance de nouveaux champs de cohérence, mieux adaptés à la construction des destinées.

Chesterton a bien perçu, dans ses observations sur le poète du *Mariage du ciel et de l'enfer*, l'incompatibilité de la poésie avec l'espace-temps de la déclivité continue et du déclin, auquel la survie nous a voués. « Blake, écrit-il, ne voyait vraiment pas pourquoi il ne pourrait pas trouver quelqu'un sympathique sous prétexte qu'il avait traité cette personne de criminel quelques jours avant. » Et il ajoute : « Lorsqu'il se trompait, c'était en tant qu'intellectuel et non en tant que poète », mots qui font écho à ceux de Blake :

« Dans chaque cri d'effroi d'un enfant...
J'entends les chaînes forgées par l'esprit. »

La poésie vient des origines du corps et elle l'humanise. L'esprit naît du corps au travail et elle le fait esclave, à l'égal de la bête.

La pensée séparée de la vie la dessèche et la tue. C'est pourquoi la poésie n'obéit à aucune de ses règles. Elle est la fleur qui crève le bitume et fleurit au milieu de la chaussée. Il suffit que le banal se fissure pour que la vie se fraie un chemin et explose en silence.

Nous avons mal perçu cet art du discontinu par lequel la vie se manifeste à l'encontre de l'ennuyeuse répétition qui règle l'écoulement

du temps de survie. L'enfant excelle à aborder les univers les plus disparates dans cette passion de jouer que, bientôt, la nécessité lucrative refoulera, écrasera, comprimera et enrôlera dans les jeux morbides du pouvoir et de la mort.

Avant que les ravages de l'éducation mercantile ne le réduisent en poussières d'amertume, l'émerveillement ludique ne connaît pas de frontières, un baquet fait un bateau, une cave un palais, trois bouts de bois un continent. Merlin est au bout du pré, Viviane à la fontaine, Mélusine au coin de la rue. Que nous en reste-t-il ? Des humeurs, bonnes, mauvaises, creuses, bouffies, dont l'inconstance nous navre, tant elle évoque le caprice d'un tyran auquel nous aurions donné asile et autorité.

Cette discontinuité-là n'appartient pas au désir mais à ce qui le brise dans l'élan de son accomplissement. Elle est le temps de sa fracture, de son interruption. Comment le restaurer alors que la comptabilité des faits nous jette à la figure tous les doutes que la raison du plus fort et du plus rusé nourrit valablement ?

Le monde de la séparation n'est pas le monde du désir, auquel l'unité du vivant donne son assise. Il est celui de la rupture, celui où, ôté à moi-même, mon envie du tout bascule dans le désir du rien. Il est le passage abrupt de l'amour à la haine, sécrétion naturelle de l'homme dénaturé, parce qu'il a été dissocié de sa substance vivante.

Où le poète achoppe, la cruauté lui crève les yeux, il n'y voit plus que pour versifier et son royaume est celui du roi Lear.

Les aveugles voyagent toujours au bord du gouffre. Il nous faut retrouver la vue de l'enfance.

La poésie n'a livré, sous ses formes culturelles, que la face la plus terne du cristal, qui songe, au cœur de notre mémoire originelle, à irradier de sa force de vie l'existence des hommes. Je pense à ceux qui m'ont nourri de leurs dons avec une générosité dont je leur sais gré : Lucrèce, Dante, Vinci, Giorgione, Paracelse, Bosch, Rabelais, Breughel, Knützen, Diderot, Mozart, Boccherini, Blake, Shelley, Fourier, Hölderlin, Nerval, Goya, Baudelaire, Lautréamont, Dickinson, Nietzsche, Reich, Groddeck, Zweig, Kafka, Artaud. Je me dis : si tel est le génie de ceux qui ont écrit, peint, composé sous la dictée d'une puissance intérieure qu'ils avaient su identifier sans oser la pousser plus avant, quelle ne sera pas notre science poétique, une fois déjouées les malédictions qui entravèrent notre audace ?

Je ne me consolerais pas de jeter ça et là quelques idées si je n'en tirais un usage immédiat dans la conduite de ma vie quotidienne. Façonner les circonstances afin que le désir y habite – ou du moins s'y appliquer – réclame une patience et une opiniâtreté d'alchimiste, une

humilité sans pareille, une absence totale d'orgueil et de présomption.

La morgue de Don Juan n'est pas un défi mais un tribut à la mort. Bien que je me garde d'inviter, aux festins où la vie se convie, la déplorable statue du Commandeur, je crains l'avoir si fréquemment sollicitée par inadvertance que je n'oserais jurer ne lui avoir abandonné, de temps à autre, une chaise vacante. À son lit de mort, on disait devant madame de Coislin que si l'on était bien attentif, on ne mourrait point. « Je le crois, dit-elle, mais j'ai peur d'avoir une distraction », et elle trépassa.

« Nous sommes reliés à bien d'autres espaces que ceux de notre réalité de chaque jour », écrivait Albert Béguin. J'aime rester fidèle à mon enfance en m'efforçant de créer et de rencontrer l'émerveillement au coin de la rue, battue par la monotone répétition de nos pas et de nos gestes. Il suffit de s'aventurer un peu au-delà des malédictions familières pour que renaisse l'univers enchanté des fées. Nous ne les voyons pas, bien entendu ; nous sommes si accoutumés de croiser et de saluer les sorcières du bon sens, qui nous agressent de contrariétés, de maladresses, de désarroi, d'angoissantes frénésies !

La solitude est une bruyante entrée dans le monde. Elle est peuplée d'êtres étranges et familiers, qui feraient désespérer de s'y avancer jamais dans le silence et l'innocence. Je m'y reprends à plusieurs fois. On n'est pas seul impunément.

Je fais face au déferlement des êtres et des choses jusqu'à l'instant suprême où je me trouve dans l'œil du cyclone, au cœur d'une dangereuse accalmie. J'attends que vienne à ma rencontre un être issu des brumes du futur, quelqu'un qui est moi et auquel j'aspire clairement et confusément à m'identifier.

Sa venue ne comporte ni rituel ni cérémonial ni doute ni certitude. Je me laisse guider. En lui se condensent tous mes désirs. Il est porté par l'inspiration, il est cette inspiration, qui ne se soucie pas d'être bonne ou mauvaise, puisqu'elle récuse les échelonnements de la réussite et de l'échec. Elle est moi et elle est à moi. Elle ne regarde à personne, elle n'est le regard de personne, pas même le regard que je porte sur moi-même. Elle est un éclair dans lequel je vis. Il suffit de quelques secondes, en temps de survie, pour que je me perçoive en dépassement et que la réalité soudain s'ébroue et s'éveille de la léthargie où l'a plongée l'envoûtement de l'économie. Le grand désir est un bond vers soi, un départ et une arrivée qui brisent la chaîne des instants et l'écoulement du néant.

Il ne s'agit pas de s'installer dans un état mais de s'inscrire dans une volonté. Sans doute est-ce le sens de la formule que je vais me

répétant à longueur d'espace et de temps : N'attends rien, désire tout.

XI

De l'amour

Il n'y a pas d'outrance en amour. Quiconque a éprouvé, ne serait-ce qu'une fois, le peu qu'il nous en est accordé de connaître et de goûter sait que l'amour est tout. Si l'absolu a un sens, c'est le sens que l'amour lui donne dans le parcours d'une vie.

Or, l'existence à laquelle nous nous abandonnons ne livre de la passion la plus commune, la mieux partagée, la plus aisément accessible à tous, que des reflets déchirés. La clarté du soleil a trop à faire des gestes productifs pour la distinguer d'une vaine rêverie. Ombre le jour, la nuit la relègue au milieu des cauchemars. Comme la vie, l'amour brille par son absence.

Parcourez la somme d'ouvrages et de témoignages laissés par l'art, la littérature, la pensée, l'histoire et dénombrez, si vous en trouvez trace, les célébrations de l'amour heureux, voire sa simple évocation dépouillée de regrets. Ce qui l'exalte exprime plus de sang que de sperme. Les lamentations de la rage et du désespoir étouffent le plus souvent les cris de la jouissance. L'odieux et la volupté s'entremêlent si intimement que leur confusion instille la crainte jusqu'en la plus profonde innocence des désirs.

La vérité est que l'amour outrepassa le monde où nous confine une réalité que nous persistons à entériner. Une réalité qui va à l'encontre des promesses de vie, une réalité si âprement éloignée de cette terre promise, à laquelle nous aspirons, que la conviction de ne l'atteindre jamais la voue à l'esprit religieux ou à la dérision, qui exprime un renoncement tout pareil.

L'univers sensible de l'amour est pourtant celui où nous naissons, où nous allons et venons, selon ce mouvement élémentaire, primordial, qui mène, émeut et accouple l'homme et la femme. Par quelle aberration originelle avons-nous gagé de le réduire à une réalité marginale, à une illusion lunaire, à un trou noir exerçant, dans la galaxie du profit, de la prédation, des lois cruelles de survie, une redoutable force attractive ?

Presque toutes les images, presque tous les sons, les pensées, les vocables, qui nous échoient, franchissent les rives de l'amour. Ils nous poursuivent et nous hantent, cependant que nous nous adonnons à des occupations que l'on dit terre à terre, alors qu'elles n'ont rien de corporel ni de terrien mais nous traînent, sous un ciel sombre et sans vie, en des lieux incertains où des Dieux fuligineux tournoient dans l'âtre fumée des sacrifices, dédiés à la Bourse et au travail. La langue de l'amour appartient à un langage inarticulable dans l'espace et le temps qui, nous étant impartis hors de l'amour, le désarticulent.

Qui ne les a entendus voleter autour de lui, ces éléments d'un langage désappris, que Rabelais, dans une page saisissante du *Quart Livre*, montre errant en peine de ressusciter, parce que la gorge qui les a proférés a été tranchée.

Le pays d'analogie mène, par ses routes innombrables, au pays de l'amour. Mais que d'obstacles aux cheminements de la conscience qui s'y hasarde !

Il n'est pas jusqu'à l'auteur d'une étude sur l'amour et l'utopie qui, me mettant sous les yeux des pages peu connues de Toussenel, disciple de Fourier, ne se croie obligé d'enrober de railleries quelques rares citations de *L'Esprit des bêtes* et du *Monde des oiseaux*, de peur d'encourir le ridicule de les cautionner.

L'intelligence pratique répugne à l'intelligence du rêve ; c'est un exercice fort ordinaire que de jeter des mots dans le ciel des idées et de se trancher la gorge. Tant de vivants vivent de la mort qu'il n'y paraît guère. Il y a longtemps que les taches de sang intellectuelles prêtent leur couleur à nos paysages dévastés.

Ces couleurs de sanglante grisaille, il me suffirait de m'en délayer – à l'inverse et à l'égal, cependant, des amants qui ne se lavent pas afin de mieux conserver à la peau l'odeur de leur plaisir récent – pour que la perte des repères ordinaires désigne à mes désirs les repères évanescents du monde amoureux, l'immense demeure où ma vie aspire à habiter tout entière.

C'est ainsi que j'entre, au-delà des logiques meurtrières, en sympathie avec Toussenel.

« Comme l'amant qui se pare de ses plus beaux habits et lisse ses cheveux, et parfume son langage pour la visite d'amour, ainsi chaque matin la Terre revêt ses plus riches atours pour courir au-devant des rayons de l'astre aimé... Heureuse trois fois la Terre que pas un concile sidéral n'ait encore lancé l'anathème contre l'immoralité des baisers du Soleil ! Car la fausse morale qui régit l'humanité et la Terre a fait la part de félicité plus large au végétal et au minéral qu'à l'homme ; elle n'a pas interdit aux végétaux ni aux minéraux d'aimer (...) Messieurs les professeurs de physique officielle n'osent pas dire

les deux sexes de l'électricité ; ils trouvent plus moral d'appeler cela ses deux pôles... De telles absurdités me passent... Si le feu d'amour n'embrasait pas tous les êtres, les métaux et les minéraux comme les autres, où serait, je le demande, la raison de ces affinités ardentes du potassium pour l'oxygène, du gaz hydrochlorique pour l'eau ?... Et les fleurs, ô mon Dieu ! Refuser le sentiment aux fleurs, les plus sentimentales, les plus nerveuses peut-être de toutes les créatures. Hélas ! Que vous en avez vu mourir, de jeunes fleurs sans vous douter que c'était la passion qui les tuait. Oh ! Oui, les fleurs confessent la loi universelle d'amour... Le luxe et l'éclat de la fleur affirment que le bonheur est au bout de la passion satisfaite ; son affaissement et ses pâles couleurs, que la souffrance est au bout de la passion comprimée. »

Il écrit aussi : « L'oiseau est de tous les êtres parlants, le premier qui ait dit : le bonheur des individus et le rang des espèces sont en raison directe de l'autorité féminine. Les oiseaux sont les précurseurs et les révélateurs de l'harmonie. »

Je voudrais que la lecture d'une rivière caressant ses rives ne se fit ni par la contemplation béate de sa beauté ni par le calcul du débit nécessaire à la construction d'une turbine hydroélectrique. Je voudrais l'aborder, dans l'ivresse et la conscience, au sein d'une vision amoureuse qui n'exclue ni l'extase esthétique ni la production d'une énergie propre.

Je répugne aux dualités qui nous fragmentent, à la castration originelle du désir par le travail, d'où sont sorties les fariboles du bien et du mal, du matériel et du spirituel, de l'amour charnel et de ses mystiques désincarnations.

Pour moi, la quête d'une unité où, exprimant un moment décisif de mon existence, mes résonances s'accordaient, s'est toujours manifestée par un retour aux sources, par un renvoi à l'animalité.

Je tiens la bestialité pour le fondement de l'amour. Mon attachement aux animaux, qui souvent étonne mes amis, comment expliquer qu'il est d'abord l'affection que j'éprouve à l'égard de ma propre animalité, si pudiquement et si impudiquement voilée par mes civilités ?

Il me plaît qu'à l'origine, le désir soit un rut, une ruée, une tornade pulsionnelle, il me déplaît qu'il s'y tienne et s'y complaise. Cette nature fruste, dont je me départis pour la mieux reconnaître, dont je m'éloigne pour la mieux approcher, m'a gardé le plus souvent dans l'incapacité de feindre, de mentir à mes compagnes, et par conséquent de les tromper, comme il est d'usage en bonne société. Elle m'a, dans le même temps, fourvoyé dans tous les travers qui me semblent aujourd'hui altérer l'amour auquel j'ai toujours aspiré dès les premiers

émois de l'enfance – ces émois que je découvre chez ma fille de six ans, éprise d'un garçon de son âge, et dont il m'est donné soudain d'apprécier, au-delà de l'âge, la très riche innocence.

Il a fallu, pour rendre aux mâles une délicatesse malmenée par la morgue virile, que les femmes les prennent par la main et les guident avec sollicitude sur les voies d'un affinement dont la tête mieux que la queue leur remontrait l'exigence.

L'*ars amandi*, l'art d'aimer, des hommes, si courtois qu'il s'imaginât, n'a outrepassé le dogme de prééminence masculine qu'avec l'émergence de la féminité, enfin manifestée sans ambages comme une évolution irréversible en mai 1968. Son émancipation la situe dès lors, à la faveur d'une récente réhabilitation du vivant, au centre de gravitation de notre système social en devenir.

Je me suis réfugié très tôt dans l'ombre de Don Juan. Sa facile fascination donnait au libertinage ses lettres de noblesse. J'aurais appris davantage de Fourier, qui montre, avec une belle sérénité, comment passer de l'orgie, crapuleuse en Civilisation, au charme des relations polygames, régies selon les principes de l'Harmonie.

Le « grand seigneur méchant homme » quêtait sa grâce auprès des femmes qu'il violait, moins dans leur corps que dans l'affection qu'elles étaient en droit de recevoir. Cependant, les Anna, les Elvire, les Zerlinde n'hésitaient pas à lui accorder ce salut qu'il se refusait à lui-même, *perinde ac cadaver*, aux termes d'une dramaturgie bouffonne, identifiant *in extremis* à la statue d'un vieillard trépassé, agressif et dignement détestable, le visage de l'amour dont il avait été la vivante corruption.

J'ai rarement passé le cap d'une rupture amoureuse sans succomber à la hantise d'une autre figure emblématique, celle de Barbe-Bleue. Enfant, sa légende avait achevé de me plonger dans une singulière angoisse, du jour que je découvris, dans la resserre, un seau d'eau ensanglantée où baignaient les serviettes hygiéniques de ma mère.

Un rêve récurrent me poursuivait longtemps : des femmes, assemblées pour quelque cérémonie expiatoire, me conviaient dans un grenier obscur, parsemé, je le savais, de chausse-trappes. D'elles je ne distinguais que des ombres dont me parvenaient les murmures et les invites. Je devinais qu'aller vers elles me perdrait. À l'instant où, pris d'une étrange ferveur, je m'y résignais, se détachait du groupe celle que j'appelais, au temps de notre passion, la petite Ève d'Autun. Me prenant par la main, elle me guidait selon un parcours compliqué qui m'évitait la chute et me réconciliait avec les femmes, au sein desquelles mon impérieux désir d'un amour souverain, total, absolu, avait failli. Elle me sauvait des manquements à l'amour, qui m'avaient perdu à mes yeux.

Celle qui ressemblait tant à la petite Ève sculptée de la cathédrale d'Autun était en réalité de Luzarches. Elle fut sans doute, par le passé, l'une des rares à me changer des amours tumultueuses auxquelles je m'adonnais, la seule qui m'offrit, bien que je ne vécusse pas en permanence avec elle, une atmosphère d'idylle familiale, digne du phalanstère, en invitant ses sœurs à partager notre lit sous la même, apaisante et chaleureuse couverture d'un amour sans entraves.

Je ferai la part belle à Freud en attribuant à mon éducation une propension à la polygamie. J'avais en effet été élevé par une mère et une grand-mère paternelle que rapprochait une encombrante dévotion à mon égard et que déchirait la sourde animosité qui régnait entre elles. Ma sensibilité, excitée et énervée tout à la fois, redoutait les effets désastreux d'une telle ambiguïté et s'obstinait à les nier ou à les vouloir ignorer.

J'ai longtemps noué, au fil des aventures amoureuses que tailladait Atropos, la culpabilité d'avoir quitté un peu abruptement ma grand-mère, alitée, en ignorant qu'elle se mourait. J'ai voué un culte à *La Nouvelle Babylone*, de Kozintsev et Trauberg, parce que l'héroïne en chignon, tuée sur les barricades de la Commune de Paris, lui ressemblait. L'idée ne m'a jamais tout à fait quitté d'avoir, plus d'une fois, manqué de sollicitude dans mes inclinations, voire de m'être conduit comme une brute.

Mon père, cheminot, affecté à des fonctions intérimaires qui l'obligeaient à séjourner dans des gares lointaines, où il courait allègrement le jupon sans cesser d'être amoureux de ma mère, était, dans son affection, plus critique à mon égard. Il m'a gardé de l'autosatisfaction, de la fatuité à laquelle succombent si sottement les libertins et les polygames. Comment aurait-il pu m'aider, en revanche, à focaliser sur cet amour absolu, dont j'ai si désespérément sollicité la grâce, les inégalables voluptés prodiguées par Éros ?

Jusqu'au moment où l'existence m'a accordé, comme en une jouissance abolissant la notion même de durée, la quintessence de ses dons, j'ai vécu dans l'opinion qu'aucun amour passé, si émouvant fût-il, ne valait la promesse d'amours nouvelles. J'ai récité jusqu'à l'éphémère apaisement de mes angoisses, jusqu'au jaillissement insensé de la persuasion en une folle rivière débordant de partout, ces mots obéissant moins à une inspiration, car la formulation poétique ne m'est guère familière, qu'à la volonté de ne renoncer jamais aux voluptés :

Ô temps du désir délivre-moi sans trêve du temps des souvenirs.

Accorde-moi encore et encore
le temps de l'éternel retour
le temps des commencements,
le temps des amours naissantes,

la première lueur et la sueur de l'aube
quand les corps consumés
renaissent de leurs cendres,
Ô me lover
à jamais
dans le tourbillon bleu
du ventre de la femme
quand s'ouvre, déchirant la nuit,
la jouissance d'un cri.

Je voudrais qu'il ne fût pas une intonation de ma voix qui n'exprimât, en de subtiles harmoniques, mon infinie gratitude envers les femmes dont l'existence fut et fit ma vie. De celle qui, selon une expression sublime et banale, m'a donné le jour, aux compagnes dont l'affection de quelques heures ou de quelques années m'a sans cesse fait renaître ; à celles que j'ai aimées sans les aimer, à celles que j'ai aimées en les aimant, à celles que j'ai aimées sans être aimé.

À celle qui, entre toutes, fut autre, fut mienne, la première et la dernière.

J'ai souvent manqué à la conscience de l'amour, telle qu'il m'est donné de l'appréhender aujourd'hui dans son incomparable clarté. Ce sentiment d'avoir failli à l'essence même de mes désirs, je ne le ressens pas comme une faute, il est entré dans ma chair comme ce noir éclat d'une inconscience d'obsidienne, qui blesserait en un sacrifice aztèque inachevé le sacrificateur et la sacrifiée.

Ô vous qui vous reconnaissez en me croisant par les terres du réel et de ses indicibles mystères, y erriez-vous mortes ou vivantes, je vous mande et fais savoir, comme Lear, monarque déchu déambulant dans l'aveugle lumière d'une passion souveraine, qu'en votre profondeur accueillante, si frustement qu'il m'advînt d'y pénétrer et de m'attarder, ce qui de moi fut vôtre, fut, en son iridescence d'un instant, amour total.

La peur des ruptures m'a hanté avec une si sournoise complaisance qu'elle m'a le plus souvent incité à les fomenter. J'y vois l'effet de ce nauséux réflexe de mort dont j'ai pris tant de temps à me départir. Et comment prétendre que j'y sois vraiment arrivé ? Nos pensées ont été des campements vétustes et pouilleux, établis sur les contreforts d'une montagne jugée inaccessible, dont nous avons fait la cible d'un tir groupé de banalités. L'idée que l'amour vainc tout, même la mort, a été confinée au sublime, nous enferrant dans un quotidien acharné à convaincre que la mort vainc tout, surtout l'amour.

J'incriminerais volontiers l'austérité, le puritanisme, la frustration qu'engendre l'absurde occupation d'avoir sans trêve à grappiller

l'argent de la subsistance, source d'une destinée imbécile, vouée à l'esclavage. Mais quoi, n'ai-je pas pris soin de privilégier mes plaisirs, de revendiquer mon animalité foncière, de railler et de combattre les morales de contrainte et de représentation qui m'en dissuadaient ?

La vérité – la mienne en tout cas – est que l'exubérance du désir ne suffit pas. Que les pulsions débridées battant la campagne engendrent au terme d'une course échevelée mort et destruction. Ce qui n'est pas affiné se corrompt, ce qui n'est pas dépassé pourrit. Ainsi en va-t-il des vérités, ainsi en va-t-il de nos pulsions les plus exaltantes et les plus généreuses.

La recherche d'un équilibre entre le dionysiaque et Papollinisme est incongrue. Elle se borne à reproduire l'oppression de l'esprit sur le corps, elle entérine le mandat céleste que la matérialité terrestre défère à une transcendance qui la gouverne, entité divine, religion, idéologie et autres avortons du principe abstrait où se rencogne la gestion économique du vivant.

C'est de l'animalité que doit naître l'humanité, c'est de la violence de la vie que doit saillir son extrême raffinement, c'est de la génitalité brute que lentement et délicatement s'épanouit l'amour.

Scutenaire, que je ne découvris que très tardivement, bien qu'il habitât Ollignies, non loin de Lessines, célébrait déjà la liberté sexuelle en vogue dans ce pays d'ouvriers carriers où un socialisme, volontiers insurrectionnel, avait aiguisé singulièrement les consciences.

Les « mottes », amas de terre caillouteuse que le creusement des carrières de porphyre avait parsemés çà et là en « montagnant les plaines », comme dit la chanson de Josquin des Prés, servaient de refuges aux couples saisis par le désir pressé de s'accoler. On en revenait les genoux et les coudes maculés de boue et le cœur en fête. Les gens du bas de la ville clignaient de l'œil et vous décochaient un sourire complice. La bourgeoisie de la ville haute ravalait ses sarcasmes et haussait les épaules en toisant « la crapule rouge ». La géographie urbaine confirmait l'image naïve de la lutte des classes. Le bas baisait, le haut forniquait sous l'estampille de la culpabilité, en culetages sournois et sadiques orgies.

Les principes rudimentaires inculqués par mon père ont longtemps suffi à l'idée que je me faisais d'une éthique révolutionnaire : il est permis de boire beaucoup à quatre conditions : tenir le coup ; ne pas trinquer avec un patron, un ennemi de classe ou un briseur de grève ; être à l'heure à l'école et obtenir des résultats satisfaisants ; ne jamais tomber dans l'ivrognerie en quoi l'homme déchoit, perd sa conscience de classe et s'avilit en une dépendance qui l'expose à toutes les compromissions.

Faire l'amour excluait le viol et le risque d'engrosser la jeune fille

dont la sollicitude vous autorisait à toutes les privautés. Mes débordements étaient assujettis au respect d'un contrat tacite selon lequel les prestations scolaires s'accorderaient aux libertés consenties.

Mes parents survivaient d'un médiocre salaire mensuel, dont la régularité décourageait tout autant les lamentations que les vanités. Leur façon de s'accommoder au mieux d'un piètre revenu consistait à le consacrer, en dehors des nécessités ménagères et de mon éducation, jugée prioritaire, à ces menus plaisirs de l'existence qu'ils excellaient à enrober d'une atmosphère de fête et à enrichir de commentaires enthousiastes. Les hymnes et péans ordinaires ne brillaient guère par leurs vertus poétiques : « On a bien bu, on a bien mangé, comme on s'est amusé ! » De tels boniments auraient eu raison des plus belles vocations théologiques.

Leur génération, qui avait découvert les congés payés, la Sécurité sociale, les lendemains qui ne déchantent pas inéluctablement, voyait dans l'hédonisme un palliatif à l'ordinaire objurgation de tout sacrifier au travail. Ils tenaient l'hospitalité pour la première des vertus. À Lessines, le parti socialiste, dont le folklore et la légende dorée ne rechignaient ni à la grève ni au tumulte, ajoutait aux réunions de famille conviviales et querelleuses un calendrier riche en célébrations dont la futilité n'ôtait rien aux débordements joyeux dont ils fournissaient le prétexte. Une ou deux fois par semaine, j'accompagnais la tournée des bistrots, exclusivement socialistes, à une exception près, le café Achille, dans le haut de la ville, où toutes les tendances politiques se retrouvaient et s'affrontaient sous la houlette de deux accortes vieilles filles qui d'un mot ou d'un regard interdisaient que la violence des vitupérations entraînent des voies de fait.

Mon père n'éprouvait de sentiments xénophobes qu'à l'endroit de la ville voisine d'Ath, réputée bourgeoise, où disait-il, les gens mangeaient du hareng saur toute la semaine pour avoir de quoi frimer le dimanche. Le jour où il m'envoya à l'université, il m'annonça simplement et sans avoir jamais à le répéter : « Je peux te payer une année, pas deux. Si tu réussis, tu obtiendras une bourse d'études, si tu échoues, c'est fini. »

Je lui sais gré de cette rusticité, revendiquée sans ambages, en quoi tenait tout entière la volonté d'être « un homme ». Elle m'a ancré dans la vie quotidienne comme en un port où il n'y eût ni départs ni retours qui ne prissent sens, là et nulle part ailleurs. C'est parmi ces vagues sous lesquelles grondaient parfois de misérables tempêtes, qui charriaient d'incompréhensibles amertumes et des joies inopinées, battaient mollement les pontons où accosteraient peut-être le malheur, la maladie battant le pavillon de l'inconnu, que j'ai appris à me méfier des mots fringants, des discours parfumés, du verbe qui s'interdit de

péter.

Oui, la vulgarité quotidienne, entre larmes et rires insensés, mesquinerie et folle générosité, ridicules et enthousiasmes rabelaisiens, m'a davantage incliné à devenir humain que l'humanisme de parade enseigné dans les écoles et professé dans les milieux civilisés. Il m'a appris à conchier les sentiments patelins, la fausse bonne conscience, le brouet de misanthropie et de philanthropie qui passait pour nourrir la lucidité avec la cuiller du ressentiment et de la compassion. Si rudimentaires et si grossiers que fussent les matériaux de construction, ils permettaient de bâtir une existence capable, en les broyant et malaxant, d'en tirer une matière plus propice au bonheur, lequel, en l'occurrence, se bornait à instaurer la société sans classes en se comportant comme si elle existait déjà (c'était l'époque où les socialistes se donnaient du « citoyen » comme les ouvriers carriers du « compagnon » ou du « cousin »).

Il m'a fallu plus longtemps, en revanche, pour comprendre à quelles carences la nature mal dégrossie exposait ceux qui, les pieds lourds et les doigts gourds, s'invitaient tout de go dans l'univers parallèle de l'amour.

L'amour était la *terra incognita* par excellence. La politique l'ignorait, l'hédonisme n'y voyait qu'une chanson de salle de garde, les amoureux le désapprenaient en accédant à des responsabilités parentales. C'était une zone de silence. Les seuls bruits qui nous en parvinssent étaient les annonces de mariage et les rumeurs de grossesse, que ma mère appelait une « position intéressante », statut dont mon imagination s'emparait pour décliner la gymnastique du *Kāma Sūtra*.

Mon père, qui taisait soigneusement ses frasques, rangeait l'amour dans un tiroir de l'inviolable vie privée. Il répugnait aux allusions graveleuses qui, proférées le plus souvent par la faction catholique de notre famille, lui paraissaient empreintes d'ignobles relents de soutane.

J'ai pu mesurer peu à peu ce qui, dans le privilège d'être un homme, empêche d'être humain. La virilité aura été la vertu patriarcale par excellence. Elle consistait, en toute occasion, à fourbir l'arme dissimulée sous la braguette et, lors d'une querelle, à crier à l'adversaire, le poing brandi pour en suggérer la puissance infailible : « Sors donc si tu es un homme. » Et nul n'ignorait que cela signifiait en pur langage vernaculaire : « Viens que je te donne la branlée, viens que je te la mette. » L'idée de cette abominable distorsion m'est revenue à l'esprit en visitant les tombes étrusques de Tarquinia où le guerrier en érection brandit un javelot en direction de l'ennemi. Ithyphallique et doryphore, voilà ce qui s'est appelé, pendant des

millénaires, « être un homme ». La guerre a été la frénétique et sanglante pénétration des hommes entre eux, avec en prime le repos en compagnie de femmes, soumises et fascinées par les tueurs.

L'amour ne s'est pas encore dépouillé de cette sauvagerie-là. Belle civilisation que celle qui inscrit le signe de mort sur la porte de la vie, où l'amant pénètre lentement pour atteindre avec sa compagne à la plus somptueuse volupté !

Pourtant, mes petites compagnes du quartier ou des colonies de vacances se moquaient bien de l'orgueil des garçons, plutôt farauds de prime abord. Elles exigeaient leur plaisir avant de satisfaire le nôtre, ayant vite remarqué à quel point, chez les mâles, l'assouvissement portait à la nonchalance, à la désinvolture, voire au mépris.

La fellation était rare. Alignés trois ou quatre, dos au mur, derrière la cabane d'un tailleur de pierres, dont le chantier encombré de pierres tombales était notre terrain de jeu, nous nous en remettions à leur main douce ou brutale. Une des filles insistait pour officier sur deux garçons à la fois. Leurs réflexions, tendres et ironiques, ne portaient pas sur la taille des bittes – je n'ai jamais connu de femme qui s'en inquiétât et participât de ce culte, intronisé par les mâles, à l'usage des femmes obsédées par le fantasme du viol – mais sur la rapidité, la lenteur ou la puissance de l'éjaculation, mesurée avec de grands rires.

J'ai toujours perçu dans ce style de caresses une manière de confusion linguistique entre s'émouvoir et se mettre en branle. Le frémissement des mots est indissociable, pour moi, du mouvement émotionnel qu'avivent les doigts, la peau, la langue, la *virga magica*, l'aile du désir, l'oiseau des ténèbres en quête d'une jouissance lumineuse. Je ne vois d'autre explication au battement érotique qu'il m'arrive de ressentir, au cœur du corps génital, à l'instant où les mots se nouent et se dénouent, au moment où un aphorisme atteint, en s'enroulant autour d'une pensée, à une forme parfaite.

Sur le chemin de l'école surgissait, lorsque nous passions, un homme nommé Vital. Il habitait seul dans une grande maison. Il se tenait sur la porte, laissant percevoir, dans un pantalon lâche, une forme oblongue qui me paraissait descendre jusqu'aux genoux. Il nous apostrophait inmanquablement en des termes qui tout à la fois nous choquaient et nous amusaient, car nous en étions à l'âge des fines plaisanteries sur le sexe et ses nombreux dérivés : « N'oubliez pas de tirer dessus tous les jours, mes enfants. »

C'était un homme simple, qui avait la réputation de n'être pas méchant mais un peu demeuré et dont l'innocente manie était d'inciter à une conception organique du bonheur. Ses manières n'avaient rien de sournois, il n'était ni exhibitionniste, ni pédéraste, ni pervers (si ce mot a un sens). Bien que son prosélytisme de Diogène de

quartier embarrassât les adultes, pourtant peu avares d'allusions graveleuses, il donnait aux adolescents que nous devenions cette bonne conscience de la caresse phallique que le plaisir accordait à la prudence en initiant les garçons et les filles à ce que les Britanniques appellent le *petting*. Ce qui me frappe aujourd'hui, c'est à la faveur d'un nom peu répandu, cette allusion à la vitalité dont le secret – ici illustré ironiquement par une marotte de fou – tient à la force génitale, à sa magie orphique, à son rayonnement phéromonal.

L'irrigation amoureuse du corps est le déluge de la vie originelle. Ce déluge-là a été oublié. La mémoire d'une histoire, mal *foutue*, l'a supplanté sous les flots purificateurs de la mort qui clapotent dans le marais des légendes bibliques.

La vague de sperme est plus ancienne et plus profonde que le sang qui l'a souillée. L'océan d'où elle jaillit ignore le mont Ararat d'où l'arche d'un monde nouveau, aujourd'hui cacochyme, propagea à la terre entière ses valeurs mercantiles. L'amour est la forme la plus ancienne et la plus nouvelle des sociétés en voie d'humanisation, à l'instar de la femme qui, génétiquement et socialement, précède l'homme et retrouve dès à présent un pouvoir non de maîtrise mais de focalisation. Les sursauts de barbarie auxquels nous sommes confrontés ne m'ôteront pas de la conscience que l'inhumanité s'enlise inéluctablement dans son passé tandis que surgissent au pied de ses remparts effondrés les premières vagues d'une marée humaine. Je te salue, vieil océan !

L'effondrement de la civilisation marchande a beau couvrir de ses fureurs spectaculaires les murmures d'une vie trop longtemps opprimée et qui aspire, avec une résolution insensée, à la souveraineté, le branle est donné aux appétences du désir, à ce progrès presque imperceptible encore, que seul alimente et affine l'amour dépouillé de ses afféteries.

Dans la courbe déclinante de son offensive contre la planète des hommes, la barbarie rencontre la revendication antithétique et originelle d'une humanité sans cesse renaissante. Cette racine, que le mâle guerrier, en la malmenant, a enflée artificieusement de suffisance et d'agressivité, se redécouvre en cette source de jouissance et de vie qu'est la femme. L'ironie veut qu'elle prenne désormais pour modèle l'humble clitoris qui, dépouillé d'orgueil, s'adonne sans réserve au plaisir.

L'un des moindres effets du culte de la virilité n'est pas ce sentiment panique, arrachant le courage du cœur des hommes et précipitant les Ménades au corps affamé et affolé, par les rues et les

forêts du meurtre orgastique.

La gynéphobie de l'homme tient à cet instrument qu'il a taillé en forme de glaive pour vaincre et écraser la femme, dans la hantise d'une conquête mal assurée et qui, dès l'abord, lui enlève la puissance de l'amour. D'un frêle rameau, il a fait une arme si incertaine qu'il éprouve le besoin de l'accoutrer sans relâche d'une ardeur conquérante, de l'enrober dans la pathétique pacotille du prestige verbeux, de lui fournir en mode de braguette l'enflure des signes distinctifs de puissance, du compte en banque à la voiture de luxe.

Que n'y voit-il davantage une jolie plante, dévolue à la caresse de la femme qui l'accueillera au sein de ses jouissances et la fera fleurir dans l'oasis de ses désirs ? Pauvre mâle dont la volonté de puissance a dévoré la génitalité jusqu'à détumescence. Pauvre éclair fébrile dont Zeus exorcise la menace d'impuissance en alimentant le ferment où se cultivent, pour de sinistres moissons, la peur et la haine de la femme.

Quelle angoisse que l'archaïque devoir d'ithyphallisme ! La dérision se mêle au poignant dans la résolution d'André Breton et Benjamin Péret de ne se montrer à une femme, si l'on en croit leur réponse à l'enquête du groupe surréaliste sur l'amour, qu'en l'état d'érection.

À l'époque où je brocardais pareil souci de commanditer en exhibition, comme s'il s'agissait de fournir une preuve, une agréable, musculaire et rudimentaire manifestation du désir, une amie eut le bon sens de me faire observer que je ne rechignais pas de me plonger avec elle dans un éréthisme dont je tirais un goût, aussi faussement secret qu'imbécile, de la performance.

Plus que la femme, longtemps exclue, pour son incompétence supposée, de la gestion de l'économie, les hommes ont assujéti leurs gestes et leurs comportements aux réflexes d'appropriation, de concurrence, de devoir de prédominance qui régissent les luttes de survie et la conquête du profit. La critique de l'imprégnation marchande n'aurait pas suffi à m'épouiller de tant de forfanteries, conservées par-devers moi, alors que je les raillais si volontiers chez les autres. Le don d'amour, en quoi s'affine incomparablement l'intelligence féminine, est la vraie source de la radicalité.

À quoi tenait le piège où je me suis pris ? Je crois avoir sacrifié assez peu à l'orgueil du libertin, dont la Bible, aussi absconse en son dénombrement que les Saintes Écritures, est le catalogue sociologique et statistique braillé par Lépreux. J'incriminerais davantage une façon fruste de laisser filer et proliférer la pulsion érotique jusqu'à ce qu'elle s'effiloche et détruise son objet comme s'il était cause d'ennui et de désaffection. Cette cruauté des ruptures que j'ai toujours redoutée procédait d'une rupture avec moi-même. De même que

professer la révolution absolue autorise à des compromissions avec ce qui n'est pas elle et est réputé la préparer, de même cette totalité de l'amour à laquelle je prétendais m'attacher me remontrait assez son caractère inaccessible pour que je comble frénétiquement l'angoisse d'un manque inéluctable par l'exercice de la quantité. J'ai longtemps estimé qu'un jour, je ne dis pas sans amour, mais sans faire l'amour était un jour perdu. On ne faillit pas plus complaisamment à la revendication radicale que l'on s'est juré de faire triompher.

Les ruptures ne m'ont rien appris, si ce n'est de quel handicap l'affection était frappée dans une civilisation qui la rangeait parmi les valeurs marchandes. Seule l'exaltation d'amours nouvelles m'a ouvert les voies de l'affinement progressif. La passion recommencée est une renaissance.

Si je possède aujourd'hui plus de clés que dans la jeunesse et la maturité réunies, ce ne sont pas celles de la sagesse et moins encore, comme l'âge y incite, du renoncement. La dernière serrure déverrouillée débouchait sur la folie de l'amour, sur l'ivresse des sens et la conscience qu'elle illumine, sur ce qui matérialise le plus exactement la plénitude intemporelle, cet « éclair au cœur de l'éternité ».

Le XX^e siècle aura vu disparaître, même dans les pays du sud où elle perdura, la mode masculine de porter à l'entrecuisse une main apparemment désinvolte et de se soupeser les couilles comme si de rien n'était. Le geste passait pour la dernière vulgarité, d'où sa vogue. Sous l'invite exhibitionniste, où le mâle croyait attirer les femelles en contrefaisant le paon – rôle jadis dévolu à l'étui pénien –, il s'agissait bien d'alléger l'angoisse d'une perte soudaine et irréparable. Je ne jurerais pas que les hommes ayant renoncé, en public tout au moins, à se tâter les génitoires aient banni de leurs hantises ordinaires jette peur de l'ablation mentale du pénis qui jadis déterminait la conversion des pécheurs et précipitait dans la ferveur religieuse les Don Juan de Manara et autres Liszt – mais non Casanova qui sut au moins mener avec une convaincante absence de culpabilité les aventures de l'amour délabré.

Si l'anxieuse vérification d'une aléatoire virilité a perdu sa ridicule pertinence, c'est que la relation amoureuse s'est mise au goût des femmes. Leur voix, qui dans la tendresse a toujours les accents de la jouissance, a clairement fait entendre que l'élément bestial de l'accouplement, au demeurant non négligeable, était au regard de l'amour d'une insuffisance notoire.

Cela ne s'est pas fait sans mal car avant de réinvestir son corps aliéné par la morale des procréateurs, la femme a subi le dernier outrage du mâle : elle s'est virilisée. L'anxiété de l'ithyphallisme

obligatoire a trouvé sa contrepartie, chez les femmes, dans la crainte de n'arriver pas à l'orgasme, voire dans le sentiment d'avoir à payer de quelque infortune une jouissance longtemps jugée incongrue. Qui n'a connu de ces natures ardentes qui, sitôt le paroxysme du plaisir atteint, n'avaient de cesse d'en combattre les effets, répudiant leur bonheur pour acquitter scrupuleusement la caution du négatif, et sacrifiant aux tourments de la vie quotidienne l'apaisement qu'elles avaient désiré de tout leur corps ?

Dans les années dites de libération sexuelle, qu'encourageait le marché florissant de la pilule contraceptive, l'objurcation d'offrir sur l'autel du mariage le sacrifice d'une virginité demeurée intacte céda la place à la honte d'être pucelle à quinze ans. Le premier venu, réduit à un objet d'intromission, faisait l'affaire pourvu qu'il vous débarrassât de ce brimborion, de ce voile aussi préjudiciable à la féminité réhabilitée que le tchador ou la mantille imposés par la superstition islamique ou catholique.

L'obligation de jouir excipait de lois physiologiques dont s'enrichissaient une science et un marché garantissant l'orgasme à tous prix, sur l'égal du plaisir mécanique. Recrutée des mesures aux palais, une clientèle, succédant à ceux qui proclamaient hier l'égalité devant la mort, assujettissait, en suivant une voie moins sinistre mais aussi contestable, l'émancipation à l'acmé. L'époque était au défoulement excitant et sordide. Le périple des lits, où le plus souvent les gestes de l'amour s'accomplissaient avec la fatalité du travail bien ou mal fait, satisfaisait enfin, après plus de cinq siècles, à la revendication des *Homines Intelligientiae* de Bruxelles : accéder à la liberté d'accomplir les gestes de l'accouplement aussi naturellement que passer à table pour boire et manger.

Encore le vocabulaire de la commensalité n'est-il pas privé de la beauté singulièrement refusée aux mots de l'excitation érotique. Parler d'amour reste incompréhensible en dehors de la langue que dardent les amants dans les murmures de l'étreinte. L'amour ignore l'allusion graveleuse et sournoise. Aucun mot n'est inconvenant, qui exprime les ravissements de la jouissance amoureuse ; la moindre parcelle de peau, d'organe, d'excrétion se trouve magnifiée au-delà de toute expression. Cependant, sortis du lit, de la chambre, de l'intimité, ils trament après eux une odeur mièvre ou vulgaire. Ce n'est pas qu'ils soient obscènes, je ne connais d'autre obscénité que ce qui est marqué au sceau de la prédation et du profit. Mais ils sont sans substance. La pornographie est une rhétorique de l'absence.

Comment se résoudre à célébrer le con, même en invoquant le connil ou petit lapin ? Misérable société qui n'accorde aux caresses et

à leur objet que la précision d'un lexique médical et théologique : coïter, forniquer, baiser, enfiler, masturber, branler, enconner, enculer, sodomiser, con, queue, bitte, membre, mentule. Faut-il relever la gageure de Brasillach, ignoble délateur fusillé par des revanchards non moins ignobles, qui, dans *Comme le temps passe*, décrit, sans un seul de ces mots bancals, une scène d'amour dont la vivacité et la délicatesse restent un hapax de la littérature universelle ? Qu'un tel hommage à l'amour procède d'une existence si vermoulue en dit long sur le mépris que nous professons à notre égard en sacrifiant la réalité passionnelle à la réalité mercantile.

En dépit du silence réprobateur de mon père et des effarouchements de ma mère face à la moindre inconvenance, ma sexualité s'est éveillée dans une innocente paillardise, où la brutalité des mots du sexe était tempérée par une affection rudimentaire. Dans le picard de mon enfance, nul, en milieu ouvrier, ne s'offusquait d'entendre un homme appeler son épouse ou son petit enfant « ma bitte ».

Les fillettes de mes dix ans, comme nous leur levions les jupes pour estimer nos différences en connaissance de cause, disaient sans minauder et avec une saine ingénuité : « Montre ta bitte. » C'est tardivement, sous le feu des regards courroucés ou désapprouvateurs, que la gêne m'est venue d'un mot que je me mis à condamner pour sa déficience poétique. J'en ai secrètement gardé l'usage, l'écrivant avec deux t, par analogie avec la bitte d'amarrage, évocatrice du port d'attache. Je trouvais digne de Jean-Pierre Brisset, grammairien fondamental, qu'apparentée à une ancre elle en fit phonétiquement couler beaucoup. La main, la bouche, le sexe de la femme s'y viennent mouiller et affourcher. Elle appartient au parler des marins, au havre où les tourments s'apaisent et d'où la godille pousse en haute mer la barque de l'aventure, la livrant au roulis, au tangage, à la vague qui la bat, lèche, démâte.

Les femmes mettent dans leur désignation plus d'humour et plus de tendresse. Boccace s'en amuse dans son conte du rossignol, que je lus à treize ans à l'heure des plaisirs que l'on appelle solitaires, bien qu'une foule de nudités débridées les habite. J'ai aimé, au plus doux d'une nuit, en retrouver le souvenir, ravivé par la candeur d'un chuchotement : « C'est un oiseau frémissant que l'on caresse. » S'il ne prenait son envol à toute heure du jour et de la nuit, j'aimerais assez conjecturer que cet oiseau-là est originellement l'oiseau de Minerve.

La féminité est dans l'ordre naturel ce qui fait pousser les êtres et les plantes. L'homme n'a de virilité que par elle. C'est pourquoi il apprend aujourd'hui à aimer aussi la femme qui est en lui.

L'enfant est le véritable visage de l'amour. Nul n'échappe à la relation viscérale de l'enfant qu'il porte en soi. N'est-ce pas pour cette raison qu'Éros est toujours figuré sous les traits d'un bambin espiègle, et qu'au cœur de la jouissance amoureuse, les amants retrouvent le visage émerveillé et le corps exubérant de leur prime jeunesse ? À quoi tient l'opposition passionnée et parfois dramatique de la femme et de l'homme si ce n'est à ceci : l'une donne naissance à l'enfant et le retient auprès d'elle, l'autre le garde en son corps et reste les mains vides ?

L'une assume sa puissance créatrice, l'impuissance à créer du second a besoin d'une arme pour se perpétuer par le pouvoir de détruire et de se détruire.

Qu'aimer devienne un commandement et c'en est fini de l'amour. L'objurgation « Aimez-vous les uns les autres » illustre l'échec de ce qu'une satisfaction charnelle affinée eût garanti naturellement. La conscience et l'exigence humaines s'accroissent d'autant que l'effusion du désir aiguise une approche plus sensible de l'amour, qu'elle le dépouille – il en était grand temps – de cet esprit guerrier assimilant la femme à une forteresse inexpugnable sans le recours de la force brutale et de la ruse insidieuse.

Notre science de la création sera celle de l'amour. Elle est encore en ses balbutiements. Que savons-nous des phéromones dont la puissance attractive jette l'homme et la femme dans les bras l'un de l'autre ? Par quelles voies éviter à l'affection de se tourner en son contraire ? Comment raffermir la volonté de vivre en cueillant les plaisirs ? Par quelles dispositions chasser les ombres de la rupture et de la mort ? Il arrivera bien un jour où la sensibilité restaurée fera de l'amour une matière si palpable que la vieille représentation de l'archer, de l'arc, de la flèche et de la cible s'estompera en pressentiment des corps enchevêtrés, lorsque la flèche n'est plus que le trait unissant deux êtres en une seule et même cible.

La peur d'engrosser les filles de notre âge, compagnes peu prudes de nos jeux sexuels, nous maintenait dans les limites de la masturbation mutuelle. La découverte du sexe humide et chaud, au terme d'une lente progression des doigts remontant du genou à l'angle des cuisses, qui s'écartent tandis que s'ouvre et se donne avec une passion croissante la bouche, une et la même, du visage et du ventre n'a jamais cessé, avec la promesse d'une pénétration lente au centre de la femme, d'être pour moi le comble de la jouissance.

La femme est le ventre rond où se recrée le monde. L'homme qui pénètre la femme entre véritablement dans la voie de la création. C'est pourquoi la femme pénètre aussi en lui dans le même temps. Il y a, avec et sans le jeu des mots, compénétration. Je suis toi et tu es moi,

disaient les gnostiques, et si tu te rassembles, tu me rassembles aussi.

« Sommes-nous pas bien brutes, constatait Montaigne, d'appeler brutale l'opération qui nous fait naître ? » Ne voyons-nous pas qu'une prohibition séculaire a empêché, par le long détour d'une histoire sans amour, qu'un véritable progrès humain se fonde sur cette union affinée, en laquelle l'existence individuelle et l'essence de l'homme coïncident. Nous sortons si péniblement de l'ère du viol, de la tyrannie du mécanique et du sacré, qu'un long chemin reste à parcourir pour rendre à l'accouplement primordial l'émerveillement de sa nature.

J'ai toujours éprouvé, en m'insinuant dans l'ancre de la femme, une intense émotion proche de l'idée que je me fais d'une révélation. Jamais, cependant, je n'y suis entré comme en un lieu sacré, voire comme on entre en religion. Le plus voluptueux des introïts n'a que faire de l'idolâtrie. Ce qui m'étreint en tel moment, c'est un sentiment d'archaïsme abyssal, une obscure conscience des origines, une diffusion mentale que j'imputerais volontiers, n'était mon ignorance en la matière, au cerveau reptilien. Le tentacule de l'animalité y appréhende l'amour humain à sa naissance.

Ce qui m'émeut dans la pénétration n'est certes pas le sentiment d'une prise de possession, ni même d'un accomplissement, voire d'un franchissement de frontière unifiant deux territoires distincts. C'est l'entrée dans un labyrinthe où les mouvements conjugués de deux corps, momentanément indissociables, conduisent, avec lenteur et précipitation, douceur et brutalité jusqu'à ce point de fusion où la constriction vaginale sollicite l'éjaculation. La pénétration identifie l'alpha et l'oméga à un bouillonnement de tous les sens, à l'éruption d'une jouissance où deux corps sont un et, dans leur unité, se multiplient, explorant le temps du rêve et des espaces insoupçonnés. J'y ai toujours pressenti, à la façon des gnostiques identifiant *sperma* et *pneuma*, semence de la jouissance et souffle de vie, le coup de dés où s'aboliraient les jeux de la mort et du hasard.

Si j'en avais eu le talent, et le désir sans doute, j'aurais écrit un texte à la manière d'*Ulysse* de Joyce sur le moment de la pénétration et la navigation intérieure qui, au terme d'un périple où l'univers des sens est exploré, conduit à l'interminable cri de la commune jouissance et du naufrage d'où émerge lentement l'île de Cythère. Mais aussi quel artifice si l'on considère combien la fadeur des mots est le sable qui devient verre et vitrail translucides dans l'embrasement de l'amour. Qui n'a éprouvé en son cœur en les raillant par l'esprit les vers de Rosemonde Gérard ?

« Je t'aime aujourd'hui plus qu'hier

Et bien moins que demain. »

Qui, en proie à une grande passion, n'a tressailli aux pires platitudes des romances du style : « Tu es au loin mais je suis auprès de toi, car je t'aime, etc. » ? L'évidence de l'amour est le diamant de l'herbe.

Je ne doute pas que chacun se constitue un lot de citations auxquelles un événement particulier de son existence confère une aura secrète. Je continue d'affectionner : « Et Thomas De Quincey à sa pauvre Anne allait rêvant », « *Non più di fiori* », l'aria de Vitelia dans la Clémence de Titus, *Le Temps des cerises* de Jean-Baptiste Clément et la chanson de Jacques Douai :

« Tu viens à moi du fond de ta jeunesse,
Tu viens à moi et tu ne le sais pas. »

Dans la lignée de l'affection que je porte à Peter Ibbetson, trois témoignages irradient, pour moi, une émotion irrépressible, en ce qu'ils me semblent illustrer cette évidence insensée qu'est la vie, envers et contre tout ce qui la nie.

Le premier est extrait d'une lettre, écrite à un ami par Georg Christoph Lichtenberg, à propos d'une jeune fille dont il s'était épris, en 1777, alors qu'elle avait douze ans. Je ne l'ai jamais lue sans retenir mes larmes : « Depuis Pâques 1780, elle resta complètement chez moi. Nous étions constamment ensemble. Quand elle était à l'église, il me semblait que j'y avais envoyé avec elle mes yeux et tous mes sens. En un mot, elle était sans la consécration du prêtre ma femme... Grand Dieu, cette céleste créature est morte le 4 août 1782, au soir, avec le coucher du soleil. »

Le deuxième rayonne de l'immense ferveur d'Antoinette-Madeleine de Fontaine-Martel, en ses derniers instants de janvier 1733 : « Ma consolation est qu'à cette heure, je suis sûre que quelque part on fait l'amour. »

Le dernier, daté de 1873, est une lettre de Mathilde de Swazzema à Gustave Courbet, créateur de *L'Origine du monde*, qui allie à la sublimité de l'amour le langage le plus cru : « Pourquoi donc te rendre malade en te branlant constamment la pine lorsque tu pourrais employer beaucoup mieux cette douce liqueur qu'il est à mon avis complètement inutile de perdre. Que mes lettres te rendent heureux, j'en ai l'âme entièrement ravie et le cœur des plus joyeux puisque mon seul but est de te plaire. Mais je voudrais aussi te rendre heureux par ma personne, t'amuser, te distraire, te montrer que je t'aime et te donner enfin en réalité ce que tu ne possèdes qu'en imagination.

« Ce que tu me fais de plaisir en me disant que je te procure d'énormes jouissances, m'enchanté ; aussi mon gros bouton du bas est-

il d'une polissonnerie insupportable, ce Monsieur ne fait que m'énerver. Je ne puis pourtant le faire jouir du matin au soir car j'en deviendrais imbécile. (...)

« Je veux jouir par toutes les portes, en faire où il n'y en aura pas. Prends un scalpel, découpe, charcute, et fais de moi une femme tout à fait prodigue pour que je puisse conquérir ton amour absolu (...). Il est bien assuré que si je t'avais vu jouir ainsi j'aurais voulu me joindre à vous autres. Crois-tu que j'aurais assisté à cette exhibition de pines, de couilles, de culs, de cons et de branlage ? Je me serais immédiatement mise de la partie, et cela vaut bien toutes les pines de la terre dont je n'ai nulle envie, hormis la tienne. Mais, mon pauvre amant, tu n'aurais plus de pine que je t'aimerais tout de même. »

Je me méfie d'une langue écrite ou parlée que n'humecte pas le plaisir de laper sa substance à la vraie source de la femme ou de l'homme. La pornographie m'ennuie parce qu'elle est sans amour.

De l'amour absolu

Je ne prétends pas que l'amour, à son apogée, abolisse le temps qui régit l'égrènement précis des instants. Tandis que tout s'enflamme en eux, les amants savent que le film continue de les montrer, avec un indispensable et consternant prosaïsme, fermant la porte d'un appartement, descendant l'escalier, tournant le coin d'une rue, longeant un canal, se quittant à la station de métro, dans le vacarme de la sempiternelle et aveugle routine des trains en partance, où rien ne présage l'éclair d'autres envols.

Dira-t-on que leur regard est double, parce que, percevant la réalité selon le processus de découpage ordinaire en séquences temporelles, ils la traitent aussi par une focalisation qui la modifie ? Ce qui passe communément pour une déformation hallucinée du réel ne révèle-t-il pas au contraire l'intrusion d'un univers autre ?

J'ai le sentiment – j'en appelle ici au témoignage de quiconque a aimé – que le temps ordinaire pénètre dans les méandres d'un temps autre, inhérent au désir ; qu'il est happé, aspiré, englouti par un univers soumis à d'autres paramètres, avant d'être rejeté par à-coups dans l'écoulement qui mesure en termes de durée notre survie, cette vie privée de vie, ce résidu de réalité, laissé pour compte de toute existence.

La question se pose alors de savoir comment et jusqu'à quel point l'espace et le temps de la passion amoureuse influent sur le temps linéaire, selon lequel le principe de causalité déroule le cours des événements.

Les moments de l'amour sont, avec le jaillissement de l'inspiration créatrice, les seuls où nous prenions conscience – à moins que la conscience nous prenne – d'aborder la vie au cœur de son insolite et insolente plénitude. La vie est là, soudain présente. Nous avons beau savoir par la pensée qu'elle est toujours en nous, que sans elle, nous n'existerions pas, sa manifestation, son évidence nous atteint comme une révélation. La vie est bel et bien là, elle existe, elle nous fait exister, nous existons par elle. Pourquoi éprouvons-nous tant de réticence à exister pour elle ? La quête de l'argent, la course au profit, le travail ce n'est pas la vie. Nul ne l'ignore et chacun se satisfait d'une insatisfaction qui le tue.

Je ne puis me contenter d'une joie éphémère ? Je veux savoir pourquoi et comment réside en moi l'incroyable pouvoir de dénouer l'envoûtement qui m'enchaîne, de desserrer les mâchoires d'une fatalité mécanique inexorable, d'interrompre le flux qui m'entraîne tel

un bouchon de liège au sein de flots paisibles ou tumultueux, me précipite en tous sens et ne me laisse d'autre choix que de m'en accommoder.

Comme un homme, lassé de ses obscurités, demandait : « Où trouver, dans le monde, un monde où la vie ait l'éclat du soleil », Éros répondit : « Il est tout trouvé, il est régi par l'amour et il commence en toi. »

L'amour est la vraie ubiquité. Aux yeux amoureux, le paysage dessine les contours de l'amante. Les femmes sont incomparablement belles de l'amour qu'elles inspirent.

Voici la colline de ses seins, au liseré d'un champ de blé se dessine la courbe de sa bouche, sa main joue parmi les entrelacs d'un mur, voici l'ombreuse vallée où murmure sa fontaine, ses cheveux ondulent sous le vent avec la ramure d'un frêne, sa taille est le vent dans les herbes folles. L'amour est partout et partout son territoire est conquis par ce qui n'est pas lui. Telle est la guerre de libération qui me passionne et m'obsède.

La hâte et la lenteur qui pressent, avec une constante réserve, l'homme et la femme à se dénuder à l'orée du désir traduisent l'approche un peu angoissante de deux corps prêts à se fondre dans une communion insolite, à accomplir une union dont ils ne savent rien.

Deux éléments distincts pressentent à travers leur irrésistible attraction que leurs composantes musculaires, nerveuses, physiologiques, dont les mouvements secrets ressortissaient jusqu'alors à une stricte intimité, vont soudain faire cause commune. Ce qui était enfoui de plus indicible, de plus inaudible, de plus indécélable pour les autres se dévoile.

Or, même chez les plus affranchis, comment le rideau, ôté avec les habits, ne garderait-il pas dans ses replis la marque du vieil interdit promulgué à l'encontre du plaisir amoureux ? La caresse, où la chair s'épanouit comme une fleur, désacralise, voilà tout.

La maladresse initiale des amoureux a beau tenir, sans doute, à l'urgence contenue du désir, j'y soupçonne aussi une incertaine témérité à braver la malédiction ancestrale, celle-là même qui, par des voies retorses, prétend sacraliser l'amour, lui conférer une aura spirituelle qui le détache des déchaînements auxquels le corps aspire de tous ses organes, de toutes ses fonctions.

Avons-nous vraiment appris à aller jusqu'au bout de la chair, à la célébrer pour elle-même, tous corps confondus ?

L'amour n'est pas sacré. L'amour est la liberté de se toucher sans réserve, de se renifler, de se boire, de se dévorer, de mêler souffle et

excrétion afin que la jouissance, peu à peu souveraine, abolisse le convenable et l'inconvenant.

Y a-t-il d'autre modèle de liberté, d'égalité, de fraternité que dans l'union des amants qui se disent : ce qui entre en toi, ce qui sort de toi, tout fait partie de mon amour pour toi ?

Je ne connais que dans le moment de la création cette hâte sereine, cette impatience souveraine et cette imminence délicieuse de l'amour, par lesquelles il manifeste son urgence. C'est pourquoi le véritable amour ne connaît ni redites ni platitudes. « Je t'aime » n'a jamais exactement le même sens quand il se répète entre deux baisers, il ne se banalise jamais, tant le plaisir le ravive et le renouvelle.

L'union amoureuse est l'approche constante de ce qui fuit. Même l'orgasme, où le lieu du corps et son temps se rejoignent, fait du point d'accomplissement un point de départ.

Ceux qui se touchent ne touchent pas à un but, ils sont touchés par leur propre plénitude. Et elle s'écoule, les remplissant encore et toujours.

L'amour est l'ombre portée de la lumière de vie. Il faut l'estimer sans la mesurer, qui est commencer à la craindre.

Il me suffit d'un grand éclair d'obscurité, quand tu te dévides en moi et que je me dévide en toi, pour savoir que cette destinée-là n'appartient pas aux Parques.

La fatigue règne quand l'amour boite ou fait défaut. Il n'y a pas d'âge auquel l'amour n'ôte la mesure par la démesure de son émoi.

Dans la félicité amoureuse, la génitalité irrigue jusqu'aux plus infimes parcelles du corps. En elle le cœur se dédouble. Ce que les hermétistes nommaient corps éthérique est le corps du cœur génital.

Celui qui sait peut franchir toutes les portes, mais sait-on jamais ce que l'on sait ? Je veux dire : par quelles voies ? Celles de l'esprit ne font que dénombrer les impasses.

La seule gnose, c'est l'amour. Il fait cheminer la jouissance selon les filières que les penseurs gnostiques imputaient à la pérégrination des âmes à travers les *aeons*, ces univers qui chantent – les mages accédaient par les voyelles au chant des sept planètes –, gouvernés par des princes bienfaisants ou des démons, on ne sait, dont il faut éviter les ruses et les violences.

L'amour n'aveugle pas, il éblouit de sa totalité, il faut, pour que les amants se voient, que les yeux du désir s'écarquillent de leur immense luminosité.

Je ne conçois la vie qu'en l'amour toujours recommencé.

Il arrive que l'on ravale son amour comme on avale une aiguille. Il va dès lors se nicher n'importe où avec la promesse d'infliger douleurs et maladies pour prix de sa mortification.

Mieux vaut ne rien refouler de ses désirs, les tenir en attente, les conforter dans leur secrète et inexorable volonté. Enclos dans un cul-de-basse-fosse, ils se gâtent et tournent en amertume, en ressentiment, en dérégulation.

Je voue un amour sans réserve à ce corps qui ne demande qu'à m'aimer et qui, se nourrissant de mon amour, exaucera le désir dont je brûle, sans avoir à me consumer.

Le labyrinthe est la forêt de longue attente où le désir pénètre pour se révéler à lui-même.

Le discours des amants : « Ma ligne de vie accomplit son tracé d'un point à un autre, qui est toi et toi. Érigée, oscillante et fléchie, elle obéit au dessein de tes caresses. Mon moi s'étire dans le lit de ton corps. Tu es la pleine lune où miroite la lumière nocturne et achevée du soleil. Je contemple mon verre à peine effleuré par mes lèvres : pourquoi boire davantage alors que je suis ivre de toi ? Pourquoi ne pas l'avouer : je n'ai de vie que par toi parce que tu es mon amour de la vie ? Tu m'as permis de ne pas parler de l'amour au passé. Je suis l'oubli qui, effaçant l'étreinte récente, la renouvelle comme si elle fût la première et l'unique. Le temps se renouvelle en moi. Notre existence naît de nos désirs. »

Mon attachement à Gérard de Nerval s'est sans cesse ravivé dans les plissures inopinées des faisceaux horaires, où la courbure du destin coïncidait avec mes aspirations.

Dans « la treizième revient, c'est encor la première », le mystère du sens, dès l'instant que l'on s'aventure au-delà de la ronde des heures, ouvre à de multiples et passionnantes résonances. J'éprouve en un dernier amour le premier qui s'épanouisse dans l'absolu d'une durée absente. Je n'écris pas « dernier » dans un sentiment d'amertume ou de regret. Je n'opère pas un retour sur moi-même cherchant quelque reflet lointain de l'aube des amours. J'ai toujours rêvé d'un amour intemporel. J'en éprouve aujourd'hui seulement la plénitude, celle que l'ombre de Don Juan m'a refusée, comme il se devait.

Depuis, il ne s'est pas écoulé un jour sans que, jaillissant inopinément – comme issu de la pulsion la plus profondément génitale qui soit en moi –, le désir d'étreindre l'être aimé, de vivre en lui comme il vit en moi, ne s'emparât de moi par un phénomène de possession perçu comme une incarnation de l'amour, comme cette

flèche d'Éros qui transperçant le cœur lui confère le pouvoir de régénérer le sang d'une éternelle passion.

J'ai fait le pacte de Faust mais il n'y avait, pour le signer de mon sang, d'autre Diable que moi. Je n'aurai de compte à rendre qu'au commanditaire que je fus.

J'ai gagé ma destinée sur une ombre, mais cette ombre-là, c'est mon double. Je ne parie pas avec la mort, je ne m'apparie pas avec elle. Mon pari est de vivre avec une détermination éprouvée dès l'adolescence et menée peu à peu jusqu'à l'acuité qui vient à bout de tout : me libérer de toutes les fatalités en réalisant ce que mon cœur avait de plus cher.

Ô mon cœur – comment ne pas l'avouer ? –, je vous dois tout.

Je n'ai jamais voulu séduire, il est vrai, mais n'était-ce pas un artifice commode pour être séduisant, en dépit et en défi des critères d'une mode qui assignait un gabarit précis et variable – qui était loin d'être le mien – aux objets érotiques, à quoi les partenaires sexuels étaient tenus de se conformer ?

Un petit livre, comme il s'en écrit aujourd'hui pour les enfants, m'a ôté, à la veille d'une rencontre, la triple angoisse des Parques, que nourrissent toujours avec zèle les préjugés qui nous sont défavorables. À un petit garçon qui la contemple dans un zoo, une hyène dit : « Si tu m'emmènes chez toi prendre un thé, je me transformerai en princesse. » Le petit garçon l'invite, lui offre du thé et des cadeaux. Alors, la hyène avoue piteusement : « Il n'est pas vrai que je puisse me transformer en princesse. » « Je le savais », dit le petit garçon et, sans se poser de questions, ils partent au petit bonheur d'où naissent les grands.

Un de mes amis, professeur de lycée, avait commis un petit roman bien tourné. Le succès qui l'accueillit lui valut un courrier abondant. Averti de l'intérêt que je portais à la souveraineté si controversée de l'amour, il me mit dans la confidence d'un événement qui avait bouleversé sa vie et dont il m'autorisa à faire état. Il avait reçu un jour la lettre d'une lectrice, curieuse de la conception qu'il se faisait de la vie. Pendant près de cinq ans il n'y eut entre eux qu'une correspondance, de plus en plus passionnée.

Beaucoup d'aventures amoureuses commencent par la sensualité, le coup de foudre, la projection de cette poudre de sympathie que sont les phéromones. Parfois, mais trop rarement, s'y adjoint l'intelligence de l'alchimie sans laquelle l'amour ne dépasse pas le stade d'une *materia prima* vouée à se corrompre si elle n'est pas traitée avec les soins requis. Mon ami avouait ne rien avoir connu de plus exaltant

que la passion née imperceptiblement, dans les brumes où résidait l'inconnue qui de loin se donnait à lui.

Ce qui commence par l'intelligence a quelque chance que la sensualité y réponde – j'entends l'intelligence sensible, non l'intelligence séparée de la vie et qui glace – car celle-là sait combien les recours de la tendresse parent aux légitimes incertitudes de la sensualité.

L'éréthisme où le plongeaient ses lettres, les mots qui disaient son amour comme si elle se dénudait avec une grâce naturelle, le firent vivre pendant des années, avec une intensité secrète de chaque instant – tandis qu'il parlait, écrivait, écoutait, accomplissait les gestes du quotidien – à la façon de ces amants épris de courtoisie et d'affinement qui, couchant nus côte à côte, se rapprochaient insensiblement et se caressaient lentement jusqu'à ce que le désir poussé à son paroxysme les ensevelisse dans la plus parfaite des jouissances.

Il n'était pas en attente mais en désir constant, et rien ne l'a autant confirmé dans le sentiment que seul le désir ôte à l'âge cette détermination comptable qui le fait avancer, comme une horloge détraquée, à la vitesse du profit escompté, l'amenant par raison droite et tortueuse au seuil de la mort. Il n'est pas vrai, estimait-il, que nous soyons captifs de cette géométrie engendrée par un univers dénaturé, où tout va au revers de vie.

« Par cet amour, m'écrivait-il, je suis tombé amoureux de l'amour. Cela n'arrive guère que dans l'enfance et dans l'exaltation de l'adolescence naissante. » La première idée qui vient dans la tête, où on a pris soin de nous l'inscrire en lettre de bon sens, c'est ce que les comptables de l'efficacité laborieuse appellent gâtisme, pour exorciser une pratique qui les y a plongés dès leurs premiers calculs d'intérêt. La haine et le mépris sont toujours à la solde du mal de vivre.

« Je me suis mis à vivre, poursuivait-il, en état de passion absolue, comme à l'intérieur d'un univers inexploré, dans une grande demeure meublée par le silence et la caresse du désir. Cet incommensurable désir de la femme, je ne l'éprouvai plus que pour elle, tel j'imagine Dante pour Béatrice et Pétrarque pour Laure. Parfois, le soupçon m'étreignait : n'étais-je pas dans le leurre où l'illusion d'un amour absolu console de l'absence et la justifie, celui de Jaufré Rudel et de sa princesse lointaine ? Tout ce que je sais c'est que rien ne me pouvait combler que cette présence palpable en moi à chaque instant qui, tantôt me rendait irritable par l'impatience de la serrer contre moi, tantôt m'emplissait de ces béatitudes de jouvenceau, dont je m'arrachais aussitôt parce qu'il me déplaisait de me tenir satisfait d'un désir encore inaccompli, de manquer à ma résolution, que mes désirs fussent exaucés. »

Ayant à répondre à mon ami et à la confiance qu'il m'avait

accordée, je lui écrivis ces quelques lignes : « Büchner termine son beau texte sur Lenz, le poète saisi par la folie, par les mots qui m'ont toujours fait frissonner, car je voyais dans ce vide dévorant l'existence l'illustration même de la survie : "Ainsi vécut-il dès lors." Aujourd'hui, quarante ans après les avoir évoqués dans le *Traité de savoir-vivre*, j'aimerais les reprendre en invoquant la vie et te les dédier, afin qu'à un être à qui l'amour a offert sa plénitude soit accordé le sentiment d'éternité. »

Le 14 mai 2003.